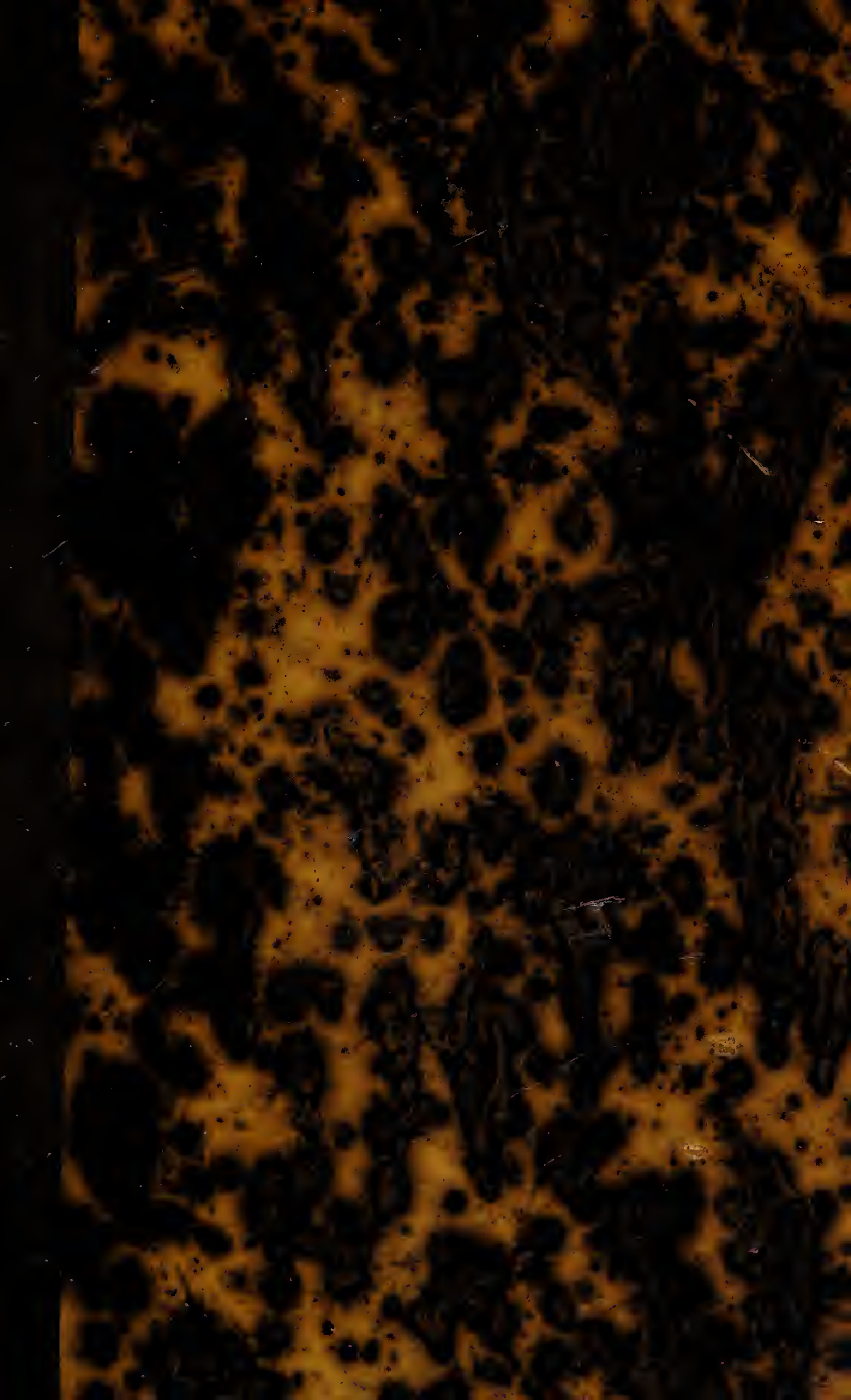
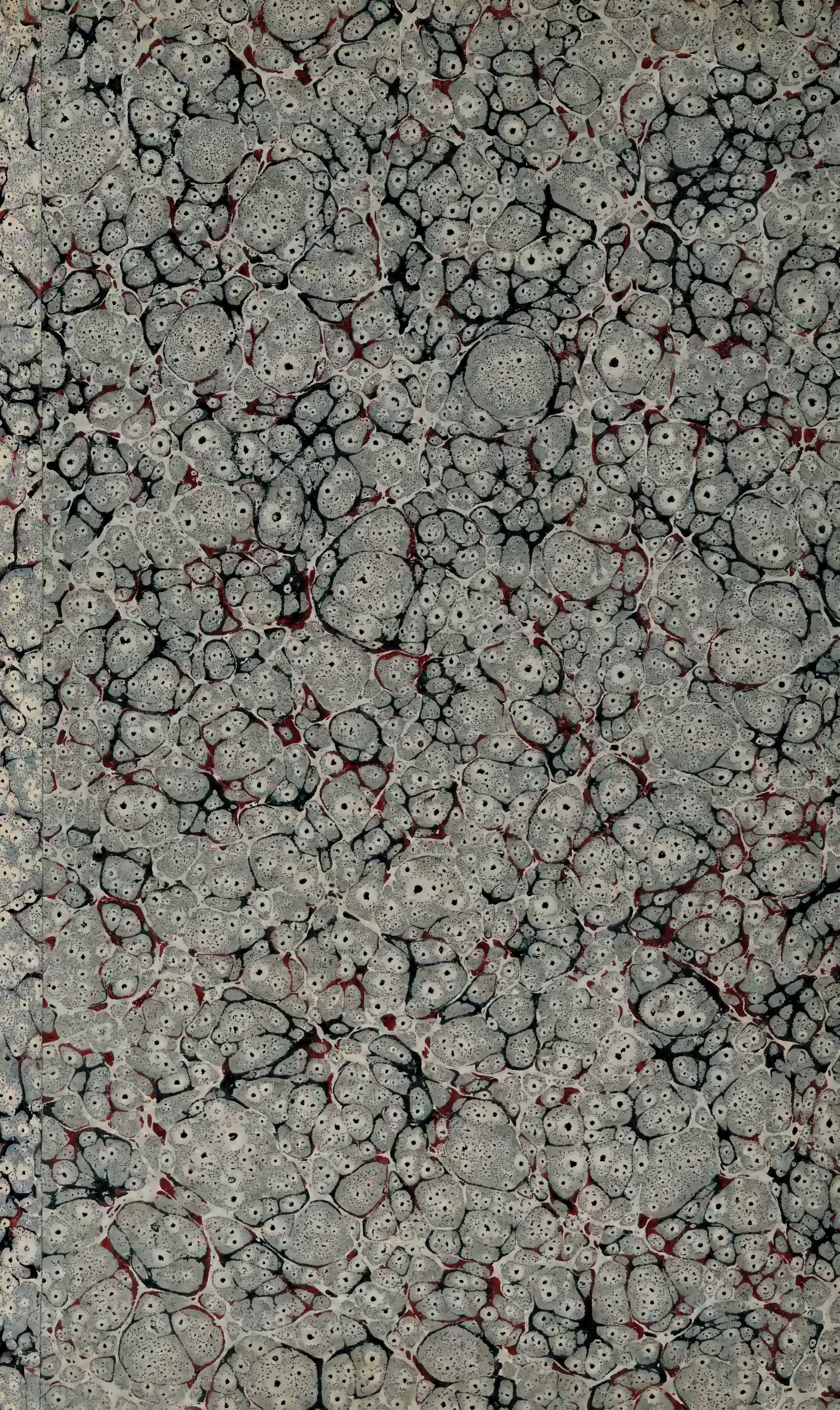
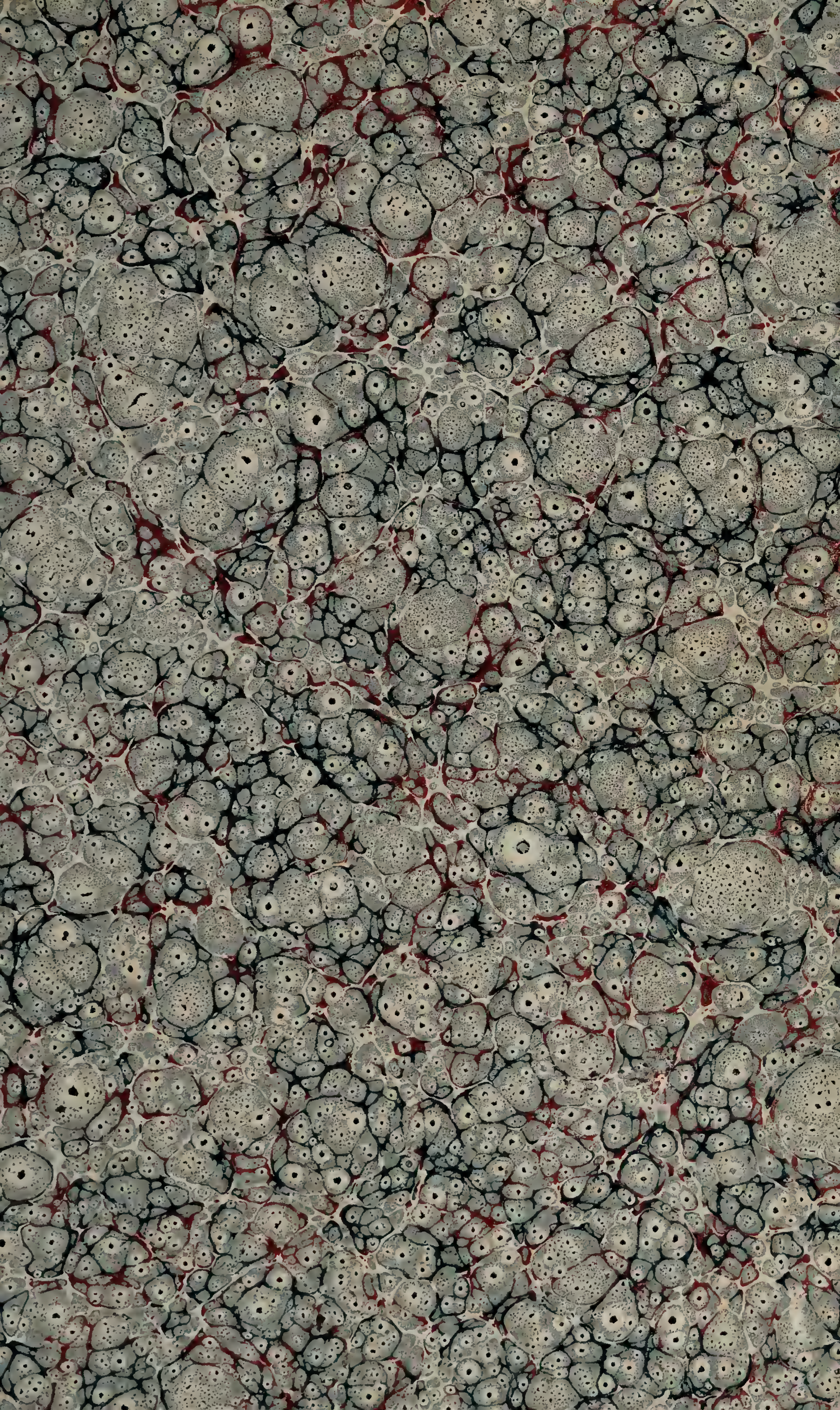






OBSERVATIONS

SUR

LES FIEVRES

PUTRIDES ET MALIGNES.

OBSERVATIONS
SUR LES FIEVRES PUTRIDES ET MALIGNES,

AVEC

DES RÉFLEXIONS

Sur la nature & la caufe immédiate de la Fievre :

PAR M. FOURNIER, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, Médecin penfionné de la Ville de Dijon, Médecin des Etats Généraux du Duché de Bourgogne, & Infpecteur des Eaux minérales & médicinales, tant de France, qu'étrangeres.

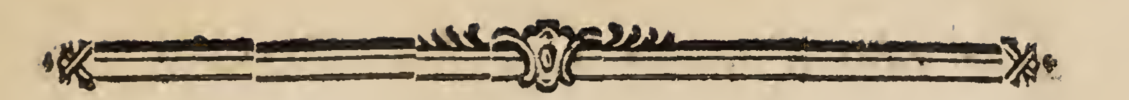


A DIJON,

Chez L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXV.





A NOSSEIGNEURS, NOSSEIGNEURS LES ÉLUS GÉNÉRAUX DES ÉTATS DE BOURGOGNE.

NOSSEIGNEURS,

Un Ouvrage destiné au soulagement & à la conservation des Habitans de la Province, ne pouvoit paroître que sous vos auspices & votre autorité : Vous embrassez

avec tant d'ardeur tous les objets du bien public, & vous les rempliſſez avec tant de ſuccès, que votre ſage adminiſtration aſſure conſtamment le bonheur & la tranquillité des Peuples confiés à vos ſoins. Si mon zele & mes ſervices, NOSSEIGNEURS, ont déjà trouvé grace auprès de Vous depuis plus de vingt-cinq ans, & dans la Place dont Vous avez daigné m'honorer, & dans l'exécution de vos Ordres lors des maladies épidémiques qui ſe ſont déclarées en divers temps dans toute l'étendue de cette Province, j'oſe eſpérer, par ce travail & par de nouveaux efforts pour le ſoulagement des Pauvres, dont Vous êtes ſans ceſſe occupés, de pouvoir mériter la continuation de votre confiance & de votre protection.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

NOSSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
FOURNIER.



OBSERVATIONS
SUR LES FIEVRES
PUTRIDES ET MALIGNES,

AVEC des Réflexions ſur la nature & la cauſe immédiate de la Fievre.

J'ÉTOIS occupé du recueil de ces Obſervations; je me hâtois même, ſur la fin de ma carriere, de le préſenter à une Ville qui m'eſt devenue plus chere que ma Patrie, comme le dernier tribut de la continuation de mon travail pour ſon ſervice, & de mon zele pour la conſervation de ſes Citoyens, lorſque j'ai été chargé, par des ordres ſupérieurs, d'y ajouter les réflexions que je pouvois avoir faites pendant cinquante-quatre années de pratique de la Médecine, ſur la nature de la fievre, & ſa cauſe

prochaine ou immédiate, toujours diſputées, & toujours également livrées à l'incertitude & aux variations de la foule des ſyſtêmes publiés ſur ce ſujet. Je n'ai garde de prétendre, moins encore eſpérer, avec la foibleſſe & l'inſuffiſance de mes lumieres, un ſuccès plus heureux que ceux qui m'ont précédé, dans la diſcuſſion d'une matiere auſſi ténébreuſe & auſſi embarraſſée; je me contenterai, pour marque de ſoumiſſion, d'expoſer mes conjectures, mes doutes, fondés ſur l'arrangement de notre machine, la diſpoſition particuliere des mouvemens de ſes organes, & qui ſeront en même temps appuyés de l'obſervation & de l'expérience.

On a été dans tous les temps ſi perſuadé de l'importance & de la néceſſité de pouvoir connoître la cauſe de la fievre, qu'on n'a ceſſé de travailler à cette découverte; il n'eſt preſque point de maladie qu'elle n'annonce, qu'elle n'accompagne, qu'elle ne termine, ou, pour mieux dire, elle eſt

elle-même, ſelon quelques-uns, la maladie la plus dangereuſe, & la plus fréquente qu'on ait à combattre, tandis que d'autres croient qu'elle doit être toujours regardée comme un effort ſalutaire de la nature, qui, menacée de ſuccomber ſous les obſtacles qui l'embarraſſent, tâche de ſe délivrer de cette gêne, de les emporter & les détruire, en excitant dans nos organes des mouvemens plus violens & plus précipités.

Quoi qu'il en ſoit de ces deux différentes manieres de penſer, dont j'aurai occaſion, dans la ſuite de ce Mémoire, d'apprécier les avantages, ou en indiquer les inconvéniens; il eſt inconteſtablement certain que la fievre ne ſe déclare jamais ſans ces obſtacles, ſi fort connus ſous le nom d'obſtructions des capillaires, ou ſans quelqu'engorgement, preſſion & irritation qui en tient la place; qu'elle en eſt toujours précédée, conſtamment ſoutenue, & ne ſe diſſipe que lorſqu'ils ont été ſuffiſamment diminués, ou totalement emportés, pour diſparoître avec elle.

Le consentement de tous les Médecins est en cela unanime, & quand il ne le seroit pas, l'observation & l'expérience le démontrent si positivement, qu'il n'est pas possible de se refuser à cette évidence.

Il semble qu'après être convenus du rapport immédiat qui se trouve entre les obstructions & la fievre, ils auroient dû s'accorder sur la maniere dont elles peuvent la produire; mais comme on tire souvent du même principe des conséquences différentes, & quelquefois entiérement opposées, ils ont été toujours partagés jusqu'ici sur cette importante matiere, & toutes les hypotheses qui se sont rapidement succédées, loin de répandre un nouveau jour sur les recherches de cette cause, ont de plus en plus enveloppé les premiers traits de lumiere qui pouvoient les éclairer, & les conduire insensiblement dans les véritables routes de cette connoissance.

Plusieurs Médecins voulant établir la cause de la fievre, & des différens phéno-

menes qui en dépendent eſſentiellement, ſur des principes de méchanique & d'hydraulique, qu'ils n'avoient ſans doute pas bien examinés ou compris, en ont fait une fauſſe application aux forces mouvantes de notre corps, & aux vîteſſes reſpectives des fluides qui coulent dans nos vaiſſeaux; ils ſe ſont perſuadés que la vélocité des fluides, pouſſés par la même force, augmentoit dans les vaiſſeaux, à meſure que leurs orifices ſe rétréciſſoient, ou que les tuyaux voiſins & collatéraux venoient à s'obſtruer, & que cette augmentation de vîteſſe devoit néceſſairement produire la fréquence du pouls: mais il eſt aiſé de démontrer leur mépriſe, & la fauſſeté de leur aſſertion.

1°. Les obſtructions ou les obſtacles à la circulation du ſang, doivent abſorber une partie de ſa vélocité, & par conſéquent la diminuer, ſelon toutes les loix inconteſtables de la communication du mouvement: ainſi, loin que les obſtructions augmentent par elles-mêmes la vîteſſe du ſang, elles ne

peuvent au contraire que la rallentir.

2°. En ſuppoſant avec eux, ce qui eſt évidemment faux, que dans l'obſtruction de la moitié, ſi l'on veut, des arteres capillaires, la vélocité augmentât du double, il ne paſſeroit jamais, dans un temps donné, que la même quantité de ſang, puiſque la prétendue augmentation de vîteſſe ne feroit que compenſer la diminution des orifices: donc la vélocité du ſang, dans le cas des obſtructions des capillaires, ne peut produire la fréquence du pouls.

3°. Il eſt démontré, par les principes d'hydraulique, que la même quantité de fluide, tout étant d'ailleurs égal, ne peut paſſer par des tuyaux, dont le calibre ou le nombre diminue, ſans que les forces impulſives n'augmentent en même raiſon du décroiſſement du calibre, ou du nombre des vaiſſeaux; ainſi en déterminant, comme ils le font, le même degré de force dans l'action du cœur, il eſt impoſſible que la vîteſſe du ſang puiſſe augmenter par la diminution du

calibre, & du nombre des vaiſſeaux obſtrués.

Les Animiſtes, ou les partiſans du pouvoir de l'ame, ne ſe contentant pas de celui qu'elle a ſur tous les mouvemens dépendans de la volonté & des ſenſations, ont encore voulu étendre ſon empire ſur toutes les fonctions, & la rendre ſouveraine abſolue du mouvement du cœur, & de tous les autres, ſoit naturels, ou contre nature, qui s'exécutent dans notre corps; de maniere que c'eſt, ſelon eux, la ſeule puiſſance qui agit, dirige, accélere ou retarde l'action & le jeu de tous nos organes.

Cette opinion très-ancienne, & adoptée depuis le commencement de ce ſiecle par des Médecins très-ſavans, eſt, à la vérité, fort ſimple & très-commode, puiſqu'elle a l'avantage de trancher le nœud de toutes les difficultés, ſans y avoir même touché, & de rendre raiſon, dans un mot, de tout ce qui ſe paſſe dans l'économie animale; mais il eſt queſtion d'examiner ſi elle s'accorde avec l'expérience, & ſi, parce que dans les diffé-

rentes paſſions dont l'ame eſt agitée, le mouvement du cœur eſt accéléré ou retardé, il s'enſuit que cette puiſſance préſide conſtamment à ſes mouvemens, & les dirige dans tous les temps de notre vie.

1°. Le cœur de différens animaux, des grenouilles, des petits chiens, des tortues, ſéparé & iſolé de leur corps, mis & attaché ſur une table, conſerve & perſévere dans ſes mouvemens ordinaires pendant vingt, trente heures; & vers les approches de leur diminution & de leur ceſſation apparente, en le piquant ou le réchauffant avec l'eau chaude, ou telle autre liqueur, on prolonge pour quelque temps encore leur durée (1). Si ces expériences, à portée de tout le monde, & renouvellées tous les jours avec

---

(1) J'ai obſervé, avec un grand nombre de Meſſieurs les Docteurs & Etudians, lors des expériences que je fis publiquement pour ma Diſſertation ſur la Syncope, l'égalité des Siſtoles & Diaſtoles du cœur de pluſieurs tortues, qui s'étoit ſoutenue pendant trente-ſept heures, ſans aucune diminution ſenſible du mouvement dans cet organe.

le même ſuccès, ne ſont point capables d'ébranler les Animiſtes les plus obſtinés, elles convaincront du moins ceux qui, dégagés de tout ſyſtême & de tout préjugé, reconnoîtront évidemment qu'il y a dans cet organe un principe d'action qui n'eſt pas aſſujetti à la volonté, que la mort n'éteint point, qui ſe conſerve dans le tiſſu des fibres, & ſe ranime ſans aucune communication avec le cerveau & les autres parties du corps.

2°. L'action & les mouvemens du cœur s'exécutent ſans aucun acte de notre volonté, ſans que nous nous en appercevions, pendant la veille comme pendant le ſommeil: dans ce dernier état même, où le corps eſt abandonné à lui-même, & à la ſeule diſpoſition des organes de la circulation, ſon mouvement eſt toujours plus fort, plus égal & plus tranquille; ce n'eſt pas, comme je l'ai déjà dit, que les affections de l'ame, & les différentes paſſions qui la troublent, ne puiſſent changer, & ne changent réellement

la régularité & l'ordre de ſes mouvemens ; ce qu'on n'éprouve que trop ſouvent dans les accès de colere, dans la terreur ſubite, le chagrin inopiné, ou dans les tranſports de joie; mais pour-lors l'ame commande, ou eſt forcée de commander aux agens qui lui ſont ſubordonnés, & dont l'irrégularité & la violence, la lenteur ou l'accélération, entraînent tout-à-coup une révolution générale dans notre corps. Mais pourra-t-on jamais conclure, avec la plus foible apparence de raiſon & de fondement, qu'une puiſſance qui n'opere que des changemens momentanés, & par des effets ſecondaires, doit toujours diriger l'action d'un mobile, qui exécute d'ailleurs ſon mouvement d'une maniere conſtante, ſans qu'elle en ſoit avertie, & contre ſes ordres même, ſans qu'elle puiſſe s'y oppoſer : donc la puiſſance de l'ame incorporée, eſt bornée à la volonté & aux mouvemens que l'impreſſion des objets peuvent faire ſur elle, & par conſéquent ne diſpoſe point de l'action du cœur.

3°. Dans les compreſſions & les embarras du cerveau, où les facultés de l'ame ſont ſuſpendues, éclipſées, ou du moins ne préſentent aucune apparence, & ne donnent aucun ſigne de leurs opérations, le mouvement du cœur, non-ſeulement ſe ſoutient, mais encore eſt très-ſouvent plus fort, plus régulier, que dans l'état de ſanté; donc l'action de ce principe vital ne dépend pas de notre volonté, & ne peut y être aſſujettie que dans les momens de trouble & de ſaiſiſſement inopiné de nos organes.

4°. Enfin, la divine ſageſſe auroit-elle jamais voulu confier aux écarts & à la violence de nos paſſions, un principe de vie qu'elles euſſent pu arrêter à tout inſtant, & donner à notre ame le funeſte pouvoir de détruire notre corps par le ſeul acte de ſa volonté?

Le dernier ſentiment ſur la cauſe de la fievre, qui a été ſuivi par le plus grand nombre des Médecins, mais qui n'en eſt pas pour cela mieux fondé, ni plus conforme aux

regles d'hydroſtatique, l'attribue uniquement aux obſtructions des capillaires artériels & veineux, qui, s'oppoſant au cours ordinaire du ſang, le forcent de paſſer par les vaiſſeaux collatéraux libres & moins éloignés du cœur, abregent la route qu'il doit parcourir pour y arriver, & accélerent par conſéquent, diſent-ils, ſa vîteſſe néceſſairement ſuivie de la fréquence des contractions du cœur, & de celle des pulſations artérielles.

Quelques-uns même (1), pour établir de plus en plus cette augmentation de vélocité du ſang par ſa dérivation dans les branches collatérales, ont imaginé d'y joindre encore le paſſage de la partie lymphatique du ſang, qui ne pouvant couler dans ſes propres vaiſſeaux, obſtrués de préférence par la foibleſſe de leur tiſſu, paſſe ſous la forme rouge, dans les tuyaux ſanguins, ſans avoir éprouvé aucune di-

---

(1) Fizes & ſes Sectateurs.

minution de ſon mouvement dans les longs détours de ſa marche ordinaire. Mais,

1°. Ce prétendu raccourciſſement de la route du ſang, eſt évidemment faux, puiſqu'au contraire il abandonne par cette dérivation dans les collatéraux, la voie la plus directe & la plus courte, pour en prendre une plus tortueuſe & plus longue, étant démontré par l'inſpection anatomique & la diſtribution naturelle des vaiſſeaux, que leur ſection augmente, & leurs ramifications primitives & ſecondaires ſe multiplient à meſure qu'elles s'éloignent de la direction du tronc qui les fournit, de maniere que le ſang qui coule dans un tronc donné quel qu'il ſoit, ou dans les ramifications primitives immédiatement correſpondantes au tronc, parcourt toujours un eſpace plus court que s'il paſſoit par tout autre canal, ou par les branches latérales; donc la vélocité du ſang ne ſauroit être augmentée par cette nouvelle dérivation, & conſéquemment la fréquence des con-

tractions du cœur & du battement des arteres, ne peut être déduite de ce principe.

2°. Dans la suppoſition fauſſe que le ſang, en paſſant par les vaiſſeaux collatéraux en conſéquence des obſtacles, abrégeât ſon chemin, s'enſuit-il que la même quantité ſoit conduite au cœur avec plus de vîteſſe; comme ſi un corps étoit obligé d'aller plus vîte, parce qu'il enfile un chemin plus court? Ainſi l'augmentation de la vélocité du ſang, par ſa dérivation dans les vaiſſeaux collatéraux, ou celle du reſſort des vaiſſeaux en conſéquence des obſtructions, les forces impulſives étant toujours les mêmes, ſont également impoſſibles; ce qui a été déjà évidemment démontré par M. Sauvages, dans ſa Diſſertation ſur la cauſe de la fievre.

La diverſité de ces opinions & de pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence, les paralogiſmes & les contradictions manifeſtes qu'elles renferment, ne prouvent que trop combien on eſt encore éloigné de la

ſolution du problême. On a voulu raſſembler ſous un même point de vue, la cauſe & les effets de la fievre, les déduire d'un même principe, & ſouvent en ſéparer ou diviſer les différens accidens immédiatement & néceſſairement liés entr'eux : l'eſprit de ſyſtême eſt toujours un maître impérieux qui dédaigne les ſecours oppoſés à ſes premieres idées, & ſe tient obſtinément aſſervi ſous le joug de celles qui ont commencé, & paroiſſent ſoutenir l'édifice de ſa prévention. Les principes certains ſur le mouvement de nos ſolides & de nos fluides, l'obſervation & l'expérience peuvent ſeuls tracer la route qu'on doit tenir, & les écueils qu'on doit éviter dans la recherche du méchaniſme de la fievre : c'eſt avec ces guides que j'avancerai dans le détail des propoſitions & des corollaires ſuivans, pour pouvoir du moins le reconnoître de plus près qu'on ne l'a fait juſqu'ici.

PREMIERE PROPOSITION.

On ne ſauroit ſe rapprocher de la cauſe de la fievre, ſans jeter un coup d'œil ſur le général de la circulation, & particuliérement ſur l'action des forces mouvantes qui la produiſent & la perpétuent.

Le ſang entrant dans les ventricules du cœur, détermine par ſa maſſe & ſon impulſion, l'écart de ces mêmes ventricules, qu'on appelle diaſtole ou dilatation; ces ventricules venant enſuite à ſe reſſerrer, forment la ſiſtole ou contraction du cœur, qui pouſſe le ſang dans les troncs artériels.

Le ſang pouſſé dans les arteres, y produit le même effet que dans les ventricules; c'eſt-à-dire, les dilate, les force; & cette impulſion ceſſant, les arteres reviennent ſur elles-mêmes, & renvoient le ſang dans les tuyaux de communication.

Ces deux mouvemens, & dans le cœur & dans les arteres, s'exécutent conſtamment pendant tout le temps de la vie, avec

cette ſeule différence, que les arteres ſont dilatées dans le temps que le cœur ſe contracte pour donner paſſage au ſang qui en eſt chaſſé, & qu'elles ſe reſſerrent & ſe vuident lorſque le cœur ſe remplit.

Ce paſſage alternatif du ſang dans les tuyaux artériels, ne l'eſt pourtant pas dans les veineux ou les tuyaux de communication qui en reçoivent, ſoit dans la dilatation, ſoit dans la contraction des arteres; ce qui a été évidemment démontré par mon fils, Médecin de l'Hôpital de la Marine au Port de Breſt, dans ſon Mémoire ſur la cauſe du battement des arteres, inſéré dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1774 : car, 1°. les tuyaux étant pleins, & leur continuité ou communication inconteſtable, une nouvelle quantité de liquide ne peut y être pouſſée, ſans que les colonnes qui compoſent la maſſe, ne ſoient forcées d'aller en avant; par conſéquent les veines en reçoivent une portion dans le temps de la contraction du cœur;

ou, ce qui eſt le même, dans le temps de la dilatation générale des arteres : mais celles-ci qui ont été dilatées, ne peuvent ſe reſſerrer ſans que leur calibre ne diminue, & que la portion du ſang employée pour leur dilatation, ne ſoit pouſſée en quelque endroit : or, elle ne peut l'être que dans les veines ou les tuyaux de communication ; donc le ſang coule & paſſe dans les conduits veineux, & dans le temps de la dilatation, & dans celui de la contraction des arteres : c'eſt cette uniformité d'écoulement ou de paſſage de liquide, qui fait que nous n'appercevons aucun battement ſenſible dans les veines. 2°. On obſerve, avec le ſecours du microſcope (1), que le ſang coule toujours dans les tuyaux veineux, d'une maniere égale & uniforme ; & l'ouverture de la veine préſente conſtamment un écoulement continu & ſans interruption, tandis que le ſang ſort de l'artere ouverte,

---

(1) Lewenveck, Arcan. natur. Epiſt. 66, 67.

par jets & par ſauts ſinchroniques à la contraction du cœur (1).

SECONDE PROPOSITION.

L'action du cœur eſt continue dans tous les inſtans de la vie : conſtamment renouvellée par le même principe qui la produit, elle ne finiroit pas, ſi des accidens étrangers à ſa compoſition, & le concours des cauſes qu'elle ne peut vaincre, mais qui lui ſont pourtant néceſſaires, ne travailloient inſenſiblement à la diminution de ſon mouvement; & ſi enfin les élémens, tout ce qui l'environne, & les paſſions de l'ame ne l'entraînoient dans la deſtinée commune à tout ce qui eſt créé, & ne le conduiſoient par des moyens invincibles, à l'immobilité & à la ceſſation totale de ſon action.

Les deux mouvemens de dilatation & de contraction du cœur qui ſe ſuccedent ſans interruption, ſont produits par la contrac-

---

(1) Malpig. Opera poſthum.

tion ſimultanée des fibres muſculaires de ſon tiſſu, ſi admirablement diſpoſées par leurs différens plans, leur direction, leur entrelacement & leur appui, que les unes ne peuvent entrer en contraction, ſans ſolliciter & entraîner les autres dans un pareil effort; de maniere que les fibres ſpirales & courbées en arc, deſtinées au reſſerrement des ventricules du cœur, ſe contractant & devenant plus courtes pour opérer la ſiſtole, étendent néceſſairement les fibres longitudinales qui, faiſant effort pour revenir dans leur premier état par la contraction, changent à leur tour le diametre des fibres ſpirales, les étendent & déterminent la dilatation des ventricules. Ainſi, l'inſtant de la diminution ou de la fin de la contraction des fibres ſpirales, eſt celui du commencement de la réaction ou du raccourciſſement des fibres longitudinales : c'eſt par cette alternative de prolongement & de raccourciſſement, & cette ſucceſſive augmentation ou de croiſſement d'efforts par leſquels

ces fibres agiſſent réciproquement & néceſſairement entr'elles, que les mouvemens du cœur s'exécutent & ſe renouvellent ſans ceſſe.

La contraction de ces fibres dépend de deux forces : la premiere, qu'on peut appeller vitale, parce qu'elle ne ſubſiſte que pendant la vie, & diſparoît dans le corps humain après la mort, & bientôt après dans tous les animaux : la ſeconde eſt celle de reſſort, d'élaſticité inhérente à toutes les fibres, par laquelle elles tendent à ſe remettre, lors de la diminution ou ceſſation de la cauſe qui les étendoit. La force de reſſort, appellée phyſique par M. Hamberger, eſt abſolument différente de la force vitale, quoique l'une concoure toujours avec l'autre dans l'effort de la contraction & de la dilatation du cœur.

Tout ſe réunit à prouver que la force vitale doit être attribuée au ſang, & principalement au fluide nerveux, puiſqu'une

expérience conſtante démontre que les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs qui ſe diſtribuent dans les parties, & entrent dans la compoſition des fibres muſculaires, étant dans leur intégrité, & le fluide nerveux ne trouvant aucun obſtacle dans ſon paſſage & dans ſon mouvement, ſi les fibres muſculaires ſont irritées, étendues par quelle cauſe que ce ſoit, elles font un effort conſidérable pour ſe contracter, & ſe contractent effectivement, à moins que la force qui leur réſiſte, ne ſoit ſupérieure. Cette tendance des fibres muſculaires à ſe contracter, & leur contraction réelle, ſont d'autant plus conſidérables & rapides, que la cauſe irritante agit avec plus ou moins d'énergie; tandis que ſi les nerfs ſont obſtrués ou liés, & que le fluide nerveux ſoit intercepté, dès-lors les fibres muſculaires, & la maſſe du muſcle, ne font aucun effort pour ſe contracter, & ſont privées de ce mouvement : donc la ſource de la force

vitale dépend de la préſence & de l'action du fluide nerveux ou de l'eſprit animal, quel qu'on veuille le ſuppoſer.

COROLLAIRE PREMIER.

Il ſuit évidemment que le mouvement étant une fois imprimé au cœur, ſon action doit continuer par la diſpoſition organique des fibres qui le compoſent, & du fluide nerveux qui les arroſe, puiſque les fibres ſpirales & courbées en arc, ne peuvent ſe contracter ou devenir plus courtes dans le temps de la ſiſtole, qu'elles n'étendent les fibres longitudinales qui, revenant dans leur premier état par leur contraction, déterminent le même effet dans les ſpirales lors de la diaſtole; & par conſéquent la cauſe occaſionnelle & déterminante, qui eſt le ſang, étant une fois donnée, il faut, par une néceſſité abſolue, que les mouvemens alternatifs du cœur ſe ſuccedent & continuent juſqu'à l'interruption de la cauſe

occaſionnelle, & à la ſuſpenſion de la cauſe efficiente.

Corollaire second.

Il ſuit encore avec la même évidence, que toute la maſſe muſculeuſe du cœur n'agit & ne peut agir dans la ſiſtole, & que la contraction des fibres ſpirales eſt uniquement deſtinée à ce mouvement; tandis que dans la diaſtole ou dilatation des ventricules, les ſeules fibres longitudinales font le même effort & la même fonction que les ſpirales dans la ſiſtole ou la contraction du cœur : car il eſt contradictoire que les fibres agiſſent par la force vitale, & conſéquemment devenant plus courtes & plus épaiſſes (comme il eſt démontré par toutes les expériences ſur l'action muſculaire), elles ſoient dans le même temps plus tenues & plus longues; donc il eſt évident que lorſque les fibres ſpirales ſe contractent, les fibres longitudinales ſont étendues, &

vice versâ, par conſéquent impoſſible que toute la maſſe muſculeuſe du cœur agiſſe dans le temps de la contraction, & dans celui de la dilatation.

Corollaire troisieme.

Il ſuit enfin que toutes les fibres muſculaires irritées ou étendues, ſe contractent par une force eſſentiellement différente de la force phyſique ou du reſſort; & que le principe & la ſource de la force vitale qui opere les mouvemens du cœur, dépend du fluide nerveux comme cauſe efficiente, & du ſang comme cauſe irritante.

TROISIEME PROPOSITION.

Le même état des forces du corps, & les mêmes degrés de réſiſtance à la ſortie & au paſſage du ſang étant donnés, la force de la contraction du cœur eſt toujours égale à celle avec laquelle il a été dilaté; & dans la poſition des mêmes réſiſtances, la force de la dilatation & de la contraction du

cœur eſt toujours proportionnée aux forces du corps. Comme la contraction du cœur ou le ſang qui en eſt pouſſé, détermine la dilatation des arteres, & que la force de leur contraction répond à celle avec laquelle elles ont été dilatées, il eſt évident que dans cet état, qui eſt celui de la ſanté, le mouvement du cœur & des arteres ſe ſuccédera dans le même rapport, & que le ſang circulera d'une maniere uniforme, puiſque les mêmes quantités de ce fluide paſſeront, dans un temps égal, par les conduits veineux, dans les réſervoirs du cœur, & qu'elles ſeront également pouſſées dans les tuyaux artériels, & dans tous les vaiſſeaux de communication.

Par la raiſon des contraires, ſi les forces du corps & les réſiſtances à l'écoulement & au paſſage du ſang, viennent à être changées par quelle cauſe que ce ſoit, il n'eſt pas moins certain que les mouvemens du cœur & des arteres éprouveront les changemens qui en ſont dépendans; que la

marche des fluides ſera dérangée, leur diſtribution inégalement faite dans les vaiſſeaux, & par conſéquent l'ordre de la circulation troublé; ce qui conſtitue l'état de maladie & la fievre.

Pluſieurs cauſes appellées occaſionnelles ou antécédentes, telles que les obſtructions des vaiſſeaux, le retréciſſement ſubit de leurs orifices, les ligatures, les preſſions, les vives irritations, la morſure des animaux venimeux, les exhalaiſons malignes, & autres de cette eſpece, ſont capables de produire ces changemens, & exciter le trouble qui prépare & détermine la révolution fébrile; parce que le ſang accumulé & gêné dans les vaiſſeaux, oppoſant une plus grande réſiſtance à ſon écoulement & à l'égalité de ſa diſtribution, il faut de toute néceſſité que les forces impulſives augmentent, ou bien que le cours du ſang ſoit interrompu. Or, l'expérience nous apprend que les forces mouvantes ou impulſives, c'eſt-à-dire l'action du cœur & des arteres,

augmentent toujours dans le cas d'obſtacles & d'embarras qui gênent ſubitement la circulation, à moins que les obſtacles & les réſiſtances ne ſoient portés au-delà de la force vitale & phyſique (car nos forces ſont limitées, & nos fluides ne coulent pas avec une facilité infinie): donc l'accroiſſement des réſiſtances à la circulation du ſang, excitera toujours l'action du cœur par la diſpoſition organique de cette puiſſance motrice, qui redouble néceſſairement ſes efforts lorſqu'elle eſt irritée ou gênée dans ſes mouvemens, & qui l'eſt toujours immédiatement & d'une façon inévitable, lorſqu'il y a quelque obſtacle ou quelque réſiſtance conſidérable à l'écoulement des fluides qu'elle doit pouſſer.

M. Sauvages, dans ſa Diſſertation ſur la fievre, ne veut pas ſe perſuader qu'on puiſſe établir pour ſa cauſe, les obſtructions des arteres capillaires, ſanguines & lymphatiques, ſoit directes ou latérales; parce que les obſtructions ou les arrêts des fluides

avec la diminution des orifices des vaisseaux, diminuant par eux-mêmes le mouvement & la vîtesse du sang, ne peuvent jamais produire cette accélération de vîtesse qu'on observe toujours dans la fievre, à moins que l'ame n'augmente les forces & l'action du cœur.

Il appuie son sentiment d'une démonstration de M. Pitot, dont voici l'énoncé dans les mêmes termes, pag. 113 de sa Dissertation, imprimée dans la Statique des animaux de M. Hales.

Principe. Dans une pompe (& partant dans toute autre machine semblable, comme le cœur (1) des soufflets) la vîtesse du fluide dans les ouvertures des clapets, & dans les orifices, est constamment la même, quelque changement qu'on y fasse, pourvu que la force mouvante soit constam-

(1) Le cœur n'est pas marqué dans la démonstration de M. Pitot. M. Sauvages, qui le regardoit comme une pompe ordinaire, a cru pouvoir l'ajouter.

ment la même, & le fluide de même gravité ſpécifique. M. Pitot, Mémoire de l'Académie 1735, l'a démontré : d'où il ſuit, continue-t-il, que ſi les derniers orifices diminuent de moitié, & que la force qui fait jouer le cœur, reſte la même, la vîteſſe dans ces derniers orifices reſtera la même.

La démonſtration de M. Pitot eſt inconteſtable, & ne ſouffre aucune difficulté, ſous le rapport d'une pompe ou de quelque machine ſemblable, & ſous celui d'un fluide de même gravité ſpécifique : mais l'application que M. Sauvages en fait au mouvement du cœur & à la nature de notre ſang, eſt évidemment fauſſe.

1°. L'action du cœur eſt eſſentiellement différente de celle de toutes les machines imaginées ou ſorties de la main des hommes : celles-ci n'agiſſent que par une force phyſique de peſanteur, de reſſort. Le plus foible dérangement dans les différentes pieces qui les compoſent, ou le plus léger

obſtacle au deſſus de la ſomme des forces employées, ſuſpend & arrête le mouvement de toute la machine : il n'en eſt pas de même du cœur ; c'eſt un mobile qui renferme un principe vital ſuperméchanique, dont le mouvement redouble en étendue ou en célérité, à proportion des obſtacles qui lui ſont oppoſés ; c'eſt une puiſſance motrice, dont l'effort & l'action accroiſſent ſelon les différens degrés de réſiſtance ou d'irritation, comme il eſt prouvé par les expériences faites ſur le cœur des animaux ſéparé de leur corps : donc la force & l'action du cœur ne peuvent & ne doivent pas être comparées aux forces des machines ordinaires.

2°. M. Sauvages ſuppoſe que la force qui fait jouer le cœur dans le cas des obſtructions, reſte la même, ou doit reſter la même, & que la vîteſſe du fluide ne peut être augmentée. Mais il eſt démontré par l'expérience, que l'effort du ſang ſur les parois de l'artere, & la force du pouls,

augmentent toujours entre le cœur & la résistance, quoique la quantité du sang ne soit pas augmentée dans les vaisseaux, & qu'au contraire l'effort du sang & la force du pouls diminuent au dessous de l'obstacle ou de la résistance : donc la force mouvante ne reste pas la même, indépendamment de la volonté de l'ame.

3°. La démonstration de M. Pitot détermine aussi précisément un fluide de même gravité & densité spécifique, que l'état permanent de la force mouvante, pour fixer la même vîtesse du fluide, quelque changement qu'on puisse faire dans la machine. Or, il est évident, par toutes les expériences faites sur notre sang, qu'il n'est point de même gravité spécifique en passant dans les différens tuyaux de notre corps, puisqu'il est démontré au contraire que le sang veineux est beaucoup plus rare & plus léger que le sang artériel : il y a plus, la gravité & densité spécifiques du sang, sont non-seulement différentes dans

les troncs artériels & veineux, mais elles changent encore continuellement dans les ramifications artérielles, parce que celles-ci étant destinées à charrier la matiere des secrétions, qui sont (comme tout le monde sait) d'une nature différente, selon les divers organes où elles sont formées, il faut de toute nécessité que le sang qui la fournit par les rameaux artériels, ait aussi une différente gravité spécifique, de maniere que dans certaines ramifications il ne passe qu'une portion sanguine & lymphatique, dans d'autres quelques globules rouges, avec la partie lymphatique la plus grossiere, & dans quelques-uns des globules divisés avec la partie tenue de la sérosité, selon le différent calibre des ramifications, & la consistance de la matiere qu'elles conduisent aux organes secrétoires : donc l'application que M. Sauvages fait de la démonstration de M. Pitot à l'action du cœur, & à la même gravité & densité spécifiques de notre sang, est évidemment

fausse, puisque les conditions sont absolument contraires dans le cas proposé.

Cette erreur a conduit nécessairement M. Sauvages à une autre de la même espece, sur le principe d'hydrostatique généralement reçu, que les vîtesses des fluides sont en raison inverse du calibre des tuyaux; car ce principe incontestable suppose pareillement, comme la démonstration de M. Pitot, des fluides qui conservent pendant leur mouvement & leur passage dans les tuyaux de communication, leur gravité & leur densité spécifique. Or, il est prouvé, & personne ne peut en douter, que le sang artériel est d'une gravité & d'une densité différente du sang veineux, & que cette gravité & densité changent encore dans toutes les ramifications artérielles; ainsi ce principe d'hydrostatique certain & évident dans la supposition d'un fluide de même gravité & densité, ne peut être appliqué à notre sang, dont la gravité & densité varient dans les différens tuyaux.

Corollaire premier.

Il ſuit, 1°. que les obſtructions, les preſſions, les obſtacles à la circulation, qui, par eux-mêmes, doivent plutôt diminuer & rallentir l'action des forces impulſives de notre corps, & par conſéquent la vélocité des fluides (puiſqu'un corps en repos, ou qui a perdu une partie de ſon mouvement, ne peut en communiquer une plus grande quantité à une autre), augmentent pourtant celui du cœur & de nos vaiſſeaux, parce que ces obſtacles à la circulation, & au plein effet de la contraction du cœur qui la gouverne, ſollicitent par leur maſſe & leur irritation la force vitale, & accélerent ſon action, comme il ſera prouvé dans la derniere propoſition, où on établira la cauſe prochaine & immédiate de la fievre.

Corollaire second.

Il ſuit encore qu'on ne parviendra jamais à pouvoir déterminer la vîteſſe du ſang

dans les différens canaux qu'il parcourt, parce que cette vélocité varie, non-ſeulement en raiſon des capacités & ouvertures des tuyaux, & de la multiplication des extrêmités artérielles, mais encore de la différente gravité ſpécifique du ſang qui y paſſe; de maniere que ces différentes circonſtances ne pouvant être comparées & établies d'une maniere certaine, ou qui approche même de quelque certitude, la vîteſſe abſolue & reſpective du ſang dans les troncs & les rameaux artériels, ni dans les tuyaux de communication, ne ſauroit être fixée, quelqu'expérience qu'on puiſſe faire, & quelque principe d'hydraulique & d'hydroſtatique qu'on veuille y appliquer; on peut ſeulement aſſurer que le mouvement du ſang eſt très-rapide vers le cœur, ſoit qu'on le conſidere dans les troncs veineux qui le verſent dans ſes réſervoirs, ſoit dans les premiers troncs artériels qui le reçoivent. Il ne faut pourtant pas ſe perſuader, comme quelques Auteurs le

prétendent, en conséquence des expériences faites sur les animaux vivans, que la force & la vîtesse du sang qui le font jaillir à la hauteur de cinq, six & sept pieds, en ouvrant le principe de l'aorte, soit telle & continue de même dans l'étendue de ce tronc, & dans les premiers rameaux qui en partent, cette force & cette célérité sont tout-à-coup rallenties par la plénitude des vaisseaux, la tension des membranes artérielles, la résistance de la masse du fluide, sa viscosité, & les frottemens qu'il éprouve dans son mouvement projectil, elle est même si fort affoiblie dans les dernieres artérioles, qu'elles ne battent point, & ne doivent même avoir aucun battement; de maniere que si la simultanéité de pulsation dans les arteres sensibles est démontrée, la suspension de battement dans les capillaires artériels, est également évidente; ce qui est prouvé par l'expérience & le raisonnement.

1°. Si on observe avec le microscope

les extrêmités artérielles dans la grenouille, dans la queue des jeunes poiſſons, & dans le lézard aquatique, on n'apperçoit aucune diaſtole & ſiſtole, & le ſang qui en ſort coule, d'une maniere égale & uniforme, comme des conduits veineux.

2°. Si les capillaires artériels battoient, ils pouſſeroient le ſang avec une impulſion alternative dans les racines veineuſes, qui communiqueroit aux vaiſſeaux la ſecouſſe de diaſtole & de ſiſtole, ce qui troubleroit continuellement la circulation, & qui eſt contraire à l'expérience : ainſi les capillaires artériels ne battent point & ne doivent pas battre ; mais cette force & cette célérité preſqu'éteintes dans les dernieres artérioles, par les cauſes ci-deſſus rapportées, ſe renouvellent, augmentent ſucceſſivement dans les branches, les troncs veineux, & forment enfin un ſecond torrent vers l'embouchure du cœur, pareil à celui que le ſang donne à ſa ſortie dans le tronc de l'aorte. C'eſt cette inégalité des

vîteſſes reſpectives du fluide paſſant dans les différens troncs, rameaux & extrêmités artérielles, de même que dans les rameaux & troncs des vaiſſeaux de communication, qui regle & meſure ſi exactement les quantités de ſang, & l'égalité du temps qu'il emploie pour entrer dans les réſervoirs du cœur dans le temps de ſa dilatation, & pour en ſortir lors de ſa contraction.

QUATRIEME PROPOSITION.

De l'eſſence de la Fievre.

Le détail des principes ci-deſſus établis & avoués de tout le monde, l'examen des ſymptomes inſéparables de la fievre, confirmé par l'expérience & l'expoſition des différens temps qu'elle parcourt, avec les phénomenes qu'elle préſente pendant ſa durée, doivent développer ſon eſſence & ſa nature.

On obſerve d'abord, & on obſervera toujours dans toutes les fievres, une accé-

lération & une force des battemens du pouls, plus considérables que ne le comporte l'état des forces musculaires. Ces trois conditions sont indivisibles, & doivent être toujours réunies; de maniere que si quelqu'une manque & ne soit pas permanente, ce n'est plus le mouvement fébril, tel qu'il est démontré par l'expérience. Les Médecins jugent bien de la force & de la fréquence du pouls, par le tact; mais le dernier symptome, c'est-à-dire la diminution des forces musculaires, ne leur est connu que par le rapport des malades, encore même ne peuvent-ils en fixer le degré, ou en bien approcher par leur témoignage, parce qu'il en est de la foiblesse ou de la diminution des forces musculaires dont les malades se plaignent, plus ou moins, selon leur tempérament & leur caractere, comme de la douleur que les hommes supportent avec plus ou moins de courage, relativement au tissu de leurs fibres, & au fond primitif de sensibilité: il est

pourtant toujours certain, par le rapport des fébricitans, par la difficulté & la peine qu'ils ont à ſe mouvoir, & par la ſituation horizontale qu'ils cherchent pour ſoulager les forces muſculaires, que ce ſymptome eſt auſſi eſſentiel à la fievre, que la fréquence & l'augmentation des battemens artériels : ainſi l'eſſence & la nature de la fievre conſiſtent dans la réunion de ces trois ſymptomes, puiſqu'ils ſe trouvent conſtamment dans toutes les fievres.

Ce ſeroit une bien frivole difficulté, que d'oppoſer à cette définition l'exemple de pluſieurs eſpeces de fievres, où la fréquence & la force des pulſations artérielles ſont conſidérablement affoiblies, & preſqu'éteintes, comme dans les fievres ſyncopales, malignes, pourprées, & de quelques autres, où les forces muſculaires, loin d'être rallenties & abattues, ſont portées au plus haut degré de célérité & de violence, comme dans la phrénéſie, la rage, &c. parce que les Médecins les moins éclairés

& les moins inſtruits dans la pratique, reconnoiſſent tous les jours des affections morbifiques compliquées avec la fievre, qui s'oppoſent à ſon méchaniſme, & apperçoivent ſenſiblement cette foule de cauſes étrangeres à la fievre, & des effets qui ſe contrarient, & ſe ſuppriment alternativement les uns les autres ; mais indépendamment de cette obſervation journaliere qui anéantit la prétendue difficulté, c'eſt que dans tous les cas qu'on peut propoſer, la diminution des forces muſculaires, ou leur augmentation, n'eſt jamais dans le même rapport de la diminution ou de l'accroiſſement des forces vitales.

On ſait encore par l'expérience, que la fievre tend eſſentiellement & par ſa nature, à augmenter la chaleur du corps : cependant ne voit-on pas tous les jours qu'elle eſt ſouvent ſuſpendue, affoiblie, ou totalement arrêtée par des affections étrangeres qui s'oppoſent à cet effet.

La force & la fréquence des pulſations artérielles

artérielles qui paroiſſent d'abord annoncer & établir la réalité & l'exiſtence de la fievre, ne la conſtituent cependant pas. On obſerve une ſi grande variété dans le battement du pouls des hommes, que tel individu jouit de la ſanté la plus parfaite, quoiqu'il ait le pouls fort & précipité ; parce que cette action, cette intenſité de forces vitales ſe trouvent dans le même rapport de celles des forces muſculaires, le ſang parcourt avec liberté les routes qui lui ſont deſtinées, ſe diſtribue uniformément dans les organes, fournit à toutes les ſecrétions ; ainſi nul trouble dans la circulation, & par conſéquent point de fievre : pour qu'elle ſoit déclarée & manifeſte, il faut que l'augmentation de force & de fréquence des pulſations artérielles, ſoit toujours portée au-delà de l'état actuel des forces muſculaires ; ou, ce qui revient au même, que les forces vitales augmentent, tandis que celles du corps diminuent.

Cette variété du pouls dans les différentes

perſonnes & dans les différens âges, détermine eſſentiellement une diverſe gradation de fréquence dans le mouvement fébril, quel qu'il ſoit, & préſente en même temps de grandes difficultés pour eſtimer au juſte de combien eſt plus grand dans la fievre, le nombre des battemens du pouls, non-ſeulement par la différence de la premiere trame des vaiſſeaux, de la conſtitution naturelle des fluides, & de la diverſité des tempéramens ; mais encore par la violence de la fievre, & l'intenſité des cauſes qui la produiſent.

M. Sauvages a obſervé, dit-il dans ſa Diſſertation ſur la théorie de l'inflammation, pag. 227, ces différences dans quelques perſonnes attaquées de fievres violentes, & dans les animaux diſſéqués vifs. Ce dernier moyen ne pouvoit que lui donner un calcul infidele ; car tout le monde ſait, & il le ſavoit ſans doute mieux que perſonne, que la douleur, le ſpaſme, l'irritation, les mouvemens convulſifs inſépa-

rables de la ſouffrance & des tourmens, changent, d'un inſtant à l'autre, les battemens du pouls; qu'ils ſont tantôt accélérés avec une grande rapidité, ſouvent retardés, quelquefois ſuſpendus; enfin, ſi alternativement & ſi promptement dérangés, qu'on ne peut compter en aucune maniere, ſur le nombre des battemens du pouls, ni comparer avec quelque exactitude, dans ces circonſtances, l'excédent des pulſations artérielles ſur celui de l'état de tranquillité.

Dans le deſſein où j'étois depuis long-temps, & avec le preſſant deſir que j'avois de reconnoître, d'auſſi près qu'il étoit poſſible, la fréquence du pouls pendant la fievre, au deſſus de celle de l'état de ſanté, je me ſuis fixé aux expériences ſuivantes (1) qui m'ont paru les plus déciſives & les plus aſſurées pour établir ce calcul.

Je choiſis d'abord à Montpellier ſix perſonnes auxquelles j'étois attaché par mon ſervice, de différent ſexe, d'un âge

(1) Dans la Statique des animaux, de M. Hales.

moyen, & dans leur plus parfaite ſanté: j'examinai enſuite pendant un quart d'heure, avec une montre à ſecondes ſous mes yeux, le pouls de ces perſonnes, en différens temps; & je marquai ſur-le-champ, le nombre des pulſations ou des battemens du pouls, qui alloient à celui de quatre-vingt-deux, trois & quatre par minute; de maniere qu'en ſuppoſant la même régularité des battemens pendant une heure, les arteres devoient donner 4920 juſqu'à 4980 & 5040 pulſations. J'ai trouvé cependant qu'aux approches de la dixieme ou douzieme minute, le battement étoit quelquefois un peu plus preſſé ou retardé, ſoit que ce léger changement dépendît de l'inquiétude, de la gêne, & des différentes idées dont la perſonne pouvoit être ſurpriſe dans le temps que j'examinois ſon pouls, ou bien de la variation du tact par l'attention même que je pouvois y apporter.

Dans la révolution de huit à dix ans, plus ou moins, j'ai eu occaſion de traiter

ces mêmes perſonnes, les unes attaquées de fievres intermittentes ou continues, ſimples ou putrides, très-ordinaires en Languedoc pendant l'été & en automne; j'ai ſaiſi le moment de la fréquence du pouls la plus ſenſible, ſoit dans le temps de l'accès pour la fievre intermittente, ſoit dans le cours de la continue; & après avoir comparé le nombre des pulſations marquées pendant le quart d'heure lorſque ces différentes perſonnes étoient dans la plus parfaite ſanté, avec celui des battemens artériels lorſque leur fievre étoit la plus violente, j'ai trouvé, par l'examen le plus attentif & le plus ſcrupuleux de l'un & de l'autre état, que la fréquence des battemens avoit augmenté d'un tiers, & d'un peu plus dans le temps de la fievre la plus vive; de maniere que je comptois cent onze, quelquefois cent treize, & plus rarement cent ſeize pulſations par minute.

Depuis ma tranſmigration en Bourgogne, j'ai répété les mêmes expériences & de la

même maniere : j'ai observé une différence de deux ou trois pulsations de moins pour chaque quart d'heure, chez les personnes dont j'avois examiné le pouls dans la parfaite santé, & une augmentation proportionnelle pendant le temps de leur fievre; ce qui prouve que les habitans des terres méridionales ont le pouls un peu plus précipité que ceux des contrées qui avancent vers le nord, & que la fréquence des battemens chez les premiers, y est augmentée de quelques-uns dans le plus fort de leur fievre.

J'ai cependant trouvé dans une Religieuse chez les Dames Jacobines de cette ville, âgée de trente-huit ans, qui ayant, dans l'état naturel, son pouls à quatre-vingt-deux pulsations par minute, fut porté pendant la fievre inflammatoire, qui l'enleva le sixieme jour, au nombre de cent dix-neuf & cent vingt pulsations; ce qui établit un excédent de près de la moitié de plus que dans le temps de sa santé : mais cette

augmentation n'a jamais lieu que dans les fievres les plus violentes.

Enfin, on trouve encore cette force & cette fréquence dans le pouls, après des exercices violens, ou dans le trouble des différentes passions de l'ame, sans qu'il y ait pourtant fievre; parce que cet état n'est point permanent, & que tout rentre dans le calme & le cours ordinaire des fonctions, par le repos ou la suspension des mouvemens dont l'ame étoit agitée : que s'il persévéroit pendant quelque temps ou quelques heures, il seroit bientôt accompagné de la fievre, comme on l'observe chez bien des personnes sensibles, vivement affectées d'une joie inespérée, ou saisies de crainte & de terreur par quelque fâcheux événement.

DERNIERE PROPOSITION.

De la cause prochaine & immédiate de la Fievre.

L'essence de la fievre étant fixée, &

devant même l'être d'une maniere abſolue (quoi qu'on puiſſe dire) par l'accélération & l'augmentation des pulſations artérielles au-delà de l'état des forces muſculaires, l'examen de ſes différens périodes, & le détail de ſes phénomenes particuliers, porteront une nouvelle lumiere ſur ſa cauſe immédiate.

On remarque dans la fievre, de quelque nature qu'elle ſoit, quatre temps différens, & dans la même gradation que ceux de la maladie dont ils dépendent; c'eſt-à-dire, qu'il faut y conſidérer ſon commencement, ſon accroiſſement & ſon plus haut degré, enſuite l'état où elle ſe ſoutient, & enfin ſa rémiſſion ; pourvu que la fievre ne ſoit point troublée & contrariée, comme on l'a déjà dit, par des cauſes étrangeres & d'autres affections morbifiques : on remarque encore divers phénomenes qui ſuccedent aux différens temps de la fievre, & ſont particuliers à chaque période de la révolution fébrile.

Le premier temps de la fievre eſt, pour l'ordinaire, annoncé par un friſſon plus ou moins fort; quelquefois c'eſt une horripilation dont on diſtingue différens degrés, ou un ſaiſiſſement intérieur qui s'empare de toutes les parties du corps; du moins eſt-il certain qu'il y a toujours dans le moment de l'invaſion de toutes les fievres, lorſque le friſſon ne s'y trouve pas, un reſſerrement ſpaſmodique, un abattement, un mal-aiſe qui marque les embarras de la circulation, la gêne du mouvement du cœur, & la diminution des forces muſculaires. Dans le prélude fébril, le pouls eſt petit, concentré, les pulſations artérielles commencent à être plus preſſées, la chaleur s'affoiblit, les extrêmités ſont froides, & le fébricitant ſe couche, ou demande à ſe coucher, par une néceſſité méchanique, pour ſoulager les forces muſculaires; parce que la ſituation horizontale où nos fluides coulent ſelon l'axe d'inclinaiſon de leurs colonnes, eſt la ſeule qui puiſſe diminuer l'effort du ſang

ſur les parois des vaiſſeaux déjà diſtendus par les premiers embarras de la circulation.

Dans le ſecond temps, qui arrive plus ou moins promptement, ſelon la nature de la fievre & le concours des cauſes qui l'occaſionnent, les pulſations artérielles deviennent inſenſiblement plus étendues, & en même temps plus fortes, la circulation du ſang eſt accélérée, le froid diſparoît & la chaleur ſe ranime: ces phénomenes augmentent toujours par gradation, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au point où les obſtacles & les digues oppoſés à l'écoulement de nos fluides, ſont en partie détachés, & commencent à obéir aux vibrations artérielles, & à être entraînées dans le torrent de la circulation.

Ce redoublement d'action dans les arteres, & le plus haut degré où elle eſt portée pendant le cours de la fievre, fixe ſon troiſieme période, toujours accompagné d'une chaleur plus brûlante, d'une agitation plus vive, des inquiétudes plus conſi-

dérables, & d'une ſoif plus preſſante : cet état eſt plus ou moins long, & ſe ſoutient d'une maniere plus ou moins uniforme, juſqu'à ce qu'il ſe rapproche du quatrieme période de la fievre.

Celui-ci, qu'on appelle rémiſſion ou déclinaiſon de la fievre, eſt conſtamment indiqué par des pulſations moins fortes & moins étendues, qui baiſſent peu à peu, & ſont ſuivies d'un relâchement général des vaiſſeaux, de la ſoupleſſe de la peau, d'une ſueur plus ou moins abondante, ſouvent des urines plus chargées, ou de la liberté du ventre : ce dernier état de la fievre ne paſſe jamais bruſquement de la rémiſſion au calme parfait ; on y remarque les mêmes gradations que dans les précédens périodes ; & il en eſt du mouvement fébril comme de l'agitation des flots de la mer, qui ſont encore pendant quelque temps ſoulevés, même après la ceſſation de la tempête.

On ne peut trouver & déterminer la cauſe prochaine de la fievre, que dans le

cœur même. C'eſt le dérangement particulier des mouvemens de cet organe, premier moteur de la circulation, qui eſt ſeul capable de produire immédiatement les ſymptomes eſſentiels qui la caractériſent & établiſſent ſon eſſence; car l'augmentation de la célérité du ſang, que tout le monde veut admettre pour ſa cauſe immédiate, & dont on cherche le principe avec autant de peine que d'inutilité, n'eſt que l'effet de la fievre, & ne peut par conſéquent être regardée comme ſa cauſe prochaine & immédiate. M. Queſnai, dans ſon Traité des fievres continues, la définit une accélération ſpaſmodique du mouvement organique des arteres, excitée par une cauſe irritante, & qui augmente exceſſivement la chaleur du corps, page 80.

Il paroît que cette définition ne renferme pas un ſymptome eſſentiel de la fievre, je veux dire, la diminution des forces muſculaires, tandis que les vitales augmentent,

& qu'elle lui ſubſtitue la chaleur exceſſive du corps, qui eſt à la vérité une ſuite néceſſaire de la fievre, puiſqu'elle tend toujours à ſon augmentation, mais qui n'eſt pourtant pas de ſon eſſence dans le premier temps où elle ſe déclare; car la fievre exiſte réellement dans le temps du froid, puiſqu'on y obſerve cette accélération organique du mouvement des arteres, très-ſouvent plus précipitée que dans le temps de la chaleur, & que d'ailleurs tous les ſymptomes eſſentiels de la fievre y ſont réunis dans le temps du friſſon.

En ſuppoſant même que le friſſon n'eſt point de l'eſſence de la fievre, & qu'elle peut ſe déclarer & ſubſiſter indépendamment du friſſon, il eſt toujours certain, par une expérience journaliere, qu'il y a conſtamment (comme il a été dit) dans l'invaſion de la fievre, ou un friſſon, ou ſaiſiſſement particulier, un abattement, un malaiſe qui l'annonce. C'eſt cette gêne dans la circulation, ce rallentiſſement du mouve-

ment projectil de nos fluides, & la résistance opposée aux contractions du cœur, qui devient la cause irritante, & détermine l'accélération & l'intensité des contractions du cœur, au-delà des forces musculaires, de la maniere que je vais l'exposer.

On a vu dans les premiere & seconde propositions, que le sang produisoit par son impulsion & sa masse, l'écart ou la dilatation des ventricules du cœur qui, se resserrant par la force vitale & physique, déterminoit la sistole ou la contraction, par le moyen de laquelle le sang étoit poussé dans les troncs artériels, où la dilatation & la contraction s'exécutoient par les mêmes causes & de la même maniere.

On a prouvé encore dans la troisieme proposition, que le même état des forces du corps & les mêmes résistances à la sortie & au passage du sang étant donnés, la force & la célérité des contractions du cœur répondoient à celles avec lesquelles il avoit été dilaté; d'où il suit, que si par quelque

caufe que ce foit, la quantité du fang verfée par les conduits veineux, n'eft pas totalement & dans le même temps chaffée dans les troncs artériels, il faut de toute néceffité que le mouvement du cœur augmente, parce que le fang qui entre dans les réfervoirs, n'en fortant pas dans le même rapport, il en refte par conféquent une portion qui follicite l'action des fibres fpirales & courbées en arc : or, cette portion reftante fe joignant à celle de la dilatation fucceffive, s'oppofe toujours à la pleine & entiere fiftole, par la continuation des réfiftances à la fortie du fang & à fon paffage dans les tuyaux artériels qui ont déterminé cette premiere inégalité du rapport des quantités du fluide qui entroit & devoit fortir des réfervoirs du cœur : donc, les fibres du cœur étant continuellement irritées, leur force & leur action doivent néceffairement augmenter, comme il arrive conftamment à toutes les parties mufculeufes & nerveufes agacées par un aiguillon quelconque ; mais

ce ſurcroît de force ne peut cependant vaincre l'obſtacle, ou, ce qui eſt le même, pouſſer dans les arteres la même quantité de ſang fournie par la dilatation du cœur. Il faut donc que cette augmentation de force ſoit employée à la célérité & à la fréquence des contractions, pour compenſer, par ce moyen, ce qui manque à leur étendue & à leur profondeur.

J'avois propoſé en 1728, ces aſſertions dans une theſe de M. Thibal, pour ſon acte de baccalauréat, ſoutenu ſous la préſidence de M. Haguenot, Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier, contre leſquelles on s'éleva avec d'autant plus de chaleur, qu'on étoit entiérement prévenu pour le ſyſtême dominant dans ce temps, & qu'on ne voyoit à travers les obſtructions des capillaires artériels, qu'une dérivation du ſang par les rameaux collatéraux, qui le ramenant (diſoit-on), par une voie plus courte au cœur, déterminoit la célérité de ſes contractions, & conſéquemment la fréquence des pulſations

pulſations artérielles ; de maniere qu'on vouloit toujours confondre, comme on le fait encore aujourd'hui, l'effet de la fievre avec ſa cauſe prochaine.

Mes idées, qu'on regarda pour-lors comme ſingulieres, furent pourtant adoptées & ſuivies, à quelque changement près, par ce célebre Profeſſeur (1) de l'Univerſité, qui fit imprimer une Diſſertation ſur les fievres en général, où il établit le ſtimulus du ſang dans le cœur pour la cauſe de la fievre ; & quelques années après, par le plus habile Anatomiſte de notre ſiecle (2), dans une de ſes theſes ſur la fievre, lors de notre concours en 1732, pour la Chaire vacante de Médecine : mais ſans vouloir m'appuyer d'aucun ſuffrage qui, dans des queſtions de cette nature, n'a de droit à notre confiance & au degré de certitude dont elles peuvent être

(1) M. Haguenot, Diſſertatio de Febribus in genere, Monſpelii 1729.

(2) M. Ferrein.

ſuſceptibles, qu'autant qu'elles ſont ſoutenues par l'obſervation & l'expérience, je prouverai que les ſymptomes eſſentiels de la fievre, & qui conſtituent ſon eſſence, tous ceux qui ſe déclarent pendant ſes différens périodes, ſont évidemment déduits de cette cauſe prochaine; & ce qui doit en former la preuve la plus complete, c'eſt que l'action, le concours des cauſes antécédentes & occaſionnelles, de quelque eſpece qu'elles ſoient, manifeſtent d'une maniere ſenſible, l'inégalité de la quantité du ſang verſée dans les ventricules du cœur, relativement à celle qui doit en ſortir.

1°. La gêne du mouvement du cœur, toujours annoncée par le reſſerrement & la petiteſſe du pouls, ſon accélération de diaſtole & de ſiſtole, & la diminution des forces muſculaires, ſont conſtamment le ſigne certain de la fievre, ſoit qu'il y ait friſſon ou reſſerrement ſpaſmodique dans quelque partie. Or, ce premier temps de la fievre montre inconteſtablement que les

fibres du cœur ſont irritées par le ſang, la ſeule cauſe occaſionnelle de ſes mouvemens; qu'elles font de plus grands efforts, en conſéquence de cette irritation, pour les exécuter, mais que les réſiſtances s'y oppoſent: car ſi la même quantité de ſang, verſée dans les ventricules par les conduits veineux, étoit pouſſée dans le même temps par leur contraction, dans les troncs artériels, il n'y auroit aucun changement, par la troiſieme propoſition, dans les dilatations & les contractions du cœur, le ſang couleroit uniformément dans ſes canaux, & toutes les parties jouiroient d'une pleine liberté de la circulation: donc, au premier moment que la fievre ſe déclare, ou pour mieux dire, pour qu'elle puiſſe commencer, il faut néceſſairement que le rapport de la quantité du ſang, verſée dans les ventricules, ſoit différent de celui qui doit être pouſſé dans les arteres; & que leur contraction ne pouvant être entiere par la réſiſtance & l'obſtacle, quel qu'il ſoit, dans les

tuyaux artériels; il faut, dis-je, que la célérité de leurs contractions compenſe ce qui manque à leur étendue & à leur profondeur, puiſque le ſang ſollicite & détermine, par ſon irritation, une augmentation de mouvement, qui ne peut être remplie que par la vîteſſe ou la fréquence des contractions, néceſſairement communiquée à tout le ſyſtême artériel, par la troiſieme propoſition.

2°. Les fibres ſpirales & courbées en arc, irritées par l'arrêt du ſang & par la contraction des fibres longitudinales, tendent toujours à de plus grands efforts par l'augmentation de la force vitale & phyſique, qui ſeroient infailliblement & néceſſairement ſuivies d'une entiere & parfaite contraction des ventricules, ſi l'obſtacle & la réſiſtance dans les arteres ne s'y oppoſoient; de maniere que cette accélération des contractions, & conſéquemment la fréquence du pouls qui compenſe ſon étendue & ſa profondeur, ſe ſoutient pendant

quelque temps, ſans que la vélocité du fluide qui paſſe par les tuyaux artériels & par ceux de communication, ſoit encore augmentée dans la même proportion de l'accélération des contractions du cœur, parce que le paſſage du ſang eſt toujours difficile & embarraſſé dans ſes canaux, que les fibres muſculaires ſont accablées par ſa lenteur & la difficulté de ſa marche, ce qui occaſionne néceſſairement cette diminution des forces muſculaires, cette douleur gravative, ce ſentiment de peſanteur dans les membres, & ce briſement des os qu'on éprouve dans le commencement de la fievre; mais à meſure que la fréquence des contractions du cœur & celle des arteres diminuent, & que les obſtacles commencent à céder un peu à leur action, la profondeur & l'étendue des contractions du cœur ſe développent (comme on l'a dit dans l'article du ſecond période de la fievre), celles des arteres augmentent dans la même proportion. Tous les vaiſſeaux

ſont dans le travail : la rapidité de la circulation augmentant, ranime toutes les parties, les échauffe ; & les mouvemens du cœur, comme ceux des arteres, viennent au point que la force & l'étendue de leurs contractions l'emportent un peu ſur leur fréquence antécédente, que le ſang eſt de plus en plus agité, & que l'action du ſyſtême vaſculaire redouble par-tout.

3°. Toutes les cauſes occaſionnelles qui préparent la révolution fébrile, peuvent être rapportées à deux générales. Les unes agiſſent immédiatement ſur les nerfs ou ſur les parties membraneuſes, comme les piqûres des tendons, le tiraillement des membres, la ſolution de continuité, les gonflemens douloureux, les preſſions violentes, la combuſtion ; en un mot, tout ce qui diſtend, irrite, déchire, meurtrit les fibres nerveuſes, tant des parties externes que des internes.

Les autres affectent particuliérement les fluides de notre corps, & s'étendent à

toutes les diſpoſitions d'épaiſſiſſement, de fonte, d'acrimonie de nos humeurs, à l'amas des mauvais levains dans les premieres voies, aux corpuſcules & exhalaiſons infectées qui s'élevent des mines, des endroits marécageux, & à tout mêlange des parties étrangeres à notre ſang, à l'irrégularité des ſaiſons, à la pléthore vraie ou fauſſe; enfin, à tout ce qui eſt capable de changer le tiſſu de notre ſang, d'en altérer les parties intégrantes, de rallentir ſon mouvement, & former par-là des embarras à la circulation.

Dans tous ces cas, & dans tous ceux qu'on pourroit obſerver pour toutes les eſpeces particulieres de fievres, où pluſieurs de ces cauſes ſe réuniſſent ſouvent, ſoit dans le commencement, ſoit pendant leur cours, on reconnoîtra toujours la cauſe prochaine & immédiate dans l'inégale quantité du ſang, verſée dans les réſervoirs du cœur, à celle qui doit en être pouſſée dans les troncs artériels. C'eſt donc par

cette portion reſtante, & qui ſe ſuccede continuellement dans les ventricules, que le cœur redouble ſes mouvemens, plus marqués par la célérité des contractions, que par leur profondeur & leur étendue, puiſqu'elles ne peuvent être entieres, & répondre à leur dilatation par les obſtacles ſuppoſés dans les canaux artériels, ou dans ceux de communication : c'eſt par-là que tout le ſyſtême des vaiſſeaux eſt ébranlé, & entraîné dans des oſcillations accélérées, qui mettent peu à peu les fluides en chaleur & en fonte, atténuent & diviſent le levain étranger à nos humeurs, broient la matiere fébrile, & la diſpoſent à s'échapper par les iſſues que la nature lui prépare; car c'eſt toujours à ſes heureux efforts, aidés & ſoutenus des reſſources de l'art, placées dans les temps favorables, que nous ſommes redevables de tous les ſuccès pour la terminaiſon des maladies, de ceux principalement qu'on ne pouvoit eſpérer de la foibleſſe où paroiſſoit notre machine, & du penchant évident de ſa ruine.

COROLLAIRE PREMIER.

Il eſt inconteſtable, & même phyſiquement vrai, que dans ce ſens, c'eſt-à-dire dans l'accroiſſement des forces vitales & d'action du ſyſtême vaſculaire, néceſſairement déterminé par les obſtructions, l'irritation, le ſpaſme, reſſerrement, compreſſion de vaiſſeaux, ou toute autre réſiſtance, la fievre doit être regardée comme un effort ſalutaire de la nature, qui travaille ſans ceſſe pendant tout ce temps, à détruire, emporter les obſtacles, & tend toujours à ramener l'égalité du paſſage & de la diſtribution du ſang dans tous les vaiſſeaux, & principalement dans le cœur; comme il eſt également certain & évident dans un autre ſens, que la fievre eſt auſſi-bien le préſage de la mort que de la vie, parce que les obſtructions ou les engorgemens qui la produiſent, ne pouvant être ſouvent connus, ou du moins leur étendue & leurs limites nous étant entiérement cachées dans bien

des occaſions, & d'ailleurs la complication des différentes cauſes dont on ignore l'activité, le développement dans le tiſſu de nos viſceres, ſe trouvant au deſſus des forces que la nature peut employer, il faut néceſſairement qu'elle ſuccombe ſous le poids & la multitude des obſtacles qui l'embarraſſent.

Corollaire second.

C'eſt toujours une imprudence inexcuſable, ſouvent malheureuſe, de vouloir changer, dans le commencement des maladies qui ne ſont point encore jugées, la direction des premiers efforts de la nature, ou de porter le trouble & le déſordre dans le plus fort de ſon travail; mais c'eſt auſſi le comble de la plus aveugle confiance & d'une fauſſe ſécurité toujours funeſte dans les maladies graves, & ſur-tout dans les fievres malignes, de fonder ſes eſpérances ſur les reſſources de la nature, de tout attendre de la bonté du tempérament, &

d'être tranquille ſpectateur des orages qui groſſiſſent d'un moment à l'autre, & éclatent dans le temps qu'on s'y attend le moins; parce que dans ces triſtes circonſtances, la nature ne fait & ne peut faire que des efforts impuiſſans, qui tournent même à ſon déſavantage & à ſa propre deſtruction, par l'emploi extraordinaire & le prompt épuiſement de ſes forces; à moins qu'une main habile & ſecourable ne la releve & la dégage d'une partie des embarras qui ſuſpendent & arrêtent ſes mouvemens.

Corollaire dernier.

L'augmentation des forces vitales concourt eſſentiellement & conſtamment dans la fievre, avec la diminution des forces muſculaires, puiſque leur mouvement eſt plus fort & plus rapide par l'irritation dépendante d'une portion de ſang ramaſſée dans les ventricules, en conſéquence des réſiſtances dans les troncs artériels; & que cette accélération de mouvement eſt le

ſeul moyen poſſible pour les vaincre & les emporter, tandis que les fibres muſculaires ſont incapables, par la gêne & la preſſion qu'elles éprouvent de la part de la diſtribution inégale des fluides, d'exercer leur mouvement ordinaire, que l'ame commanderoit en vain, & dont l'action ſeroit d'ailleurs inutile pour remplir le vœu de la nature : donc l'augmentation des forces impulſives ou vitales, eſt toujours plus forte, plus rapide dans la fievre, que ne le comporte l'état des forces muſculaires; & cet accroiſſement des forces vitales ſuit toujours celle de la diminution des forces muſculaires, juſqu'à l'entiere deſtruction de la machine.





OBSERVATIONS
SUR LES FIEVRES
PUTRIDES ET MALIGNES.

CE petit Ouvrage eſt plutôt celui du temps que le mien; je le dois uniquement à des obſervations multipliées, aux différentes ouvertures des cadavres de ceux qui avoient péri de ces maladies, & à une expérience de cinquante-quatre années de pratique. Ces ſecours ſi néceſſaires ont réformé peu à peu les préjugés de la routine, & m'ont ſouvent ramené dans la véritable route dont je m'écartois : j'oſe dire dans la plus exacte vérité, que depuis l'année 1720, où je fus envoyé par ordre de la Cour, à la peſte de Marſeille, j'ai eu occaſion de voir & de traiter le plus grand nombre de malades qu'il ſoit poſſible, attaqués de fievres putrides & malignes, non-ſeule-

ment par mon ſervice à la Charité, à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, & dans la Ville; mais auſſi parce que j'étois ſouvent employé (ſans doute au refus des autres Médecins) dans tous les Bourgs & Villages de la côte maritime du Languedoc, qui, par leur emplacement, environnés des étangs & des marécages, ſont continuellement expoſés pendant les chaleurs de l'été, aux fievres malignes & aux charbons malins les plus meurtriers, dont j'ai expoſé la nature & le traitement dans une Diſſertation imprimée à Dijon en 1769.

Indépendamment de ces occaſions ſi fréquemment renouvellées, j'étois encore mandé, par ordre du Gouvernement, dans les Villes & Villages de la Province du Languedoc, lors des maladies & fievres épidémiques qui s'y déclaroient, comme je le ſuis pareillement dans celle de Bourgogne.

Ces circonſtances favorables, mais pénibles, ſoutenues pendant long-temps,

auroient certainement donné bien plus de lumieres à tout autre qu'à moi, ſur le caractere & le traitement des fievres malignes ; je les ai cependant obſervées avec toute l'attention, & ſuivies avec toute l'exactitude dont je pouvois être capable : c'eſt le réſultat de ces obſervations actuellement ſous mes yeux, au nombre de plus de mille, que je préſente aujourd'hui dans toute leur premiere ſimplicité, ne croyant pas que l'art de ſecourir les hommes, & les moyens de conſerver leur vie, aient beſoin de quelque ornement étranger.

Pour leur donner ſeulement quelque ordre, & ne pas m'écarter de celui qu'on a coutume de ſuivre dans l'hiſtoire & le détail des maladies, je tracerai d'abord le tableau fidele de la fievre maligne telle qu'elle eſt, avec les différences qui lui appartiennent, & les ſignes qui la font reconnoître ; je paſſerai enſuite aux cauſes & aux phénomenes ou ſymptomes qu'on y remarque ; j'expoſerai enfin les ſecours qui

m'ont le mieux & le plus conſtamment réuſſi dans le traitement de cette cruelle maladie.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature, des différences & des ſignes des Fievres malignes.

La fievre maligne porte à juſte titre le nom qui lui a été donné, & ne dément preſque jamais ſon perfide caractere : elle eſt toujours inſidieuſe, cachée, & d'autant plus redoutable & funeſte, que ſous le calme trompeur d'un pouls preſque naturel, d'un changement peu ſenſible dans les excrétions, & avec les apparences d'une légere indiſpoſition, elle répand ſourdement dans l'intérieur ſes ravages & ſes mortelles atteintes; il arrive même très-ſouvent que, dans le temps qu'elle eſt manifeſtement déclarée & parfaitement reconnue,

reconnue, elle tend les nouveaux pieges d'une ceſſation apparente & totale de ſes attaques, pour nous ſurprendre enſuite avec plus d'avantage, & nous accabler plus promptement.

A juger de la fievre maligne par ſes effets & la rapidité de ſon cours, on diroit qu'elle eſt moins une fievre particuliere, que l'aſſemblage de toutes les autres : avec la complication des accidens les plus graves & les plus fâcheux qu'elles peuvent avoir, on n'y remarque pas cependant ces engorgemens tumultueux & ſoudains dans les viſceres, ces dépôts d'irruption du ſang dans les organes intérieurs, dépendans d'un violent mouvement de nos humeurs, ou de leur effervefcence extraordinaire. C'eſt ici une menace générale d'inflammation, & d'un caractere tout différent ; c'eſt une lenteur, une diminution du mouvement inteſtin de nos fluides, une ſtagnation bourbeuſe qui déſunit les principes de notre ſang, le décompoſe, & le conduit à une

diſſolution putride qui occaſionne des gangrenes dans les parties internes, ſouvent même ſans que la douleur les ait précédées.

La fievre maligne eſt fort différente de la fievre putride: celle-ci marche toujours à découvert, ſes déſordres ſont, pour ainſi dire, plus réguliers; & quoiqu'elle ſoit preſque toujours accompagnée des accidens dangereux & de redoublemens violens qui font craindre les engorgemens internes, elle ne préſente jamais ce fond particulier de corruption, cet abattement de forces, ce ſaiſiſſement du genre nerveux, cette affection particuliere du principe vital, inſéparable de la fievre maligne. Ce n'eſt pas que la putride ne puiſſe dégénérer, & ne dégénere aſſez ſouvent en maligne; ce qui arrive, ſoit parce que les ſecours convenables ont été retardés & négligés dans ſon commencement, ſoit encore par la réſiſtance des malades ou de leurs parens, qui trompés par les apparences légeres de la maladie, n'ont pas voulu ſe prêter aux ſa-

lutaires reſſources que des Médecins éclairés leur propoſoient (pour-lors on peut l'appeller fievre maligne factice) ; ſoit enfin, que les mauvais levains des premieres voies ayant contracté, par leur ſéjour, un nouveau fond de putridité & une qualité déletere, ont été bruſquement entraînés dans la maſſe des humeurs, y ont porté une infection générale, & occaſionné l'éréthiſme de tout le ſyſtême nerveux.

Différences.

On diſtingue différentes eſpeces de fievres malignes. 1°. La fievre maligne proprement dite, qui attaque les habitans de tous les pays, de l'un & de l'autre ſexe, depuis l'âge de virilité juſqu'à celui de la vieilleſſe, qui n'en eſt pas même exempte ; tandis qu'elle épargne la premiere jeuneſſe, plus communément expoſée aux fievres putrides & vermineuſes. On obſerve qu'elle eſt plus fréquente & plus violente dans les contrées méridionales, que dans celles qui appro-

chent ou avancent dans le nord.

2°. Les fievres malignes pourprées, exanthémateuſes, pétéchiales, qui ont pris leur dénomination de la nature, de la figure, la couleur & l'étendue des éruptions & des taches qui paroiſſent ſur la peau. Quoiqu'on remarque quelquefois ces taches, ſur-tout le pourpre rouge on brun, dans la fievre maligne proprement dite, elles en different pourtant en ce qu'elles ſont eſſentielles dans les fievres malignes pourprées, & ſe déclarent depuis le troiſieme jour juſqu'au cinquieme ou ſixieme; tandis que ces exanthemes ne ſe font voir que ſur la fin de la fievre maligne proprement dite, & qu'ils ſont toujours un préſage certain d'une mort prochaine; du moins je n'ai obſervé qu'un très-petit nombre de malades qui aient échappé à l'apparition des taches pourprées ou foncées, vers le déclin de la fievre maligne proprement dite: d'ailleurs les taches des fievres malignes pourprées & exanthémateuſes ſont répandues en dif-

férentes parties du corps; au lieu que celles qui se montrent dans le cours de la fievre maligne, sont fort peu nombreuses, & paroissent presque toujours sur le cou, sur la poitrine, & quelquefois aux reins.

Les fievres pourprées & pétéchiales sont communément épidémiques, & paroissent dans différens temps en certains pays; mais elles sont endémiques pour d'autres, où elles paroissent fixées par une cause commune qui s'y renouvelle toutes les années: elles sont, soit les épidémiques, soit les endémiques, contagieuses; & la plupart des habitans de ces contrées, cherchent leur salut dans la fuite, du moins pour un temps.

3°. La fievre maligne pestilentielle, la plus vive de toutes les fievres, la plus rapide dans ses progrès, & en même temps la plus contagieuse, est endémique dans l'Ethiopie, la Byssinie, l'Egypte, & se propage par la communication des habitans, & celle du commerce dans les Villes & les

Provinces limitrophes, depuis long-temps familiarifées avec les ravages plus ou moins violens de cette cruelle fievre, & qui ne prennent, ou ne pourroient même prendre de juftes mefures pour s'en garantir. C'eft de-là qu'elle eft apportée en Europe, où elle eft véritablement étrangere, & où elle ne répand fes ravages que par la voie des marchandifes infectées de ce redoutable levain.

Signes & préfages des Fievres malignes.

La fievre maligne, difficile à connoître dans les premiers momens de fon invafion, la devient encore plus lorfqu'elle s'enveloppe du fimple caractere de quelque maladie légere, ou qu'elle fe préfente fous les dehors d'une fievre intermittente, ou qu'elle conferve enfin pendant trois ou quatre jours, les apparences de calme & de tranquillité, qui en impofent quelquefois aux Praticiens les plus éclairés. J'en rapporterai deux exemples frappans fur un

nombre de plusieurs autres que je pourrois citer : ce sont principalement les fievres malignes épidémiques qui affectent ces dehors trompeurs, & sont par-là plus effrayantes & plus meurtrieres, sur-tout pour ceux qui en sont les premiers attaqués; car la surprise cesse bientôt, lorsque l'épidémie est déclarée.

On essuya à Montpellier, dans le mois de Juillet de l'année 1730, une fievre maligne épidémique, masquée sous les apparences d'une fievre intermittente tierce, d'autant plus fâcheuse, qu'on succomboit à la fin du troisieme, ou au plus du quatrieme accès de cette terrible fievre.

Le printemps de cette année avoit été fort humide & très-chaud; le vent du sud avoit presque toujours régné, & n'avoit tourné que par des intervalles très-courts, au nord-ouest pendant toute cette saison. Toutes les productions de la terre furent dès-lors très-avancées, & les fruits en si grande abondance, qu'on donnoit pour un

ſol une douzaine de figues de la plus groſſe eſpece, noires en dehors & rouges dans l'intérieur, très-délicieuſes au goût, appellées en langue vulgaire, des *gourraux.*

On tranſporta à l'Hôtel-Dieu, le 14 Juillet, vers les cinq heures du ſoir, ſur la fin de ma viſite, un pauvre homme âgé de quarante-ſix ans, qui me dit d'abord n'avoir eu que deux accès de fievre tierce; mais qu'il ſe ſentoit ſi abattu & ſi languiſſant, qu'il ſe croyoit aux derniers momens de ſa vie; ſon pouls étoit à la vérité très-foible & petit, mais ſans intermittence, ſon viſage effacé, la langue brune & très-ſeche; il ſe plaignoit d'une peſanteur avec douleur dans l'eſtomac, conſidérablement augmentée depuis ſon ſecond accès. Je me contentai d'ordonner l'uſage des cordiaux ordinaires pendant la nuit, & renvoyai au lendemain les ſecours que je pouvois juger les plus convenables.

Je crus d'abord que le travail forcé de cet homme pendant les grandes chaleurs

des moiſſons, & la mauvaiſe nourriture, avoient épuiſé ſes forces, & rendu ſa fievre intermittente plus fâcheuſe. Je ne me défiai en aucune maniere de la nature de ſon mal, & j'y fus totalement trompé : comme il m'avoit prévenu que ſon accès ne devoit revenir le lendemain qu'à ſix heures du ſoir, j'eſpérois pouvoir lui donner un léger vomitif dans la matinée. Mais tout étoit bien changé lors de ma viſite du matin : il reſſentoit, depuis plus d'une heure, un refroidiſſement intérieur qui ne paroiſſoit pas conſidérable au dehors, mais qui étoit accompagné d'un tremblotement convulſif des levres, avec la langue noircie & comme grillée, dans le ſeul intervalle de la nuit, ſans cependant aucune ſoif; ſon viſage étoit méconnoiſſable, le bas-ventre météoriſé, & l'hypocondre droit fort tendu; il n'avoit déjà qu'un filet de pouls. Je lui fis recevoir ſur-le-champ les ſacremens, & deux heures après le hoquet étant ſurvenu, il tomba dans l'aſſoupiſſement & une agonie qui ne

dura que jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Je fis ouvrir le lendemain le cadavre de cet homme, où je trouvai l'estomac, mais plus encore les intestins, comme piqués en différens endroits, d'un sang foncé & livide, la vésicule du fiel fort distendue, remplie d'une bile verte & poracée, toute la masse du foie fort mollasse; le sang dissous dans les gros vaisseaux, mais en petite quantité, ressembloit à de la lavure de chair fort rembrunie : on ne remarqua aucune trace d'inflammation ni d'épanchement de sang dans le cerveau, mais seulement une petite quantité d'une sérosité claire entre les membranes de ce viscere; le poumon étoit un peu desséché, & surtout le lobe gauche, mais sans aucune altération sensible.

Dans ce même temps je visitai, à la Charité, deux malades, un homme & une femme, attaqués de la même fievre : la femme périt vers la fin du troisieme accès,

l'homme réſiſta juſqu'au quatrieme; pourlors je ne doutai plus du caractere de la maladie, & je reconnus évidemment qu'il étoit queſtion d'une fievre maligne très-violente, enveloppée des apparences trompeuſes de la fievre intermittente.

Les différens Médecins de la Ville furent bientôt appellés pour viſiter, non-ſeulement quelques artiſans ſurpris de cette maladie, mais encore des perſonnes très-aiſées & commodes, qui ne furent pas plus épargnées que les autres; ce qui détermina une aſſemblée de Médecins chez M. Verny, Doyen, & généralement reconnu pour le plus éclairé & le plus conſommé des Praticiens. Après avoir expoſé les accidens que j'avois obſervés dans cette fievre, le fond de malignité qui ſe développoit au ſecond ou troiſieme accès, & ce que je penſois ſur ſa nature, je propoſai le plan du traitement ſuivant, avec d'autant plus de confiance, qu'ayant déjà donné à un cinquieme malade, un vomitif après le ſecond

accès, & du quinquina immédiatement après l'effet du remede, ses accès avoient été prolongés & en même temps fort diminués, de maniere qu'il étoit déjà au cinquieme, & autant que je pouvois le présumer, en voie de guérison : ainsi j'avois lieu d'espérer que le vomitif placé après la rémission du premier accès (lorsqu'on seroit appellé dans ce temps), & soutenu ensuite de l'usage non interrompu du quinquina, rendroit la fievre plus traitable, & donneroit le temps d'employer les remedes les plus efficaces pour la combattre.

Le projet de cette méthode fut unanimement approuvé; on jugea seulement devoir ajouter un gros de thériaque à la derniere prise de quinquina que le malade prendroit avant les approches du troisieme ou quatrieme accès si funeste.

Le nombre des malades augmentant tous les jours, on fut à même d'en faire promptement l'épreuve, sur-tout à l'Hôtel-Dieu & à la Charité. Le vomitif réussit à tous; &

loin que cette évacuation affoiblît les malades, elle paroiffoit fenfiblement leur donner des forces & diminuer leur abattement: mais il arriva que de trois malades à qui je fis prendre immédiatement après fon effet, le quinquina, à un gros & demi pour chaque dofe, aucun ne put jamais foutenir la feconde ou la troifieme prife, par les anxiétés & la douleur dont ils fe plaignoient dans l'eftomac, fi vives & fi accablantes, qu'ils préféroient, difoient-ils, la mort à la continuation de ce remede. Cette circonftance fi fâcheufe par rapport à la rapidité de la maladie & à la néceffité urgente de l'ufage de ce fébrifuge antiputride, me détermina à fubftituer à fa propre fubftance fa teinture, où je faifois ajouter quatre cuillerées de bon vin pour chaque prife, qu'on donnoit aux malades de quatre en quatre heures dans l'intervalle des bouillons; elle ne fatigua en aucune maniere l'eftomac, & fut toujours affez efficace pour diminuer confidérablement le fecond accès, & pré-

venir très-ſouvent le troiſieme, ou du moins lui enlever la plus grande partie des accidens qui le rendoient ſi redoutable.

Le fond de la fievre maligne n'étoit point ſans doute radicalement détruit, & on n'avoit réuſſi qu'à ſuſpendre & arrêter le torrent & la violence de ſon cours; mais les purgatifs aſſociés au quinquina, qu'on eut attention de placer dans les temps favorables, épuiſerent peu à peu le fond de corruption, & ſauverent preſque tous les malades, dont la convaleſcence fut pourtant ſi longue & ſi difficile, que la plus grande partie ne put ſe rétablir qu'à la fin du mois de Septembre, par l'uſage des raiſins pour leſquels ils ſe ſentoient naturellement entraînés, & qui leur procura une douce diarrhée plus favorable que tous les remedes qu'on employoit pour avancer ou aſſurer leur parfait rétabliſſement.

Le ſecond exemple des fievres malignes épidémiques ſous des apparences trompeuſes, regarde celle qui ſe déclara à Mâcon,

Ville fort peuplée & agréablement ſituée ſur les bords de la Saône, dans le mois d'Avril de l'année 1762 : elle y faiſoit bien du ravage, enlevant tous les jours quinze à dix-huit perſonnes, tant à l'Hôpital que dans la Ville, lorſque j'y fus envoyé par ordre du Roi, le 2 Mai. Je viſitai le même jour, quoique la nuit fût fort avancée, pluſieurs malades, où malgré la variété des ſymptomes dont ils étoient ſurpris, car on pouvoit les diviſer en trois claſſes différentes, on reconnoiſſoit toujours le caractere eſſentiel d'une fievre maligne très-violente.

Dans la premiere claſſe, le friſſon plus ou moins fort & plus ou moins long, étoit ſuivi d'une douleur de tête gravative, d'un pouls vif, animé, d'une chaleur brûlante, auxquels ſuccédoient le délire. Chez quelques-uns, les anxiétés, les envies de vomir, & le vomiſſement ſe déclaroient : on obſervoit chez les autres, ou un cours de ventre ſéreux & fétide, ou bien un météo-

riſme & une tenſion dans cette cavité ſans aucune déjection. Quelques-uns rendirent des vers par le bas; mais cette évacuation ne leur donnoit aucun ſoulagement.

La ſeconde claſſe des malades préſentoit des ſymptomes tout oppoſés, ou pour mieux dire, ne préſentoit que les apparences d'un calme & d'une tranquillité parfaite. Les malades ne ſe plaignoient ni de mal à la tête, ni dans aucune partie du corps; le viſage paroiſſoit dans un état naturel; le pouls étoit fort & plein, on ſentoit ſeulement, par la preſſion un peu forte de l'artere, une réſiſtance dans les membranes artérielles, & dans l'écoulement des colonnes du ſang; les malades répondoient parfaitement bien à toutes les queſtions qu'on leur faiſoit, & on n'appercevoit aucun nuage, aucun trouble dans la tête; les urines couloient comme à l'ordinaire; & toutes les fonctions étoient en apparence ſi peu dérangées, que cet état de tranquillité en impoſa à quelques perſonnes

de

de l'art, qui ne saisissant pas également tous les symptomes de la maladie, & s'imaginant d'ailleurs que la crainte & la consternation avoient l'unique part à leur situation actuelle, proposerent de faire lever & promener les malades, & de les dissiper par les amusemens les plus agréables; mais ils ne faisoient pas attention à l'abattement inexprimable des forces, qui approchoit d'une immobilité générale du corps, accident inséparable des fievres malignes de toute espece, au regard fixe de ces malades, qui annonçoit la tension des meninges & des fibres du cerveau; comme aussi à la rigidité & à la résistance qu'on sentoit dans les membranes artérielles, qui indiquoit la difficulté du passage du sang dans les vaisseaux sanguins, & les embarras de la circulation. Ces différens accidens mûrement considérés, supposoient évidemment, malgré le calme trompeur dont ils étoient enveloppés, une cause interne & supérieure qui agissoit sourdement sur le

principe vital & ſur le cerveau, d'autant plus à craindre, que ſes effets ſe manifeſteroient tout-à-coup dans leur plus terrible violence ; auſſi tous les malades de cette claſſe furent-ils frappés, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, du délire, du hoquet, des mouvemens convulſifs, & d'une tenſion générale du bas-ventre qui les faiſoit périr du cinq au ſix, ou au plus tard du ſix au ſeptieme jour, dans quelques heures. Enfin, on trouvoit dans les malades de la troiſieme claſſe, pluſieurs ſymptomes de la premiere, & quelques autres qui tenoient de la nature de ceux qu'on obſerve dans la fievre maligne proprement dite, mais qui étant moins preſſans, prolongeoit auſſi la maladie juſqu'au treizieme & quatorzieme jour.

D'après ce court expoſé des ſymptomes obſervés dans ces différentes claſſes, il n'étoit pas poſſible de méconnoître la nature & le caractere de la fievre épidémique qui régnoit à Mâcon. Dès les premiers

momens de mon arrivée, je concertai avec M. Barberet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, pour-lors établi à Bourg en Bresse, actuellement premier Médecin de la Marine au Département de Toulon, qui s'étoit engagé avec la Ville pour le service des malades, & y donna des preuves de son zele & de son expérience, le plan général du traitement qui pouvoit convenir à cette maladie, & qui fut réduit aux tisanes rafraîchissantes & antiseptiques, au vomitif donné en lavage dès l'entrée du mal, soutenu ensuite par des apozemes purgatifs, par la teinture de quinquina avec le suc de citron, lorsqu'on soupçonnoit un fond de vermine, ou qu'on appercevoit des redoublemens, avec l'application des vésicatoires après le vomitif, ou du moins au plus léger signe des idées disparates, d'assoupissement, ou de menace d'embarras dans le cerveau.

Ces secours administrés à temps, suivis avec toute l'attention possible, & variés

ſelon les circonſtances, ſauverent preſque tous les malades; tandis qu'ils périſſoient tous auparavant, & qu'aucun de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de ſaigner, ſoit dans le commencement de la maladie, ſoit pendant ſon cours, pour diminuer, diſoit-on, la violence de la fievre ou du délire phrénétique, n'avoit échappé à ſa triſte deſtinée. En quittant la Ville où j'avois la ſatisfaction de voir renaître le calme & la confiance, on me demanda avec inſtance, un précis ſur la nature de la maladie, & la méthode qui avoit été ſi heureuſement employée pour pouvoir le répandre dans les Villages voiſins, où la maladie s'étoit déjà communiquée, & où elle fut également ſalutaire.

Malgré tous les nuages & l'obſcurité dont les fievres malignes de toute eſpece peuvent être couvertes, il y a toujours des ſignes qui les précedent, des préſages qui les annoncent, & qui n'échappent point aux yeux attentifs & exercés, ſur-tout dans

la fievre maligne proprement dite; comme aussi plusieurs autres qui la font reconnoître même avec certitude, dans son commencement : car la fievre maligne n'est pas, comme on le croit, une maladie de surprise, ou qui se déclare tout-à-coup; elle se prépare au contraire pendant quelques jours, & peut-être plus long-temps qu'on ne pense. Je rapporterai ces signes & ces accidens, tels que l'expérience me les a montrés, en prévenant d'avance que la plupart sont sans difficulté, très-fautifs & fort équivoques lorsqu'ils sont séparés & isolés; mais que leur différente combinaison forme des présomptions assurées sur la véritable nature de cette fievre.

1°. Les antécédens de la fievre maligne se manifestent presque toujours par des lassitudes spontanées, des foiblesses ou des langueurs passageres, des pesanteurs ou des douleurs de tête qui se dissipent promptement & reviennent de même, des surcharges d'estomac sans cause évidente, & un

dégoût marqué pour les ſubſtances animales.

2°. Un ſentiment de peſanteur & une douleur gravative dans la région lombaire, qui ſe déclarent dans bien d'autres maladies, eſt un ſymptome que j'ai le plus conſtamment obſervé, au rapport des malades, vers les approches de la fievre maligne. Preſque tous m'ont aſſuré qu'ils ſentoient cette douleur pluſieurs jours avant d'en être ſurpris. On peut regarder encore les peines, les violens chagrins, les fortes contentions d'eſprit qu'on a éprouvées, comme des antécédens qui nous mettent ſur la voie des véritables ſignes dans le premier temps de l'invaſion, & qui ſe réduiſent aux ſuivans.

3°. Le changement du viſage, celui des yeux, l'altération du regard, ſes variations ou ſon immobilité; en un mot, de l'enſemble de la phyſionomie, ſont des indices d'autant plus certains, que les révolutions promptes ou les dérangemens ſubits qui af-

fectent les organes des ſens pendant tout le cours de notre vie, reconnoiſſent eſſentiellement le trouble & le déſordre dans le mouvement du ſang ou dans celui des nerfs; mais le premier n'étant point manifeſte, paroiſſant même dans ſon état naturel, ſelon l'aveu de tous les Praticiens, on ne peut ſe refuſer au préſage évident d'une irritation dans le principe des nerfs, qui ſe communique aux ſens extérieurs.

4°. On obſerve toujours d'une maniere plus ou moins marquée, dans le premier temps de la fievre maligne, quelqu'embarras dans la tête, ſoit peſanteur ou douleur, ſouvent des inſtans partagés entre des idées ſaines & diſparates, ou des momens paſſagers de délire obſcur ou d'aſſoupiſſement; en un mot, la tête menacée ou un peu embarraſſée, qui indiquent l'irrégularité des vibrations, des fibres médullaires, & manifeſtent le nerveux.

5°. L'abattement & la proſtration des forces eſt toujours un ſigne certain & un

ſymptome eſſentiel, inſéparable de la fievre maligne: cet abattement y eſt même porté à un plus haut degré que dans toute autre maladie.

6°. Le pouls naturel ou preſque naturel que tous les Auteurs & Praticiens veulent reconnoître dans la fievre maligne, ne l'eſt certainement pas; & un examen attentif y développe toujours les changemens ſuivans. 1°. On trouve une tenſion dans les membranes artérielles, qui paroît gêner & brider la dilatation de l'artere; & on ſent en même temps, par la preſſion graduelle des doigts ſur l'artere, une réſiſtance de la part de la colonne du ſang qui paſſe dans le canal. 2°. On obſerve dans quelques fievres malignes, plus rarement à la vérité, non pas ce prétendu pouls preſque naturel, mais au contraire le pouls mol, déprimé; & au lieu de la tenſion ou du ſpaſme des membranes artérielles & de la réſiſtance du fluide qui paſſe dans le canal, on remarque plutôt un écoulement flaſque & vuide de

ſang, dont les cylindres & les colonnes paroiſſent ſe partager. 3°. Dans la ſuppoſition que je me ſois trompé pendant ſi longtemps, & que je me trompe encore (ce qui m'eſt plus ordinaire qu'à tout autre) ſur les différentes nuances de la tenſion des membranes artérielles, & de la difficulté du paſſage du ſang dans le canal artériel, & dans celle où le pouls ſeroit, ſelon le témoignage des Auteurs & des Praticiens, preſque naturel; je ſoutiens, & il me paroît évident, que cet état du pouls annonce ſenſiblement un éréthiſme nerveux qui attaque le principe vital & le ſyſtême vaſculaire; car l'accroiſſement des forces vitales, toujours relatif au décroiſſement des forces muſculaires, ſi abattues dans la fievre maligne, détermineroit un pouls bien plus vif & plus animé, avec une agitation plus violente dans nos humeurs, ſans un ſpaſme général & une altération conſidérable des parties intégrantes de notre ſang, qui s'oppoſent au méchaniſme de la fievre, gênent

le mouvement du cœur & de tous les vaisſeaux, & rendent par conſéquent la circulation plus difficile. Ainſi le pouls, de quelque maniere qu'on veuille l'établir, & ſous quelque rapport qu'on l'obſerve dans la premiere invaſion de la fievre maligne, devient un indice certain du déſordre qui ſe prépare dans l'intérieur, parce que la hauteur ou la fréquence du pouls n'augmentant pas, les forces muſculaires ſont cependant plus abattues qu'en ſanté.

7°. Les différentes altérations de la langue, qui nous indiquent ſi parfaitement les dérangemens internes, & nous donnent bien des lumieres ſur la ſituation des malades (puiſque c'eſt le ſeul viſcere extérieur qui nous repréſente l'état des autres), ne paroiſſent pas toujours dans les premiers momens de la fievre maligne; elle eſt cependant pour l'ordinaire empâtée, brune, ſeche ou blanchâtre : mais les différens changemens d'aridité, de teintes bilieuſes, de noirceur, de fétidité qu'elle éprouve à

mesure que la maladie avance, ne se montrent pas toujours dans son début, & ne se manifestent quelquefois que par le développement de la fievre. Ainsi l'état de la langue observé dans la premiere invasion, n'est point un indice certain du véritable caractere de la fievre maligne. Il en est de même du gonflement du visage & de la surdité, qui se déclarent assez souvent dans le commencement de cette fievre, & qu'on doit regarder pour-lors comme des symptomes très-fâcheux, tandis qu'ils sont d'un présage favorable pendant le cours ou aux approches du déclin de la maladie.

8°. La cavité du bas-ventre est toujours affectée dans la fievre maligne, & on peut s'en appercevoir lors même qu'il paroît déprimé : on y sent une tension, une résistance interne plus marquée qu'au dehors, & qui augmente ou diminue en différens temps de la journée ; car indépendamment de la mutuelle correspondance & de l'intime rapport qu'on remarque entre les

affeсtions de l'eſtomac & du bas-ventre, avec celles du principe des nerfs & de la tête, le foyer de la fievre maligne eſt toujours concentré & préparé dans les entrailles, d'où il ſe répand enſuite dans la maſſe des humeurs.

Enfin, les urines qu'on obſerve dans un état naturel ou preſque naturel comme le pouls; & qui ne paroiſſent devoir préſenter aucune défiance ou quelque ſoupçon de trouble & d'embarras dans cette ſecrétion, ſont pourtant d'un mauvais préſage; car l'expérience m'a appris que les belles apparences de cette excrétion, concourant avec quelques-uns des ſignes ci-deſſus marqués, & ſur-tout avec le grand abattement des forces, leur donnoient toujours un nouveau degré de certitude avant le développement des autres ſymptomes, & déceloient conſtamment un éréthiſme général des vaiſſeaux.

On n'a pas cet avantage; & ces premieres lumieres des ſignes avant-coureurs qui font ſuſpeсter & reconnoître la

fievre maligne proprement dite, pour les fievres malignes épidémiques, comme elles reconnoiſſent toujours une cauſe commune dépendante des différens changemens de l'air, des exhalaiſons putrides ou étrangeres mêlangées avec ce fluide, ou enfin des alimens d'une mauvaiſe nature, elles attaquent bruſquement ceux qui ſont expoſés, ſoit à l'action de la cauſe commune, ou aux émanations qui s'échappent des corps malades, ſans les indices généraux des déſordres qui les accompagnent; mais auſſi le doute & l'incertitude ſur le caractere de la maladie, ſont bientôt diſſipés par le nombre des malades qui en ſont promptement ſurpris, & par la nature des accidens qui ſe déclarent.

Toutes les fievres malignes épidémiques ſont toutes plus ou moins contagieuſes & plus ou moins meurtrieres; de maniere que ceux qui les ſervent par état & par devoir comme les Médecins, par les ſentimens de tendreſſe ou de liaiſon comme les parens &

les amis, ou par beſoin comme les Gardes & les Infirmiers des Hôpitaux, doivent ſe condamner pendant tout le ravage de l'épidémie, à un régime très-ſévere, & à manger beaucoup moins que dans aucun temps de leur vie, avec la précaution, s'il eſt poſſible, de viſiter le plus grand nombre des malades avant le repas, & prendre le grand air dans la journée, ſur-tout après leur ſervice (1).

---

(1) C'eſt à ces deux reſſources que nous fûmes principalement redevables de notre ſanté & de notre ſalut pendant tout le temps de la peſte de Marſeille. Je n'oublierai jamais la prompte & malheureuſe deſtinée de quelques Chirurgiens-Majors & d'un très-grand nombre de Garçons Chirurgiens qui, dans le préjugé populaire & par les fauſſes idées qu'ils avoient priſes ſur la nature de la peſte & les effets de la contagion, ſe flattoient (diſoient-ils) de prémunir le cœur & fortifier tous les organes contre les atteintes de la fievre peſtilentielle, en rempliſſant leur eſtomac avant d'aller viſiter les peſtiférés; mais ils furent tous, quelques jours après, les triſtes victimes de leur aveugle confiance & de la plus fauſſe & imprudente prévention. Quoique les émanations, de quelque nature qu'elles ſoient, puiſſent pénétrer &

Causes de la Fievre maligne proprement dite.

On conçoit aisément que toutes les causes capables de produire les fievres continues & putrides, sont aussi à même de déterminer la fievre maligne proprement dite, puisque ces premieres dégénerent souvent en malignes par les circonstances déjà rapportées ; mais il faut toujours que ces différentes causes soient portées à un

---

pénetrent réellement par la voie de la respiration & par les pores de la peau, il n'est pas moins certain qu'elles passent aussi par la voie de l'estomac & des autres organes de la digestion, & se mêlangent encore plus aisément avec le chyle : ainsi c'est courir le double danger de ces funestes émanations, versées & transmises avec cette humeur dans la masse du sang.

Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de parler ici d'un autre préjugé généralement répandu, souvent autorisé, ou du moins permis par les personnes même de l'art, sur la nourriture des vieillards, qui décide si essentiellement de leur conservation & de leur vie : on s'imagine faussement, & contre toutes les apparences de raisonnement, qu'il faut leur donner une nourriture plus abondante & plus souvent renouvellée pour soutenir

plus haut degré d'activité, ou que plusieurs se réunissent & concourent ensemble pour occasionner la fievre maligne : car quoiqu'il y ait dans toutes ces fievres & dans celles

---

(dit-on) ce fragile reste d'une vie chancelante, & réparer leurs forces par du vin, qu'on appelle pour cette raison le lait des vieillards, & qui mérite bien mieux celui d'une boisson destructive : mais on se trompe de la maniere la plus sensible & la plus conforme à l'expérience, & les preuves qu'on croit en apporter pour étayer cette fausse prévention, la condamnent & la détruisent; car il est évident que notre machine étant déjà usée par les différens mouvemens de la vie, plus vous surchargez des organes affoiblis, & moins vous les rendez capables de continuer les fonctions auxquelles ils sont destinés, & conséquemment la quantité des alimens, même les plus convenables, met l'estomac hors d'état de les bien travailler; tandis que d'une autre part, en fournissant aux humeurs, par une boisson échauffante, des parties volatiles & spiritueuses, vous augmentez l'épaississement du sang, & hâtez la sécheresse & le racornissement de nos vaisseaux, qui sont les seules causes de notre destruction. Ainsi pour soutenir le principe vital & ces forces prêtes à s'éteindre, les vieillards ou les personnes avancées en âge, doivent prendre une plus légere portion d'alimens, & une boisson plus douce & plus aqueuse que dans aucun temps de leur vie.

qui

qui en approchent, un fond considérable d'éréthisme dans le systême nerveux & vasculaire, une altération sensible dans nos humeurs, & un dérangement dans les principales secrétions, ce n'est pas cependant ce spasme généralement répandu dans les nerfs, & particuliérement fixé dans leur origine; ce resserrement convulsif des vaisseaux sanguins, qui gêne si fort la circulation; ni cette désunion des principes de notre sang, ou cette tendance à la putréfaction de nos humeurs, qui en suspend l'écoulement dans nos visceres, & les menace du déchirement de leur propre tissu. Ainsi les causes ordinaires des fievres continues & putrides dont je vais présenter le détail, prennent constamment une nouvelle force & un caractere plus marqué de violence pour la fievre maligne.

1°. Les exercices violens, les chaleurs excessives auxquelles on peut être exposé, & qu'on supporte pendant long-temps, l'usage immodéré des boissons ardentes,

contribuent ſouvent au développement des fievres continues, ardentes & putrides; parce que la maſſe du ſang ſe trouvant, dans toutes ces circonſtances, très-agitée, & le mouvement de nos humeurs fort augmenté, les parties volatiles & ſpiritueuſes ſe diſſipent avec le fluide ſéreux qui les conſervoit dans leur fluidité, d'où il réſulte un épaiſſiſſement général du ſang qui le diſpoſe à couler lentement dans les vaiſſeaux, & à s'arrêter dans les viſceres & les organes ſecrétoires ; tandis que dans le même temps, par un effet inſéparable de cette premiere cauſe, les vaiſſeaux ſanguins ſe deſſechent, les membranes ſe froncent, l'éréthiſme s'empare du genre nerveux, & les vaiſſeaux comme les fibres médullaires, éprouvent une tenſion ſuivie des mouvemens irréguliers qui préparent la fievre maligne. On voit auſſi aſſez ſouvent, qu'un enchaînement de malheurs & des triſtes réflexions qui y ſont attachées, des travaux aſſidus, des fortes contentions d'eſprit,

occaſionnent la fievre maligne : car le chagrin & la triſteſſe affectant vivement tous les nerfs, ſur-tout dans le cerveau, troublent encore ſans ceſſe nos digeſtions, & changent notre nourriture en mauvais ſucs qui corrompent inſenſiblement nos humeurs. On voit encore que les pauvres gens qui travaillent ſi fort, ſans pouvoir ſoulager leur miſere, étant d'ailleurs mal nourris, ſont très-expoſés à la fievre maligne proprement dite.

2°. La ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration ou de la ſueur, celle des autres excrétions naturelles, les vives douleurs continuées pendant quelque temps, les ſuppurations internes ou les externes, dont les iſſues ont été fermées, le refoulement d'une humeur dartreuſe, deviennent la ſource des fievres de toute eſpece, continues, putrides, intermittentes, lentes : mais ſi l'intenſité de ces différentes cauſes augmente, ſi leur action ſe répand ſur les nerfs, attaque le principe vital, & décompoſe

notre ſang, la fievre ſe change bientôt en maligne par le développement de ces molécules étrangeres, & par cet accroiſſement d'irritation, qui occaſionne le reſſerrement de tous les vaiſſeaux, & porte le déſordre dans toutes les fonctions.

3°. Les mauvais levains accumulés dans les premieres voies, ſont regardés, avec raiſon, par tous les Médecins, comme les cauſes antécédentes des fievres continues, putrides & vermineuſes : car cet amas de ſucs indigeſtes, ce foyer de matieres déjà altérées, ſe dilatant tout-à-coup, & paſſant bruſquement dans la maſſe du ſang, allument bientôt ce feu qui ſe répand dans nos fluides & nos ſolides, ou y cauſent un épaiſſiſſement qui concentre & arrête le mouvement des uns & des autres. Lorſque cette matiere contracte un nouveau degré de putridité & d'acrimonie, il eſt évident qu'elle doit produire des effets plus conſidérables, & que les molécules dont elle eſt compoſée, plus développées & plus actives,

entraîneront le ſyſtême nerveux & vaſculaire dans une irrégularité plus marquée & plus continue de leurs oſcillations, & rendront par-là le paſſage de nos humeurs beaucoup plus difficile dans tous nos organes.

4°. Enfin, le dérangement des ſaiſons, les différens changemens qui ſurviennent dans l'athmoſphere de l'air, des exhalaiſons de toute eſpece qui ſe mêlent avec ce fluide, peuvent bien concourir & occaſionner la fievre maligne proprement dite; mais plus communément & preſque toujours les fievres malignes épidémiques, comme on le verra dans l'article des cauſes de ces fievres.

Symptomes de la Fievre maligne proprement dite.

Il ne faut pas croire que les ſymptomes de la fievre maligne ſoient toujours les mêmes, ou également multipliés dans tous les ſujets qui en ſont attaqués; ils doivent

au contraire varier, ſelon l'intenſité des cauſes, & leur concours plus ou moins réuni, ſuivant la diſpoſition particuliere de notre ſang & de nos vaiſſeaux, ſur-tout des nerfs, comme auſſi ſelon les différens temps de la maladie : c'eſt ici où la maxime vraie, *non omnia in omnibus*, trouve ſa juſte application. On obſerve ces mêmes accidens, ou du moins une grande partie, à quelques variations & différences près, dans les fievres malignes épidémiques : ainſi la théorie des accidens de la maligne proprement dite, conduira aiſément à celle des épidémiques, en y expoſant les différences particulieres dont ces dernieres ſont accompagnées.

1°. La fievre maligne proprement dite n'eſt pas une maladie de ſurpriſe, comme je l'ai déjà dit : elle ſe prépare de plus loin qu'on ne penſe ; les cauſes mêmes les plus ordinaires qui l'annoncent ou qui la déterminent, telles que des chagrins redoublés, les triſtes réflexions continuées pendant

long-temps ſur nos malheurs, les fortes contentions d'eſprit & les ſollicitudes qui s'y joignent, ne produiſent jamais promptement leur effet : on peut aſſurer au contraire, que cet éréthiſme général, qu'on doit regarder comme la premiere ſource de tous les accidens, a eu des gradations qui, ayant pris ſucceſſivement de nouvelles forces, a enfin entraîné tout le ſyſtême nerveux & vaſculaire, dans un trouble & un déſordre général de tous leurs mouvemens.

2°. On éprouve, quelques jours avant l'invaſion de la fievre maligne, une répugnance très-marquée pour toutes les ſubſtances animales; parce que la ſalive, le ſuc gaſtrique, chargés des parties des mauvais levains déjà ramaſſés dans les voies alimentaires, rendent les nerfs de la langue & de l'eſtomac, inſenſibles à l'action des alimens ordinaires, & qu'ils ne peuvent être agréablement ſecoués que par l'impreſſion des acides, des fruits ou des alimens irritans.

3°. La douleur gravative dans la région lombaire, un des ſignes avant-coureurs de la fievre maligne, & qui ſe ſoutient pendant ſon cours, dépend du ſpaſme nerveux déjà répandu dans la diſtribution des nerfs de la moëlle épiniere, dans les ſacrés, les lombaires, qui gêne, par ce froncement, la circulation dans les vaiſſeaux ſanguins, & retarde le paſſage du ſang dans toute cette région.

4°. Le grand abattement, inſéparable de la fievre maligne, & qui la déſigne particuliérement, reconnoît différentes cauſes qui concourent & ſe réuniſſent pour déterminer cette langueur générale dans l'action muſculaire : car les nerfs ſe trouvant déjà dans un état de ſpaſme, fourniſſent une moindre quantité de fluide nerveux aux fibres motrices ; ce qui influe eſſentiellement ſur la diminution de leurs efforts & de leur action. Cette même cauſe, c'eſt-à-dire l'éréthiſme des filets nerveux qui s'oppoſe au libre écoulement des eſprits dans le tiſſu des fibres muſculaires, communique le

même état de ſpaſme aux vaiſſeaux ſanguins, bride par ce reſſerrement les battemens artériels, & retarde de plus en plus le paſſage du ſang, ſi néceſſaire pour l'action muſculaire. Or, les fibres motrices, gênées par le froncement des tuyaux nerveux, privées d'une partie des eſprits, & accablées par la maſſe du ſang arrêté dans les vaiſſeaux ſanguins, ſont bientôt incapables de pouvoir exercer leur action, & réduites à un engourdiſſement, une inertie qui produiſent cette proſtration générale des forces.

5°. Les nauſées, le vomiſſement ou les cours-de-ventre de différente nature, les peſanteurs ou douleurs d'eſtomac dont les malades ſont attaqués dans le prélude de la fievre maligne ou dans ſa continuation, dépendent des mauvais levains & des matieres âcres ramaſſés dans l'eſtomac & le canal inteſtinal, qui irritant ſans ceſſe les nerfs gaſtriques ou mérentériques, occaſionnent les douleurs, le ſpaſme, les foi-

bleſſes & la réjection des matieres contenues dans les organes de la digeſtion, ſans qu'on éprouve cependant aucune diminution des accidens de la fievre ; parce que ces évacuations ne ſont que des expreſſions forcées de ces matieres putrides, dont les plus fluides ſont ſeulement entraînées ; que le fond en ſubſiſte toujours, ſe développe de plus en plus, & renouvelle par conſéquent les mêmes impreſſions & les mêmes effets.

6°. La langue eſt pour l'ordinaire blanchâtre, empâtée dans le commencement de la fievre ; mais l'aridité, la ſéchereſſe s'emparent bientôt de ce viſcere extérieur ; elle prend des nuances brunes, bilieuſes, noirâtres, & ſouvent elle eſt enduite & tapiſſée d'une eſpece de croûte foncée ou noire, qui s'oppoſe à la liberté de ſes mouvemens, & à toute impreſſion des liquides & des boiſſons qu'on donne aux malades. Ces différentes & ſucceſſives altérations dépendent de l'éréthiſme des papilles ner-

veuſes qui froncent & deſſechent ſon tiſſu, du défaut de la ſalive déjà vitiée, qui ne ſe ſéparant qu'en petite quantité dans les glandes, ne peut par conſéquent laver & humecter l'intérieur de la bouche; enfin, des exhalaiſons du levain putride, qui s'élevant ſans ceſſe de l'eſtomac, s'arrêtent ſur la langue, & y dépoſent des parties âcres & corrompues qui la deſſechent de plus en plus : il arrive même ſouvent, que non-ſeulement la langue, mais encore toutes les parties voiſines, l'arriere-bouche & les gencives, ſont couvertes des molécules de ces exhalaiſons qui répandent cette mauvaiſe odeur de la bouche des perſonnes attaquées de la fievre maligne, & affectent ſi vivement les membranes & les vaiſſeaux de l'intérieur de la bouche, que la gangrene s'y déclare, & y fait de funeſtes progrès. J'ai vu quelquefois le détachement des membranes de l'intérieur de la bouche & d'une partie du canal alimentaire.

7°. Les urines ſont très-ſouvent claires,

ambrées, & ne préſentent aucun trouble dans cet organe ſecrétoire, du moins pendant les premiers jours de cette fievre, parce que l'éréthiſme général des vaiſſeaux retenant dans le ſang la plus grande partie des principes huileux, ſalins & terreſtres, ne laiſſe paſſer par les voies urinaires que les parties les plus légeres & les moins bourbeuſes, qui n'apportent aucun changement bien ſenſible ſur la nature, le fond & la couleur de cette humeur excrémenticielle; mais bientôt après, le déſordre général de tous les organes ſecrétoires ſe communique à celui-ci; & le ſang tombant déjà dans la diſſolution putride, verſe par les arteres émulgentes, dans la ſubſtance des reins, tous les principes de l'urine entiérement confondus, & quelquefois des globules rouges qui rendent d'abord les urines bourbeuſes, briquetées & ſanguinolentes ou noires. Cette derniere combinaiſon des parties de l'urine annonçant une décompoſition plus conſidérable de toutes

nos humeurs, eſt auſſi toujours d'un préſage funeſte.

8°. L'égalité dans la fréquence & la force des battemens artériels qu'on veut établir naturelle ou preſque naturelle, ne l'eſt jamais. Cette prétendue approximation de l'état naturel, doit être attribuée, 1°. à l'éréthiſme nerveux qui étend ſon action ſur tout le ſyſtême vaſculaire, & retarde conſidérablement la circulation; 2°. à la nature & au caractere de la matiere morbifique, qui condenſant & rapprochant toutes les parties du ſang, forme de nouveaux obſtacles à ſon paſſage dans les vaiſſeaux ſanguins, & retient le mouvement du cœur & des arteres : il eſt quelquefois mol, déprimé; ce qui dépend de la diſſolution putride qui gagne la maſſe des humeurs, incapables par-là de ſoutenir leur mouvement inteſtin, & leur imprimer une certaine force ou une ſuffiſante vélocité pour diſtendre les vaiſſeaux ſanguins : mais il eſt d'une conſéquence infinie, d'examiner

dans ces circonſtances, avec la plus grande attention, le pouls & les ſymptomes qui accompagnent cet état d'abattement des forces vitales; car quoiqu'il ſoit débile, il eſt preſque toujours dur, ou concentré, ou irrégulier; & ſouvent tous ces ſignes de ſpaſme général s'y trouvent réunis, & laiſſent peu d'eſpérance pour la vie des malades.

9°. Dans ces différentes alternatives de l'état du pouls dans les fievres malignes, on obſerve ſouvent des redoublemens plus ou moins violens & plus ou moins forts, qui ſe manifeſtent pour l'ordinaire vers les quatre ou ſix heures du ſoir: on ne s'apperçoit qu'avec peine de leur commencement; le malade ne ſe plaint d'aucun froid ni intérieur ni externe, & il n'y a qu'un refroidiſſement des pieds & des extrêmités ſupérieures auquel le malade ne penſe pas. Ce friſſon n'avance que lentement à une chaleur plus ou moins ſenſible, mais ſe ſoutient pendant long-temps. C'eſt dans ces redou-

blemens que le malade eſt beaucoup plus accablé, la tête plus affectée, & que les embarras ſe forment dans les différens viſceres. Quelquefois ces redoublemens ſont plus violens, & annoncés par un froid convulſif de la mâchoire & de la langue, des foibleſſes, des cordialgies : ce froid ſyncoptique eſt toujours ſuivi d'une chaleur très-âcre, des agitations continuelles, des mouvemens convulſifs, & de tous les ſignes d'une mort prochaine. Cette nature différente de redoublemens ou exacerbations de la fievre, & la variété de leur violence, doivent être attribués à la quantité plus ou moins conſidérable du levain putride qui paſſe des premieres voies dans le ſang, à des molécules plus maſſives dont il eſt chargé, & à l'impreſſion plus forte qu'il produit dans le principe des nerfs ; car indépendamment de l'éréthiſme des fibres médullaires du cerveau, & de l'embarras général de la circulation, il faut de toute néceſſité que les rameaux des nerfs maxil-

laires inférieurs, ou de la troiſieme branche de la cinquieme paire des nerfs de la moëlle allongée, & ceux de la neuvieme paire, ſoient plus vivement affectés, & la circulation beaucoup plus difficile dans tous les vaiſſeaux.

10°. Les idées diſparates ou le délire obſcur obſervés dans le commencement de la fievre maligne (quoiqu'ils ne ſe ſoutiennent point), annoncent toujours une cauſe interne qui travaille ſourdement ſur le principe des nerfs & ſur les meninges. Cette même cauſe, qui ne peut tomber que ſur une matiere étrangere, de quelque ſource qu'elle vienne & de quelque nature qu'on veuille la ſuppoſer, ſe développant de plus en plus, & agiſſant toujours ſur les fibres, augmente auſſi l'éréthiſme nerveux, & produit un effet plus marqué : ainſi le délire doit être plus continu, plus violent, & ſera accompagné tantôt des mouvemens convulſifs, tantôt des convulſions, ſelon que les nerfs affectés dans leur origine, forceront

forceront d'une maniere plus conſtante ou plus irréguliere, le fluide nerveux dans ceux qui partent du cerveau ou de la moëlle épiniere, pour ſe diſtribuer dans les différentes parties.

11°. A ce délire ſe trouve ſouvent joint un état intermédiaire, c'eſt-à-dire, des intervalles de délire & d'aſſoupiſſement qui forment le *comavigil*, où les malades, les yeux fermés, paroiſſent dormir, quoiqu'ils ſoient éveillés & dans le délire; de maniere que ſi on les touche ou qu'on leur parle, ils ouvrent les yeux, regardent de travers, répondent quelquefois, mais retombent promptement dans leur ſommeil. Cet état mixte de délire, de ſommeil & de veille paſſagere, qui eſt pourtant un vrai délire, doit être attribué à l'inégalité du ſpaſme, des fibres médullaires, & de la preſſion des vaiſſeaux ſanguins, qui détermine des vibrations plus fortes dans les unes que dans d'autres, & un paſſage plus ou moins difficile du ſang dans quelques

vaiſſeaux ou ſinus du cerveau.

12°. Lorſque les fibres médullaires tombent dans le relâchement par l'action continuée de la cauſe étrangere ſur l'origine des nerfs, & par une preſſion plus générale des vaiſſeaux ſanguins, ou que cette matiere étrangere ſe jette bruſquement ſur les nerfs & les vaiſſeaux du cerveau, la ſuſpenſion des fonctions animales ou la léthargie ſuccedent à cet état incertain de délire & de ſommeil, ou bien ſe déclarent, dans le moment de l'invaſion de la fievre maligne, ſous l'apparence d'un accident apoplectique, accompagné d'hémiplégie ou de paralyſie particuliere, comme on le verra dans l'obſervation rapportée plus bas, & comme on l'obſerve aſſez ſouvent; parce que les nerfs ſont tout-à-coup enveloppés de la matiere morbifique, & que la circulation du ſang eſt conſidérablement ralentie & embarraſſée dans les ramifications artéreilles & dans les ſinus du cerveau.

13°. Le ſommeil comateux ou léthar-

gique dépend du froncement convulſif des membranes du cerveau, qui gêne immédiatement cet organe, & occaſionne une preſſion & des engorgemens dans les vaiſſeaux. Quoique l'aſſoupiſſement ou le délire puiſſent être déterminés par des inflammations & des abcès, l'un & l'autre ne ſurviennent que lorſque la maladie eſt avancée, & ſouvent ils ſont précédés d'une douleur de tête qui a commencé avec la maladie ; de maniere qu'on peut diſtinguer les affections de la tête cauſées par des léſions ſpaſmodiques, d'avec celles qui ſont produites par des inflammations du cerveau. Le ſpaſme, que la matiere étrangere ou putride cauſe par ſon acrimonie & l'irritation des tuyaux nerveux, eſt le véritable principe des affections cérébrales obſervées dans la fievre maligne ; telles ſont le délire, l'aſſoupiſſement, le tintement, le bruiſſement des oreilles, la ſurdité, l'obſcurciſſement de la vue ; parce que les léſions ſpaſmodiques du cerveau & le fron-

cement convulſif de ſes membranes, interceptent la circulation dans les ſinus, & dérangent ou ſuſpendent les fonctions animales.

14°. La continuation du délire ſouvent accompagné de mouvemens convulſifs, auxquels ſe joignent dans le cours du mal, le ſoubreſaut des tendons, le hoquet, & un changement très-ſenſible dans le pouls, ſuppoſent non-ſeulement l'action continuée des molécules du levain putride ſur les fibres médullaires & les membranes du cerveau; mais encore de nouveaux ſpaſmes ſuſcités en différens viſceres, comme l'eſtomac, les entrailles, ſoit par une portion du levain dépoſée ſur les nerfs gaſtriques, méſentériques & phréniques; ſoit encore par la ſympathie & la communication des nerfs premiérement affectés, ce qui doit néceſſairement augmenter le déſordre général du ſyſtême nerveux, & l'irrégularité du mouvement des eſprits. Le hoquet, qu'on voit quelquefois calmé par quelques

cuillerées de boiſſon ou de tiſane, mais qui ſe renouvelle bientôt après, n'en eſt pas moins redoutable & d'un préſage funeſte; parce que le fluide qu'on avale, change bien, pour quelques inſtans, cette direction du mouvement ſpaſmodique, & modifie l'irritation des nerfs de l'eſtomac; mais ne ſauroit prévaloir contre la cauſe toujours agiſſante ſur leur tiſſu, & les oſcillations tumultueuſes déjà imprimées aux nerfs de ces parties.

15°. La nature, toute accablée qu'elle eſt, faiſant tous les efforts dont elle eſt encore capable, & ſoutenue d'ailleurs par les reſſources de l'art, tente quelque évacuation qui puiſſe la ſoulager; mais il ne lui eſt pas poſſible d'agir ſur toute la maſſe de la matiere morbifique, ou d'en épuiſer le fonds, ou de changer cette qualité délétere, déjà communiquée à nos humeurs; ainſi elle tâche de la prendre en détail, & redouble ſes forces pour en détourner une partie au dehors, ce qui favoriſe &

déterminé ces dépôts en différentes parties internes ou externes, comme les parotides, les bubons, les charbons, les diarrhées, les flux d'urine, les hémorrhagies, qui paroissent dans le cours de la fievre maligne, lorsque cette tendance & réunion d'efforts dépose au dehors, ou fait passer par les couloirs des organes internes, une partie des impuretés du sang, & que cette évacuation fournit à un suffisant écoulement du levain éthérogene, la nature se trouvant plus à l'aise & moins gênée, travaille ensuite, avec plus de succès, à atténuer, fondre & détruire le restant de la masse étrangere, & opere ces crises salutaires, ces heureux dépôts, qui calment les accidens du mal, & rétablissent peu à peu l'ordre dans toutes les sécrétions. Que si au contraire l'action des vaisseaux se trouve insuffisante, & que les forces vitales ne puissent dompter l'âcre dominant dans nos humeurs, la nature donne dans les éruptions même, ou les évacuations qu'elle a

déjà préparées, des marques de ſa foibleſſe & de ſon impuiſſance, qui déterminent ces criſes infidelles, ces parotides, ces bubons durcis bientôt après leur ſortie, des éruptions avortées preſque dans leur apparition & ſubitement rentrées, ou bien des évacuations forcées & continues, des hémorragies exceſſives, des diarrhées colliquatives, qui avancent encore l'épuiſement général, & précipitent la deſtruction de notre machine.

16°. Enfin, le changement des différentes parties du viſage, l'affaiſſement & le relâchement des chairs, la couleur plombée de la peau, la rétraction ou le reſſerrement des chairs, la contraction ou la diſtorſion des parties, l'irrégularité du mouvement des organes de la face, & tous les autres ſymptomes ſpaſmodiques ou convulſifs, annoncent preſque toujours une mort prochaine.

Causes des Fievres malignes, épidémiques, pourprées, exanthémateuses & pétéchiales.

Les maladies ou fievres épidémiques malignes, ne sont pas d'un seul & même genre; elles different au contraire selon la variété des saisons qui ont précédé & qui se soutiennent, selon l'exposition & l'emplacement des habitations, selon la différente nature des émanations dont l'air est chargé, & suivant celle des alimens dont on se nourrit.

Il est certain que toutes les maladies épidémiques qui regnent en certains temps & en différens pays, & conséquemment les fievres malignes pourprées & autres, doivent être rapportées à trois causes générales, capables d'agir en même temps sur plusieurs sujets: 1°. aux différentes qualités & changemens de l'air; 2°. aux émanations particulieres qui s'élevent de l'intérieur de la terre ou de sa surface, & se mêlent avec ce fluide; 3°. à la nature des alimens dont

on

on ſe nourrit. Ces trois cauſes ſéparées ou combinées, ſont les ſeules poſſibles dans notre globe, qui puiſſent affecter également, dans le même temps, différentes perſonnes, les naturels du pays & les étrangers, les riches comme les pauvres, les payſans & les ſoldats.

La premiere cauſe comprend l'inconſtance des ſaiſons, toutes les variations ſubites, & les changemens alternatifs dans la température de l'air. On a obſervé dans tous les temps & dans tous les pays, que les ſaiſons pluvieuſes, ſuivies de vives chaleurs, & ſoutenues d'un vent de midi, comme auſſi un froid vif & piquant ſuccédant à cette chaleur, ou tout autre changement ſubit dans l'athmoſphere de l'air, occaſionnoient preſque toujours des fievres épidémiques & ſouvent malignes, comme des rhumes violens & intraitables, des toux convulſives, de fauſſes pleuréſies très-dangereuſes, des péripneumonies funeſtes, des angines mortelles, des catarres ſuffoquans;

parce que dans ces différentes variations ſubites, & les paſſages alternatifs du froid au chaud ou de la chaleur au froid, les pores de toute l'habitude du corps ſont ouverts ou reſſerrés, nos humeurs raréfiées ou condenſées, nos vaiſſeaux dilatés ou rétrecis, l'inſenſible tranſpiration ſupprimée ou forcée; ce qui doit néceſſairement diſpoſer la maſſe des humeurs à des ſtagnations, des engorgemens, des irritations dans nos viſceres, tantôt les uns, tantôt les autres, ſelon qu'ils ſont plus ou moins expoſés aux premieres impreſſions de l'air qui les frappe, ou plus & moins ſuſceptibles des altérations que ce fluide peut leur communiquer.

La ſeconde cauſe s'étend à toutes les émanations qui s'élevent des entrailles de la terre, aux exhalaiſons des eaux bourbeuſes-croupiſſantes, au limon & à la mouſſe des étangs corrompus par l'ardeur du ſoleil, à la putréfaction des inſectes, des poiſſons, & à une infinité de vers preſque

invisibles, qui fourmillent & surnagent sur les eaux des marais.

Toutes les émanations putrides, ou d'une nature âcre & fétide, ces corpuscules exaltés & corrompus, pénétrant par différentes voies dans notre corps, alterent de toute nécessité la masse de notre sang, la décomposent, irritent en même temps le systême nerveux, portent le trouble dans les oscillations des fibres médullaires, qui entraîne bientôt le désordre dans la circulation, & attirent par-là des fievres épidémiques de toute espece; quelquefois elles affectent tout le corps, comme les fievres pourprées, pétéchiales, exanthémateuses; souvent elles se fixent sur certaines parties, comme la gorge, le poulmon, les entrailles, & tantôt elles paroissent se partager en deux endroits principaux, & attaquer en même temps la tête & la poitrine, ou différens organes secrétoires.

C'est par les inondations de l'ancien bras du Rhin, que se déclarent, du côté de

Leyde (1), les différentes fievres épidémiques & malignes. A Charlottenburg (2), & dans les différens autres lieux, par celles du Danube. A Rochefort (3), par quantité de marais d'une eau limonneuſe & puante, que les hautes marées forment en ſe retirant, & qui répandent dans l'air une odeur fétide, & d'un mauvais caractere. En Languedoc (4), dans les différens Villages de la côte maritime, vers le ſud-eſt, que la mer baignoit autrefois, & qui, par ſa retraite & ſon éloignement, a laiſſé différens étangs où les eaux croupiſſent, & forment une vaſe & une mouſſe qui, ſe deſſéchant pendant les grandes chaleurs de

---

(1) Pechlin, Obſervat. 17.

(2) Colerus, in Tractat. de Morbis caſtrenſibus, decad. 3.

(3) Traité des Fievres malignes & peſtilentielles, tom. 1.

(4) Diſſertation ſur le charbon malin, pag. 19, imprimée à Dijon, 1769.

(5) Lanciſi, de noxiis paludum effluviis.

l'été, répandent continuellement des exhalaiſons putrides, d'une odeur très-forte: & ſi l'on vouloit paſſer dans des terres plus éloignées, telles que l'Egypte (1), où on obſerve des fievres malignes, épidémiques & peſtilentielles, qui s'y renouvellent toutes les années, par les inondations du Nil; & en Perſe, par les eaux qu'on détourne & qu'on retient dans les campagnes, pour procurer l'abondance, & avancer la maturité du riz; ainſi il eſt inconteſtable, par toutes les obſervations faites dans tous les Pays & les différens continens, que les eaux ſtagnantes, la putréfaction des inſectes, des poiſſons, les marais, & leur vaſe pourrie & corrompue, comme auſſi les exhalaiſons & émanations qui s'élevent des entrailles de la terre & des mines, occaſionnent conſtamment des fievres épidémiques de toute eſpece.

(1) Dappert, in Deſcriptione de Morbis Africæ, cap. 20.

(2) Montanus, de Morbis epidemicis.

On ne connoît certainement pas, & on ne connoîtra jamais la nature de ces émanations; & leur maniere d'agir ſur notre ſang & ſur nos vaiſſeaux, n'eſt pas moins impénétrable. La combinaiſon particuliere de leurs parties intégrantes, mêlées & confondues dans nos humeurs, forme peut-être par leur mêlange un levain très-actif & meurtrier, tandis que ces mêmes ſubſtances, ſéparées & priſes à part, ne produiroient aucun effet nuiſible. Des poiſons très-violens, lorſqu'ils pénetrent dans notre ſang par les pores de la peau, & les vaiſſeaux cutanés, perdent ou paroiſſent perdre leur cauſticité & leur violence, lorſqu'ils ſont pris intérieurement, & paſſent par les organes de la digeſtion. Les ſubſtances même mortelles pour les animaux, ne le ſont pas pour les hommes. On ne peut obſerver que les effets qui réſultent de l'impreſſion de ces différentes émanations, & ils ſont toujours ſi variés & ſi compliqués, qu'il ne nous eſt pas permis de reconnoître

leur premier principe, ni la maniere dont ils ont été produits.

Tout conſpire à ces prodigieux & inexplicables effets de l'action de ces parties. Le changement ſubit qu'elles produiſent dans les fibres médullaires; les mouvemens irréguliers qu'elles excitent dans leurs oſcillations; le principe vital qu'elles attaquent d'une maniere ſi prompte; le reſſerrement convulſif qu'elles occaſionnent dans le ſyſtême vaſculaire; enfin, la décompoſition des principes de notre ſang, augmentent ſi fort le déſordre de la circulation, & bouleverſent ſi intimément toute l'économie animale, qu'il n'eſt pas poſſible d'appercevoir la ſource, & de ſuivre l'enchaînement de cette foule & de cette variété ſurprenante d'accidens, & des ſymptomes qu'on obſerve dans ces fievres.

Ces effets nous annoncent bien que le trouble s'empare de la tête; que les vaiſſeaux du cerveau & ſes membranes ſont attaqués; que les obſtacles à la circulation

ſe multiplient dans nos viſceres; & par une ſuite néceſſaire, que le ſang s'arrêtant & coulant difficilement dans ſes vaiſſeaux, ne peut arriver qu'avec peine dans les ſources vitales, déjà ſurpriſes & affectées par le développement du funeſte levain introduit & mêlangé avec nos humeurs.

L'action apparente de ces cauſes, & leurs effets, quoique difficiles à ſaiſir & à comprendre, ſont bien en partie démontrés par l'ouverture des cadavres de ceux qui ont péri de ces fievres, où l'on trouve des vaiſſeaux engorgés, frappés d'échimoſes, de gangrene, de points livides, noirâtres, ſphacelés dans l'eſtomac & dans l'étendue du canal inteſtinal; comme auſſi des fluides totalement dénaturés, ſans conſiſtance, d'une couleur brune foncée: mais on ne pourra jamais ſonder la maniere dont toutes ces révolutions ont été préparées & déterminées, & par conſéquent approcher des reſſources capables d'en combattre les cauſes, que par analogie toujours douteuſe & infidelle,

infidelle, ſi des obſervations multipliées, des attentions réfléchies, & une longue expérience ne confirment les ſuccès qu'on peut en attendre.

La troiſieme & derniere cauſe reconnoît la mauvaiſe qualité des alimens, & ſur-tout du pain chargé des ſubſtances étrangeres, qui fourniſſant un chyle d'une nature délétere & cauſtique, loin de réparer le principe de notre vie, porte dans nos veines le germe deſtructeur qui le ruine & le détruit. C'eſt de ce levain cauſtique que dépendent ces vomiſſemens énormes que rien ne peut arrêter, ces cours de ventre poracées, & ces dyſenteries affreuſes, ſupérieurs à toutes les reſſources humaines qui accompagnent ces fievres épidémiques malignes ſi meurtrieres.

Heureuſement cette cauſe n'eſt pas ſi fréquente que les deux premieres, & n'a lieu que dans ces malheureuſes & cruelles années de ſtérilité & de famine, où le pauvre & l'indigent ſe nourrit de tout ce

qu'il trouve & peut avoir; & dans ces fieges obftinés & longs, où le mauvais pain encore manque aux troupes, & les force à faire ufage des viandes étrangeres à leur conftitution, & qui les révoltent dans le temps même qu'elles calment leur faim, & les foutiennent.

Symptomes des Fievres malignes, épidémiques, pourprées, exanthémateufes, &c.

La plus grande partie des fymptomes expofés dans la fievre maligne proprement dite, eft pareillement obfervée dans les épidémiques malignes; mais celles-ci en ont qui leur appartiennent en particulier.

1°. Les épidémiques malignes fe déclarent brufquement, & attaquent dans le même temps plufieurs fujets, tandis que la fievre maligne fe prépare de loin, préfente fouvent des fignes avant-coureurs de fon invafion, & ne s'étend qu'à deux ou trois perfonnes, parce que les épidémiques dépendant d'une caufe commune

qui agit ſur tout le monde ; en ſurprend pluſieurs à la fois, & ſucceſſivement.

2°. Les épidémiques malignes, & même toutes les fievres épidémiques, de quelque eſpece qu'elles ſoient, parcourent toujours leurs temps avec plus de rapidité, & les partagent ſouvent en des intervalles inégaux, & avec des révolutions que le fond & la nature du mal ne paroiſſent pas indiquer ; de maniere que les accidens les plus preſſans nous annoncent tout-à-coup le dernier effort de nos organes, dans le temps même qu'on les croyoit encore capables de quelqu'heureuſe reſſource, & qu'on penſoit à les ſecourir ; ce qu'on peut aiſément déduire de l'action générale de la cauſe des épidémies, qui affectant plus ou moins eſſentiellement pluſieurs viſceres, y occaſionne auſſi des déſordres plus ou moins conſidérables, & les engorge totalement lorſqu'on ne s'y attend pas.

3°. Les malignes épidémiques, pourprées, exanthémateuſes, &c. tendent, par

leur caractere, à une éruption cutanée, quoique ces éruptions ne se manifestent pas dans tous les sujets qui en sont attaqués : soit que la nature trop accablée ne puisse pousser au dehors une partie du levain dont elle est enveloppée ; soit qu'une prompte mort s'oppose à toute espece de dépuration, il est toujours certain, par l'observation, que les malignes épidémiques, pourprées, tendent, par leur nature, à une éruption, comme la petite vérole, à celle des boutons sur l'habitude du corps : mais ces éruptions & ces taches de différente espece, essentielles par leur nature aux malignes pourprées, ne le sont point du tout à la maligne proprement dite ; elles n'y paroissent que rarement pendant son cours, ne se manifestent que sur la fin ; & toujours funestes par leur apparition, sont encore fixées en très-petite quantité, dans deux ou trois endroits du corps ; tandis que dans les épidémiques, le pourpre ou les taches couvrent indifféremment la sur-

face du corps, & ſe déclarent du trois au quatre ou cinquieme jour de la maladie.

4°. Enfin, ces taches pourprées, toujours mortelles dans l'augment ou le cours de la fievre maligne proprement dite, ſont ſouvent très-favorables dans les épidémiques, lorſqu'elles paroiſſent avec quelque diminution des accidens, & qu'elles ſont ſuivies, le 7, le 11 ou le 14, des ſueurs, ou d'une ſalivation abondante, qui terminent la maladie plus heureuſement que tout autre évacuation.



CHAPITRE SECOND.

De la Curation & du Traitement des Fievres malignes.

Il n'a pas été donné aux hommes de pouvoir changer l'eſſence des maladies, d'arrêter leur marche, ſuſpendre leurs périodes, ou intervertir l'ordre des révolutions, & des temps qu'elles ont coutume de parcourir, relativement à leur différente eſpece & à leur caractere particulier. Nous ne ſommes que les foibles inſtrumens des reſſources que l'art prépare pour détruire le germe des maux auxquels nous ſommes expoſés : tous les ſecours humains qui paroiſſent annoncer ſouvent les ſuccès les plus déciſifs & les plus ineſpérés, ne ſont que des forces auxiliaires, entiérement ſubordonnées à celles de la nature, inhérentes à la conſtruction admirable de notre machine, qui ne manquent

jamais au beſoin, & deviennent toujours victorieuſes lorſqu'elles ſont ſoutenues à propos, ou qu'elles ne ſont pas croiſées dans les mouvemens & les efforts qu'elle ne ceſſe de faire pour notre conſervation: ainſi l'unique but, & toute la ſcience du Praticien habile, conſiſtent à bien juger la maladie dans ſon principe, à en ſaiſir les cauſes, à reconnoître le tempérament du malade & ſa maniere de vivre; à balancer le produit des forces qu'il eſt en état de fournir, & celui que le mal peut lui enlever; enfin, à étudier & profiter des momens favorables pour débarraſſer la nature d'une partie des entraves que la maladie jette & répand dans les principaux organes.

L'heureuſe terminaiſon de nos maladies ſera toujours l'ouvrage de la nature: celui du Médecin ſe réduit à la ſecourir ſans violence, & à proportionner l'activité des moyens ou des remedes qu'il veut employer, au degré des obſtacles dont elle eſt

accablée. Si on veut les emporter brusquement, & rompre tout-à-coup les chaînes qui paroissent lier & arrêter ses mouvemens, on porte encore plus le trouble & le désordre dans les ressources qu'elle pouvoit se ménager; souvent elle est plus épuisée par les prétendus secours qu'on s'empresse de lui donner, que par la violence de la maladie. Nos organes ne sauroient être rapidement débarrassés des obstacles qui s'y sont formés; il faut, pour ainsi dire, les prendre en détail, secourir les plus menacés, les plus essentiels à la vie, & s'attacher sur-tout à déplacer des premieres voies, la source des mauvais levains, qui fournit & charrie continuellement dans la masse de nos humeurs, ces parties étrangeres & corrompues, qui attaquent si vivement le principe vital & le systême nerveux.

On se prévient toujours, & on se décide pour les remedes que le systême qu'on a adopté, sur la nature & les causes de la maladie,

maladie, nous préſente comme les plus capables de les détruire. Les Médecins, qui ne voient dans les fievres malignes que des menaces d'inflammation dans le cerveau & les autres viſceres, mettent toute leur confiance dans la ſaignée, employée dès le commencement de la maladie, pour diminuer le volume du ſang, prévenir les engorgemens intérieurs, & détourner principalement ceux du cerveau par la ſaignée du pied.

Les autres, uniquement occupés d'une coagulation générale des humeurs, & d'un venin qui les a déjà infectés, prennent une route toute oppoſée, & ſubſtituent à la ſaignée, les cordiaux, les alexipharmaques, les aſſocient aux anti-putrides, pour réſiſter plus puiſſamment encore au fond de malignité qui leur paroît dominer, en quoi ils ſont toujours ſoutenus par le préjugé général en faveur de ces remedes.

Pluſieurs abandonnant le ſecours de la ſaignée & des cordiaux, comme oppoſés à

leurs principes, se déterminent pour les purgatifs, les émétiques, les vésicatoires; tandis que quelques-uns, fondés sur la dégénérescence totale du sang & l'apparition des redoublemens qui se déclarent souvent dans les fievres malignes, regardent le quinquina donné à forte dose, comme le remede le plus efficace & le plus convenable pour remplir toutes les vues curatives qu'on doit se proposer dans le traitement de cette fievre.

Je ne suis ni ne veux défier aucune secte; je n'adopte aucune opinion particuliere sur la nature, les causes & leur maniere d'agir dans les fievres malignes; sans aucune prédilection pour les remedes favorisés par le préjugé, ou accrédités par la mode, je m'en rapporte uniquement à l'expérience & à l'observation. Pourroit-on ne pas se dépouiller de tout systême, de toute prévention, & de tout autre motif, quel qu'il puisse être, lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, & qu'on tient entre ses mains la

deſtinée de ceux qui ſe livrent & s'abandonnent avec confiance à nos ſoins & à notre prudence ?

C'eſt auſſi avec l'unique ſecours de l'expérience, que je propoſerai le traitement des fievres malignes, ou, pour mieux dire, que je rendrai compte des remedes qui m'ont le plus conſtamment réuſſi, & en même temps du danger inſéparable de ceux qu'on emploie ſouvent dans cette occaſion, ou du retardement qu'on apporte dans l'adminiſtration de ceux qui ſeroient plus déciſifs.

S'il y a bien des maladies qui n'exigent pas, de la part du Médecin, une grande aſſiduité, comme les chroniques dont le caractere eſt marqué, & qui ont pour l'ordinaire une marche fixe & certaine, il n'en eſt pas de même des fievres malignes, qui réclament au contraire le ſervice le plus empreſſé & l'attention la plus redoublée. L'aſſiduité d'un Médecin procure toujours aux malades l'avantage ineſtimable d'être

ſecourus avec préciſion, & dans les momens favorables indiqués par la nature: ces momens ſont ſi précieux, que des changemens impoſſibles à prévoir, peuvent rendre nuiſibles, dans un intervalle aſſez court, les remedes les plus ſimples.

Dans tous les cas des fievres malignes, les viſites des Médecins doivent être plus longues & plus fréquentes, non-ſeulement pour reconnoître les différentes variations du pouls, mais encore pour les comparer, parce qu'elles fourniſſent ſouvent des indications qui n'avoient point été encore ſaiſies. J'en citerai, en deux mots, un exemple ſur une infinité d'autres, qui ne s'eſt jamais effacé de mon ſouvenir.

Je fus appellé, vers la fin du mois de Juin, à dix heures du ſoir, pour viſiter la femme de chambre de Madame Gagnerot, logée à la place de la Charbonnerie, attaquée d'une fievre maligne depuis onze jours, & qui étoit à toute extrêmité depuis le midi, ſans connoiſſance, avec un pouls

presque insensible & intermittent, les extrêmités froides, la face cadavéreuse, & une odeur fétide & insupportable qui s'exhaloit de sa bouche: je me contentai, en annonçant qu'elle étoit perdue sans ressource, & ne passeroit pas la nuit ou quelques heures, de lui ordonner des cordiaux. Comme j'étois prêt à sortir, quelques Dames avec la Maîtresse du logis, me prierent de vouloir bien attendre qu'on lui eût donné, en ma présence, quelques cuillerées de la potion que je venois de prescrire. J'insistai sur l'inutilité de mon secours, & ne me rendis qu'à des nouvelles & les plus pressantes sollicitations de leur part. En attendant le domestique qui étoit allé chercher le remede, j'examinai avec encore plus d'attention, le pouls de la moribonde (car je la croyois dans cet état), & je m'apperçus qu'à la huitieme ou dixieme pulsation, le pouls manquoit totalement, & que la malade poussoit dans cet instant, avec peine, un profond soupir,

comme ſi elle avoit une vive douleur dans quelque partie ; pour-lors l'intermittence diſparoiſſoit, & le pouls revenoit dans le premier état de foibleſſe, mais ſans intermittence. Je redoublai mon attention ſur cette alternative d'interruption dans le pouls & du ſoupir, que je trouvai la même pendant plus d'un demi-quart d'heure ; ce qui me fit juger qu'il y avoit quelque irritation conſidérable & momentanée dans l'eſtomac, & un fond de vermine dans ce viſcere. J'envoyai de nouveaux domeſtiques pour avoir de l'émétique : je lui en donnai un grain & demi dans une cuillerée de la potion cordiale, qui, ſans produire aucun effet, tracaſſerent beaucoup la malade, & lui donnerent quelques ſoulevemens infructueux. Je renouvellai, quelque temps après, la même doſe, qui lui fit rendre trois ou quatre vers en vie, & une grande quantité de matiere glaireuſe & putride. Quoique dans une foibleſſe extrême, elle étoit beaucoup mieux à tous

égards : la connoiſſance lui étoit un peu revenue, & l'intermittence du pouls avoit diſparu. Je paſſai quatre heures auprès d'elle, en la ſoutenant de temps à autre avec les cordiaux ; & je recommandai, en la quittant, de la maniere la plus forte, qu'au plus léger changement de ſon état, on vînt m'appeller à quelque heure que ce fût.

Je ne continue pas le détail de cette obſervation, accompagnée des circonſtances les plus fâcheuſes & des accidens les plus ſinguliers, avant de parvenir à la guériſon de cette fievre, parce qu'elle eſt inſérée dans le ſecond tome des Mémoires de l'Académie de Dijon ; il ſuffit qu'elle démontre évidemment la néceſſité indiſpenſable des fréquentes viſites d'un Médecin dans le traitement de la fievre maligne, & la perſévérance de ſon ſervice, de maniere à ne jamais abandonner le malade : car il m'eſt ſouvent arrivé dans cette cruelle maladie, que pluſieurs malades à toute extrê-

mité & ſans aucune eſpérance, avoient été pourtant ramenés à la vie par la continuation des remedes; tandis que d'autres, que je croyois échappés au grand danger, y avoient ſuccombé.

Obſervations ſur la ſaignée du bras & du pied dans les fievres malignes.

On voit tous les jours que pluſieurs célebres Praticiens, occupés de la diſpoſition inflammatoire du ſang dans les fievres malignes, ſe déterminent pour la ſaignée, dans l'intention de prévenir les irruptions des fluides dans les viſceres, & détourner les dépôts intérieurs : ils croient même devoir inſiſter ſur cette reſſource, & principalement ſur la ſaignée du pied, lorſque les menaces deviennent plus preſſantes du côté du cerveau, ou qu'il eſt déjà affecté; mais l'expérience, à qui tout doit être ſoumis, & le raiſonnement qui lui donne une nouvelle force, ſe réuniſſent ici pour condamner ce ſecours, ou ne l'employer qu'une

qu'une ſeule fois dans le commencement de la maladie, en ſuppoſant encore que les indications les plus preſſantes paroiſſent l'exiger.

1°. J'ai toujours éprouvé, & on éprouvera de même dans tous les temps & dans tous les Pays, que le pouls change bientôt après la ſaignée, dans quelque temps de la fievre maligne qu'on la pratique; qu'il devient plus petit, plus foible; qu'il s'affaiſſe, ſe déprime; & que cette évacuation, loin d'affoiblir ou diminuer ces prétendues & ſi redoutables menaces d'inflammation ou de dépôt dans les viſceres, augmente ou avance ſouvent ce qu'on veut éloigner. J'ai vu pluſieurs malades attaqués d'un délire très-léger & momentané, tomber, une heure après la ſaignée, dans un délire très-violent & continu, ou dans un profond aſſoupiſſement.

2°. La ſaignée du bras, qui produit quelquefois cet effet, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi dangereuſe & auſſi funeſte

que celle du pied, qu'on a coutume de mettre en uſage, lorſque la tête eſt priſe, & que l'inflammation paroît ſe déclarer dans le cerveau; mais l'expérience prouve malheureuſement tous les jours que cette ſaignée révulſive, toute favorable qu'on la préſume, met le comble à tous les accidens de la fievre maligne : en voulant détourner le ſang vers les parties inférieures, & diminuer la compreſſion du cerveau (à quoi on ne réuſſit jamais par ce moyen), vous l'attirez infailliblement dans les viſceres du bas-ventre; vous ſurchargez d'un nouveau poids les vaiſſeaux gaſtriques, méſentériques, hépatiques, & tous les réſervoirs de cette cavité; vous détruiſez tout-à-coup les eſpérances que vous pouviez avoir encore, en fermant, par cette imprudente manœuvre, la ſeule iſſue que la nature tenoit libre pour ſe dégager peut-être d'elle-même, ou que vous deviez du moins prendre pour la ſecourir; car les vaiſſeaux méſentériques étant trop diſtendus,

le ventre gonflé, les ſecrétions ſuſpendues ou arrêtées, les émétiques, les purgatifs qu'on veut enſuite employer, ne réuſſiſſent jamais, & ne peuvent même réuſſir dans cet état de gêne, de diſtenſion & d'étranglement des vaiſſeaux & des glandes inteſtinales.

3°. Les embarras de la circulation, les réſiſtances à l'écoulement des fluides, & tous les préſages d'inflammation qu'on obſerve dans la fievre maligne, auxquels on ſe flatte de s'oppoſer par le ſecours de la ſaignée, ſont moins l'effet de la raréfaction, ou de l'épaiſſiſſement des liqueurs, que celui de la décompoſition du ſang, & d'un éréthiſme général qui bride le mouvement & les oſcillations des vaiſſeaux, comme tous les ſymptomes de cette fievre le démontrent. Or, la ſaignée ne peut jamais, & en aucune maniere, changer ou corriger cette altération des principes du ſang, ni diminuer cette irritation & cette tenſion nerveuſe qui cauſe tout le déſordre; donc

N 2

la ſaignée eſt preſque toujours contraire, & ne peut être, dans ſa plus ſage application, que foiblement préparatoire au ſuccès des autres remedes qu'il faut employer.

Cette regle, dictée & prouvée par l'expérience, doit être encore plus rigoureuſement obſervée dans les fievres malignes épidémiques pourprées, exanthémateuſes, qui paroiſſent même tourner, plus bruſquement que les autres, vers l'inflammation des parties internes, & qui préſentent en apparence la néceſſité la plus preſſante de cette évacuation; car je puis & je dois aſſurer que dans toutes ces eſpeces de fievre, la ſaignée eſt toujours mortelle, qu'elle eſt conſtamment ſuivie d'une dépreſſion ſubite du pouls, d'un abattement de forces plus conſidérable, & qui augmente d'un moment à l'autre. On voudra peut-être oppoſer certains cas où le ſang paroît dans une agitation & une efferveſcence extraordinaire, où la chaleur ſeche du corps, le délire, les mouvemens

convulſifs, réclament évidemment la ſaignée, & en indiquent l'abſolue néceſſité; mais les plus ſpécieux raiſonnemens ne peuvent détruire les faits, & toute pratique, qui n'eſt ni autoriſée ni confirmée par l'expérience, ne ſauroit jamais mériter une légitime confiance, & être ſuivie d'un heureux ſuccès. A-t-on jamais obſervé que la ſaignée du bras ou du pied ait calmé les cruels accidens de ces fievres, dégagé la tête, ou diſſipé ces agitations convulſives? Et ne voit-on pas au contraire tous les jours, que la treve momentanée, ſuppoſé qu'elle paroiſſe par ce dangereux ſecours, conduit plus promptement les malades à une léthargie funeſte, & à un affaiſſement mortel? Ainſi la ſaignée ne doit jamais être employée dans une fievre maligne avancée, dans aucun temps des fievres malignes pourprées, exanthémateuſes, & bien rarement dans le commencement des fievres malignes proprement dites. Je dois même ajouter encore,

& je le ſais avec la même certitude, & une pareille confiance, que dans toutes les maladies épidémiques les plus inflammatoires en apparence, telles que les maux de gorge, les pleuréſies, les péripneumonies, le ſecours de la ſaignée eſt preſque toujours infidele; que ſon indication, ſa néceſſité & ſes avantages, ſont l'ouvrage des Praticiens les plus conſommés, & que ſon application demande des précautions & des ménagemens infinis, parce qu'il ne faut jamais perdre de vue la cauſe qui occaſionne l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, lors même que ſon danger paroît le plus preſſant & le plus redoutable, par quelle prévention, ſi oppoſée à l'évidence des ſymptomes, & ſur-tout de l'éréthiſme dominant dans les fievres malignes, ne veut-on pas ſubſtituer, dans ces agitations extraordinaires du ſang, dans cette continuité de délire & des mouvemens convulſifs, au ſecours infidele & toujours dangereux de la ſaignée, celui du bain tempéré,

incapable de faire aucun mal, qui calme promptement ces terribles accidens, & qui diſpoſe d'une maniere déciſive, au ſuccès des vomitifs, des purgatifs, & même des véſicatoires, ſi intéreſſans dans le traitement de cette fievre ?

4°. Enfin, à tous ces motifs évidens de proſcription ou d'une grande réſerve que l'expérience dépoſe contre la ſaignée dans les fievres malignes, les deux ſuivans ne peuvent que former une accumulation de preuves contre elle. Tout le monde ſait, & il eſt certain que la ſaignée diminue les forces, par l'évacuation d'une certaine quantité de ſang & des eſprits. Or, elles ne ſont que trop abattues dans la fievre maligne; leur abattement même & leur proſtration ſont un des ſignes les plus eſſentiels qui la caractériſe : elle favoriſe d'ailleurs, dans tous les temps, le paſſage des mauvais levains & de la pourriture, des premieres voies dans la maſſe des humeurs, qui n'en eſt déjà que trop infectée. Donc, la ſaignée

ne peut être que défavorable dans la fievre maligne, toujours dangereuſe, & très-ſouvent funeſte.

Obſervations ſur la boiſſon dans les Fievres malignes.

L'uſage de la boiſſon, ſimple ou compoſée, eſt une des premieres reſſources qu'on doit employer dans le traitement des fievres putrides & malignes; elle eſt même d'une plus grande conſéquence qu'on ne penſe, & influe toujours eſſentiellement ſur le ſuccès des remedes qu'on prépare pour les combattre. Si notre ſang a beſoin, dans tous les temps, d'une ſéroſité qui conſerve ſa fluidité, relâche les vaiſſeaux & donne une ſoupleſſe convenable à toutes les fibres, c'eſt, ſans contredit, dans les fievres putrides, ardentes & malignes, où ce ſecours eſt le plus néceſſaire & le plus preſſant. Nos humeurs ſont toujours dans ce temps agitées & échauffées par une plus vive chaleur, une raréfaction plus conſidérable,

considérable, & par conséquent dépouillées d'une partie de leur fluide aqueux, que la fievre consume sans cesse; la force & la rapidité du mouvement de nos vaisseaux dessechent de plus en plus les membranes & les fibres dont ils sont composés; enfin, tous nos organes secrétoires & excrétoires manquent de cette rosée aqueuse & lymphatique, si favorable au passage des fluides qui doivent y aborder, & à la liberté des secrétions que le méchanisme de l'organe & la disposition des différens couloirs peuvent y préparer.

Ces différens accidens, inséparables de l'état fébrile, & qu'on ne sauroit révoquer en doute, réclament essentiellement une nouvelle quantité de fluide aqueux, capable de réparer celle qui est continuellement enlevée à notre sang. La nature, si attentive à nos besoins & à notre conservation, a mis sous nos mains ce fluide homogene qu'elle ramasse dans des réservoirs immenses, & distribue par-tout, pour cal-

mer notre ſoif, & répandre dans nos humeurs cette détrempe douce & ſi néceſſaire dans tous les temps, mais principalement dans les mouvemens tumultueux que les maladies excitent dans notre corps, & dans cette ardeur brûlante qu'elles occaſionnent dans nos viſceres.

Le ſuccès de la boiſſon aqueuſe doit être ſoutenu dans bien des circonſtances, par l'action des ſucs de différentes plantes ou de différens fruits, qui pénétrant plus intimément le tiſſu de nos humeurs, les détrempent auſſi plus efficacement, & remédient plus promptement aux excès de chaleur, de fonte & d'acrimonie; on prépare encore ces différentes tiſanes, miſes tous les jours en uſage, avec les divers végétaux, en infuſion ou décoction, mais c'eſt toujours le véhicule aqueux qui les porte & les conduit dans toutes les voies de la circulation, & les rend par-là ſi ſalutaires.

On doit donc regarder la boiſſon dans tous les états inflammatoires, dans toutes

les fievres, de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, & ſur-tout dans les fievres malignes, comme un ſecours indiſpenſable qui peut ſuppléer bien d'autres remedes, & ſans lequel ceux-ci ne ſauroient avoir un ſuccès favorable, puiſque la maſſe du ſang doit être préalablement détrempée, le ſyſtême nerveux & vaſculaire détendu, pour que la matiere morbifique puiſſe être entraînée par leur action, ou changée par les efforts de la nature : auſſi réduis-je les malades à l'eau ſimple pendant les premieres vingt-quatre heures, ſans bouillon ou toute autre nourriture.

La néceſſité abſolue de la boiſſon aqueuſe ou de toute autre, eſt encore évidemment prouvée par l'expérience de tous les jours, qui nous apprend que les remedes les mieux indiqués, & placés dans les temps les plus convenables, ne réuſſiſſent jamais, ſi nos humeurs n'ont été déjà préparées par la boiſſon ; & qu'on a ſouvent obſervé des fievres continues ou putrides, dégénérer

en malignes, par l'obſtination des malades à refuſer toute boiſſon, ou par défaut d'attention de ceux qui les ſervent, à ne pas leur en préſenter, & les laiſſer manquer de tout fluide.

Cette même expérience apprend encore qu'une boiſſon abondante & relative à l'état des malades, eſt conſtamment la reſſource la plus naturelle, & peut-être la plus aſſurée pour favoriſer l'éruption de la petite vérole. J'ai vu & obſervé pendant la peſte de Marſeille, un grand nombre de malades qui avoient échappé au danger de cette cruelle maladie, par une boiſſon abondante d'une ſimple tiſane de ſcorſonere ou de chiendent, avec quelques feuilles de bourrache, dans les premiers momens où ils avoient été ſurpris & frappés du mal; tandis que la ſaignée, les vomitifs, les purgatifs & les ſudorifiques qu'on avoit voulu employer, avoient été toujours funeſtes. Comment pourroit-on ſe refuſer à l'évidence & à la néceſſité d'un ſecours qui

fournit un véhicule à la matiere fébrile, de quelque nature qu'elle ſoit, & la diſpoſe à paſſer plus aiſément par les urines, par le canal inteſtinal, ou à ſe dépoſer dans les corps glanduleux ou dans les vaiſſeaux cutanés ?

Il arrive preſque toujours dans les fievres malignes, que la langue étant couverte d'un enduit bilieux & noirâtre, auſſi-bien que l'intérieur de la bouche & l'œſophage, toutes les différentes eſpeces de tiſanes acidules, nitreuſes, émulſionnées & autres, ne peuvent pénétrer le tiſſu de ces parties deſſéchées & racornies, & par conſéquent les humecter, les rafraîchir, & les ramener dans leurs oſcillations ordinaires : dans ces circonſtances, je me ſuis toujours ſervi avec beaucoup de ſuccès, en Languedoc & en Bourgogne, de l'huile d'amandes douces ou de l'huile d'olives, auxquelles je fais ajouter quelques gouttes de citron, pour que les particules de l'huile qui s'attachent aux fibres, les pénetrent & s'y enfoncent

plus aiſément : avec ce ſecours, les organes ſe dégagent, les ſecrétions & les excrétions s'y renouvellent ; pour-lors la boiſſon aqueuſe ou les tiſanes ne gliſſent plus ſur la ſurface des vaiſſeaux, relâchent leur tiſſu, & rétabliſſent la circulation, que la ſécheresse & le froncement y rendoient ſi difficile & ſi embarraſſée.

L'efficacité & le ſuccès de l'huile ne ſont point bornés à ces avantages dans les fievres putrides & malignes. Comme il y a très-ſouvent dans ces maladies un fond de vermine, quelquefois des amas de vers dans l'eſtomac ou le canal inteſtinal, l'huile les détruit promptement, & débarraſſe de plus en plus les premieres voies, des matieres putrides qui y étoient accumulées par la liberté du ventre qu'elle donne, & qui eſt toujours ſi favorable dans cette maladie.

Obſervations ſur les Vomitifs.

L'effet des vomitifs eſt plus étendu & plus conſidérable qu'il ne paroît d'abord,

leur aƈtion ébranle toute la machine, & porte bientôt une ſecouſſe générale qui ſe répand ſur tous les nerfs, ſur le ſyſtême vaſculaire & glanduleux, & ſe communique en même temps à tous les viſceres renfermés dans les trois cavités, à la poitrine, à la tête & au bas-ventre; la ſimple énumération de ſes effets démontrera évidemment les avantages qu'on doit en attendre, dans le traitement des fievres malignes.

1°. Ils déploient leur premiere aƈtivité ſur les nerfs de l'eſtomac, qui, par cette irritation, entraînent les fibres muſculaires de ce viſcere dans une contraƈtion violente, & déterminent l'inverſe de ſon mouvement de preſſion, & par conſéquent le reflux des matieres & des mauvais ſucs qui y ſont contenus par l'œſophage, ſans paſſer dans les ſecondes voies, & dans aucune route de la circulation: cet avantage, le plus conſidérable & le plus déciſif qu'on puiſſe eſpérer, appartient en propre

& uniquement aux vomitifs ; nul autre remede ne peut les suppléer, comme il sera prouvé à l'article des purgatifs ; ainsi il faut leur donner nécessairement & absolument la préférence dans toutes les especes de fievre maligne.

2°. Le vomissement, ou la réjection des matieres & des mauvais levains de l'estomac, ne peut se faire, sans que le diaphragme & les muscles du bas-ventre se mettent en contraction, & que le foie soit pressé de toute part, tant par le diaphragme qui le pousse en bas, que par les muscles du bas-ventre, qui, comprimant & soulevant les intestins, le poussent en haut ; d'où il suit évidemment que le sang, la bile, la lymphe, arrêtés dans tous les réservoirs hépatiques, coulent & se séparent plus aisément dans leurs vaisseaux secrétoires & excrétoires, & par conséquent que toute la masse du foie se dégage & se débarrasse de la surcharge des liquides qui y croupissoient, & le disposoient à quelque

quelqu'engorgement ou dépôt inévitable, tant par leur ſtagnation que par le mauvais caractere qu'ils y contractent fort rapidement.

3°. La preſſion & le balottement que le volume des inteſtins éprouve dans le temps du vomiſſement, par la contraction des muſcles du bas-ventre, accélerent la circulation du ſang dans tous les vaiſſeaux méſentériques, font dégorger toutes les glandes du canal inteſtinal : ainſi les fluides y circulent avec plus d'aiſance, & tous les couloirs ſi multipliés de cette cavité, expriment fortement les différentes humeurs qui s'y filtrent; d'où il arrive preſque toujours, ou du moins très-ſouvent, que pendant l'effet du vomitif, ou quelque temps après ſon action, le ventre s'ouvre, & fournit des évacuations qu'on ne peut attribuer qu'à la liberté des couloirs, & à l'irritation de quelques molécules du vomitif, détachées des premieres voies, qui excitent le jeu, la preſſion des glandes in-

teſtinales, & augmentent par-là l'écoulement des différens ſucs ſéparés dans tout le trajet inteſtinal, & confondus avec les matieres qui y étoient ramaſſées.

4°. La poitrine ſe reſſent des ſecouſſes du vomitif, & la circulation pulmonaire participe aux avantages de ſon action; car le vomiſſement ne pouvant s'exécuter ſans que l'air répandu dans toute l'étendue des véſicules, arrêté par le reſſerrement des muſcles de la glotte, n'exerce une preſſion conſidérable ſur tout l'aſſemblage du tiſſu véſiculaire, étant d'ailleurs comprimé par la contraction des muſcles intercoſtaux, par l'élévation du diaphragme, & par l'action des muſcles du bas-ventre. Il faut néceſſairement que tous les vaiſſeaux pulmonaires, ſanguins & lymphatiques, les conduits & les cellules aériennes, ſoient expoſés à une compreſſion générale qui accélere le mouvement du ſang, & l'entraîne plus rapidement dans les troncs des veines pulmonaires.

5°. On a vu dans l'expoſition des ſignes diſtinctifs de la fievre maligne, que le principe des nerfs étoit toujours & eſſentiellement affecté dans cette maladie, & que cet état du ſyſtême nerveux mettoit la tête & le cerveau dans un danger imminent de dépôt, d'engorgement, en gênant les oſcillations des vaiſſeaux ſanguins de ce viſcere, & s'oppoſant au libre écoulement des fluides. Perſonne ne doute de la communication particuliere & de la ſympathie naturelle de la tête avec l'eſtomac, puiſque les affections de l'un ou de l'autre de ce viſcere, y paſſent réciproquement. Or, dans l'action des vomitifs, les nerfs de l'eſtomac ſont vivement ébranlés & ſecoués; ce n'eſt même que par cette irritation que le vomiſſement peut être déterminé : donc cet ébranlement ſe communiquera rapidement au principe des nerfs, changera la direction de leur mouvement, leur ton ſpaſmodique, & les conduira du moins à des vibrations différentes; peut-être même

eſt-ce à cette révolution nerveuſe, qui nous eſt entiérement inconnue, qu'on eſt en partie redevable des heureux ſuccès des vomitifs dans les fievres malignes, & qu'indépendamment de l'évacuation des mauvais levains, l'ébranlement général qu'ils donnent à toute la machine, le flux & reflux de nos humeurs, qu'ils excitent avec tant de rapidité & dans des directions contraires, amenent ces changemens favorables qu'on obſerve ſi fréquemment après leur effet.

6°. L'adminiſtration de l'émétique, qui ne ſouffre aucun retardement dans les fievres malignes ordinaires, exige encore une plus grande célérité dans les malignes épidémiques, pourprées ou non pourprées, accompagnées de charbons, ou autres tumeurs externes, parce que ces fievres parcourent toujours leurs périodes avec plus de rapidité, les franchiſſent même très-ſouvent, & enlevent quelquefois les malades, lorſqu'on prépare des reſſources pour

les ſecourir; ainſi on ne peut aſſez ſe hâter d'employer les vomitifs convenables aux différens ſymptomes qui ſe déclarent dans cette eſpece de fievre maligne : malheur à ceux pour qui ce ſecours ſera quelquefois différé ſeulement de quelques heures, ou auquel on aura imprudemment ſubſtitué un purgatif, quelqu'évacuation qu'il puiſſe procurer, fût-elle en apparence deux & trois fois plus conſidérable & abondante, que celle qu'on eſpéroit d'un vomitif. Les triſtes événemens que j'ai conſtamment obſervés par cette lenteur, ou par ce déplacement de reſſource, m'ont entiérement convaincu, & convaincront de même tout Praticien attentif & obſervateur, qu'on ne peut & qu'on ne doit, ſans être frappé d'aveuglement, mettre ſa confiance que dans les vomitifs, au commencement & à la premiere invaſion des fievres malignes, à moins que des accidens graves, tels que des foibleſſes, des cardialgies, un friſſon général, ou un redoublement violent, ne

déterminent préalablement des remedes convenables à cet état paſſager, & ne ſuſpendent pour quelques heures l'efficacité de cette reſſource.

Il ne faut pas cependant croire, ni même eſpérer que le vomitif de quelqu'évacuation ou ſuccès marqué qu'il ait été ſuivi, change beaucoup la face de la maladie, & prévienne les accidens effrayans des fievres malignes. J'ai déjà dit, & c'eſt l'expérience de tous les temps, que les maladies aigues ne ſe terminoient que par la révolution critique, qui exige plus ou moins de temps, ſelon leur nature, leur caractere, & le traitement qu'on met en uſage, qui ne doit tendre qu'à favoriſer & accélérer cette heureuſe dépuration de nos humeurs. Or, les vomitifs donnés dans les premiers momens de l'invaſion de la fievre maligne, rempliſſent cet important objet, & aſſurent, en quelque maniere, la marche de la maladie, comme il eſt prouvé par les effets qu'ils produiſent, & plus en-

core par une obſervation conſtante, qui en démontre plus déciſivement les avantages, que tous les raiſonnemens qu'on pourroit apporter; donc les vomitifs doivent être toujours employés dans le premier temps; & ſouvent la néceſſité de revenir à la charge, deux ou trois fois, eſt-elle évidemment indiquée par le fond de putridité qu'on remarque, par les accidens menaçans, qui, augmentant de plus en plus, ou ſe ſoutenant avec la même violence, préſentent ſenſiblement cet embarras général des viſceres, cette gêne conſtante dans la circulation, & cet accablement de la nature, qui réclame les ſecours les plus preſſans.

Obſervations ſur les Purgatifs.

Si le traitement des fievres malignes doit toujours être commencé par les vomitifs, ſans qu'on puiſſe leur ſubſtituer les purgatifs (à moins des cas extrêmement rares dans la pratique), ceux-ci doivent

néceſſairement & promptement ſuccéder aux premiers. C'eſt ici l'oppoſition formelle de l'ancienne médecine à la nouvelle, ou, pour mieux dire, à celle qui eſt la plus aſſurée : elle exige auſſi des éclairciſſemens & des réflexions d'autant plus importantes, qu'elles influent eſſentiellement ſur la curation de cette eſpece de fievre, comme de bien d'autres.

Les anciens Médecins ne vouloient & n'oſoient tenter les purgatifs, moins encore les émétiques, qu'ils ne connoiſſoient point, dans le premier temps des maladies aigues & des fievres malignes, ou dans leur augment, parce qu'ils avoient obſervé que la maſſe du ſang ne ſe dépuroit du levain fébril qu'après un certain temps, & qu'il falloit la révolution de ſept, de quatorze, de vingt-un jours, ſouvent de neuf, de onze, treize & dix-huit jours, pour opérer & établir cette coction ſi favorable & ſi néceſſaire. Cette obſervation les avoit conduits à celle de n'appercevoir aucun

changement

changement apparent dans les premiers temps des maladies, par l'action des purgatifs, qui n'évacuoient, ajoutoient-ils, que les matieres crues & les plus légeres, contenues dans le canal inteftinal, fans prendre fur le foyer, & le véritable fonds de la pourriture.

Ces différens objets ne pouvoient qu'augmenter leur crainte & leur défiance fur l'ufage des évacuans, dans le commencement des maladies, & les retenir jufqu'au moment de leur rémiffion; mais, en convenant de la certitude d'une partie de leurs obfervations, il ne s'enfuit pas que les purgatifs foient défavorables dans ces circonftances; leurs maximes au contraire, & l'aphorifme d'Hypocrate, *concocta medicari opportet non cruda*, bien entendus & fagement combinés, montrent l'indifpenfable néceffité de les employer dans le commencement des fievres malignes, comme l'expérience & le raifonnement doivent nous en convaincre.

La premiere nous apprend tous les jours que les malades attaqués de cette fievre, pour qui on a négligé les vomitifs & les purgatifs dans les premiers temps, y succombent fort promptement, ou du moins qu'elle est considérablement prolongée, & qu'ils sont pendant plusieurs jours entre la vie & la mort; tandis que ceux qui ont été secourus à temps par les ressources des évacuans, en sont plus promptement & plus sûrement délivrés. La même expérience nous fait voir encore très-souvent, que dans le temps que tout paroît désespéré dans la fievre maligne, une légere évacuation, procurée par quelques verres de tisane laxative, ou de l'eau simple émétisée, ou bien par le seul effort de la nature, a tout-à-coup changé la triste destinée des malades, & les a ramenés dans la route inespérée d'une prochaine convalescence.

Or, si les purgatifs, placés dans ces momens où toute espérance étoit perdue, produisent des révolutions si favorables, des

effets ſi marqués, & une diminution ſi ſenſible de la maladie; que ne doit-on pas en attendre, lorſqu'ils ſont employés dans le commencement, que les forces ne ſont point encore épuiſées, & que la nature ne demande qu'à être ſoulagée par les évacuans, pour ſe débarraſſer du fardeau qui l'accable ?

C'eſt en vain qu'on oppoſera à la certitude de ces faits, qui ſe renouvellent tous les jours, l'ancienne prévention des Médecins, & le peu d'effet que les purgatifs operent en apparence dans les premiers temps de la maladie; car il eſt évident que, placés après les vomitifs, ils débarraſſent de plus en plus les premieres voies, d'une partie de ces humeurs, quelle qu'elle ſoit, & diſpoſe celle qui reſte, à devenir plus coulante & plus propre à l'action des remedes ou aux efforts de la nature. Ainſi cette raiſon, que les partiſans de l'ancienne médecine étalent avec tant de confiance, ſoutenue même de l'aphoriſme d'Hypocrate,

déjà rapporté, n'a qu'un fondement ſpécieux, une fauſſe lueur de vérité, & ſera toujours démentie par l'expérience, d'autant plus que les obſervations & les aphoriſmes d'Hypocrate, judicieuſement appliqués à la différence des cas, au caractere de la maladie, & à la violence des ſymptomes, réclament expreſſément l'uſage des évacuans : *In principiis morborum ſi quid videatur movendum, move.* C'eſt une regle certaine, invariable, qu'on ne pourra jamais enfreindre impunément dans le traitement des fievres malignes, & dont les malades feront toujours les malheureuſes victimes, ſi la force de l'ancien préjugé, & la conſidération des humeurs crues, arrêtent ces mains ſecourables qui ne doivent ſuivre que l'expérience. Or, il eſt hors de doute qu'il n'y ait dans le commencement de toutes les fievres malignes, des ſignes certains, des indications preſſantes & abſolues pour emporter les mauvais levains des premieres voies, tels que les nauſées,

la peſanteur d'eſtomac, le vomiſſement, les tenſions du ventre, l'abattement ſubit des forces, l'averſion pour les ſubſtances animales, l'amertume, la ſéchereſſe, & les différens états de la langue qui nous indiquent ſi parfaitement ceux des viſceres intérieurs. Donc il eſt toujours dangereux & très-ſouvent funeſte, de ne pas purger les malades, le ſecond, le troiſieme, le quatrieme jour, ſans attendre ſervilement le ſeptieme, le quatorzieme, où la nature abandonnée à elle-même, n'ayant pas été ſecourue à temps par les évacuans, ſuccombe à l'activité de la matiere morbifique qui l'a déjà ſurpriſe de toutes parts.

2°. La crainte de troubler le travail de la nature, de le ſuſpendre par l'action des purgatifs, & d'éloigner ou ſupprimer totalement par leur effet, ces criſes favorables, & cette coction ſalutaire qui termine ſi heureuſement la maladie, eſt d'autant plus mal fondée (pour ne pas dire quelque choſe de plus), que j'ai conſtamment obſervé

que les purgatifs & les laxatifs, loin d'interrompre l'ouvrage de la dépuration, l'avançoient au contraire, la soutenoient, & la rendoient plus complette & plus décisive : car si on est scrupuleusement attentif à tout ce qui se passe dans tout le cours des fievres malignes, on remarquera toujours que la plupart & presque toutes les crises qui se manifestent dans les premiers temps, sont infidelles, imparfaites, & d'un funeste présage; tandis que le calme assuré ne paroît que lors de l'évacuation de cette matiere épaisse & safranée, ou de cette humeur bilieuse qui annonce la liberté de la circulation dans les visceres du bas-ventre, le dégorgement des couloirs du foie, de tous les réservoirs des glandes intestinales & des vaisseaux mésentériques, & prouve infailliblement la dépuration de la masse du sang. La voie du canal intestinal est l'issue la plus aisée & la plus favorable; c'est la route de prédilection que la nature prend pour entraîner au dehors la plus

grande partie de la ſurcharge qui met le trouble dans toutes les fonctions : s'il étoit même poſſible que l'expérience ne démontrât pas auſſi évidemment le ſuccès des purgatifs dans tous les temps de la fievre maligne, on reconnoîtroit toujours qu'il eſt dans l'ordre de la nature, que les organes qui travaillent à la premiere réparation de nos forces, & les fourniſſent au principe de notre vie, ſoient auſſi les premiers attaqués dans preſque toutes les maladies, & par conſéquent que l'eſtomac & tout le canal alimentaire éprouvent les premieres impreſſions du levain morbifique qui s'y prépare, s'y renouvelle journellement, & doit néceſſairement en être évacué, pour prévenir ou diminuer les ravages qu'il a déjà portés dans la maſſe des humeurs.

3°. Le raiſonnement le plus convainquant confirme ce que l'expérience nous démontre ſur le ſuccès & la néceſſité des purgatifs dans tous les temps des fievres malignes, & les effets inſéparables de leur

aſtion, prouvent évidemment tous les avantages qu'on doit en attendre. Perſonne ne conteſtera ſans doute qu'ils évacuent les matieres contenues dans le canal inteſtinal, & que l'irritation des fibres qui augmente le mouvement & la preſſion dans toute ſon étendue, ne faſſe exprimer, de toutes les glandes qui y ſont ſi prodigieuſement multipliées, les ſucs qu'elles contenoient: or, par cet effet, vous enlevez à tous les vaiſſeaux une grande partie de la cauſe ramaſſée dans les entrailles.

Cette irritation redoublée, & communiquée de proche en proche à tous les canaux des réſervoirs qui aboutiſſent dans le canal, augmente en même temps le dégorgement des vaiſſeaux biliferes & pancréatiques, & procure une évacuation de ces différentes humeurs; ainſi ce ne ſont pas ſeulement les matieres contenues dans les inteſtins, qui ſont enlevées par les purgatifs, mais encore celles de tous les réſervoirs du bas-ventre.

Ces

Ces avantages si décisifs dans la fievre maligne, sont encore nécessairement liés à plusieurs autres qui ne sont pas d'une moindre conséquence; l'expression des glandes intestinales & des autres couloirs diminuant les résistances, & accélérant le mouvement des vaisseaux, y attire pendant l'action du remede une secrétion plus abondante des différens sucs qui s'y filtrent naturellement, & des autres recrémens confondus dans la masse du sang; de maniere que les parties bilieuses & étrangeres retenues, qui entretenoient ou exaltoient la masse de la matiere morbifique, s'échappent par cette dérivation forcée dans tous les canaux du bas-ventre, & en diminuent d'autant le volume.

On voit par-là que l'évacuation déterminée par les purgatifs, devient presque générale, & de plus en plus indispensable pendant tout le cours de la fievre maligne; qu'on doit les employer indistinctement dans tous les temps, sans être retenu par

les jours critiques, ou par le préjugé de l'ancienne Médecine, obſervant cependant toujours les mouvemens de la nature, & profitant des calmes & des momens favorables, pour les placer avec plus d'avantage & de ſuccès.

Je ne parle point ici des purgatifs qui méritent la préférence dans la fievre maligne; c'eſt l'état du malade, la violence des accidens, la crainte de ceux qu'on peut prévoir, & les différens temps de la maladie, qui doivent fixer leur nature & leur degré d'activité. Je me contente d'aſſurer, par une expérience conſtante, que ces remedes donnés en lavage & à pluſieurs doſes, ſont toujours plus efficaces, épuiſent moins les forces, & qu'il faut leur aſſocier le quinquina, comme il ſera prouvé dans les articles ſuivans.

Obſervations ſur les Véſicatoires.

Les mouches cantharides, qui ſont toute la vertu des véſicatoires, ont été connues

dans l'antiquité la plus reculée. Les anciens Médecins les employoient intérieurement contre la morsure des animaux enragés, dans l'hydropisie, dans les dartres invétérées, & dans tous les cas où il étoit question d'ouvrir les pores de la peau, & y détruire l'épaississement de l'humeur des glandes & des vaisseaux cutanés. On se sert encore, dit-on, intérieurement en Hongrie, de la poudre des cantharides pour différentes maladies, sans que les habitans de cette contrée en soient affectés, comme ceux des terres méridionales, d'ardeur d'urine, de pissement de sang, ou de quelque autre fâcheuse impression à la vessie. Mais l'application externe des cantharides étoit anciennement ignorée; & ce n'est que dans Aretée qu'on trouve les premieres traces de leur usage extérieur. Ainsi nous avons l'avantage certain sur nos anciens, d'avoir proscrit intérieurement un remede toujours dangereux, & de l'avoir borné à son application externe, qui nous ménage dans

une infinité de maladies aigues & chroniques, des ressources très-efficaces, & qui paroissent souvent tenir du prodige. Je sais bien que quelques Auteurs modernes recommandent, dans quelques occasions, la poudre des cantharides, mitigée & adoucie par des dissolutions particulieres ; mais une expérience constante sur ses mauvais effets, de quelque maniere qu'on la donne intérieurement, m'a confirmé de plus en plus sur son danger, & augmenté la juste défiance qu'on doit avoir de ce remede. J'ai traité, à Montpellier, un des plus savans hommes de ce siecle, qui ayant pris, par un conseil imprudent, pour une très-légere incommodité qui en méritoit à peine le nom, pendant deux matins, deux grains chaque fois de poudre de cantharides, dans un peu de conserve de roses, fut surpris, vers la fin de la seconde journée, d'une fievre très-violente, avec des douleurs inexprimables dans toutes les voies urinaires, accompagnées d'un pissement de

ſang. Je fus obligé de le faire ſaigner trois fois dans l'eſpace de douze heures, & l'inonder d'une eau de poulet émulſionnée, à laquelle on ajoutoit le ſirop de diacode; encore ne fut-ce que vers le troiſieme jour que tous ces fâcheux accidens tomberent, & que les impreſſions de ce remede, intraitable dans certains tempéramens, furent calmées.

Le ſeul cas où je crois que la poudre des cantharides, priſe intérieurement, puiſſe être favorable, ou, pour mieux dire, l'unique obſervation que j'aie de ſon heureux effet, eſt celle d'un riche Négociant, âgé de cinquante-ſix ans, chargé de beaucoup d'embonpoint, & d'un tempérament un peu phlegmatique, qui fut attaqué, ſans aucune cauſe antécédente & ſans aucun ſentiment de douleur ou quelque accident ſenſible, d'une ſuppreſſion totale d'urine : il n'y fit point attention dans les premieres heures; mais ſe ſentant de plus en plus appeſanti, ſans aucune envie

ou beſoin d'uriner, ayant même tenté inutilement de le faire, il appella pluſieurs Médecins & Chirurgiens qui, ne trouvant aucun gonflement ou apparence de diſtenſion dans la région de la veſſie, jugerent, avec fondement, que l'urine ne ſe ſéparoit pas dans les tuyaux des reins, & ordonnerent en conſéquence des diurétiques très-actifs, mais ſans aucun ſuccès. Le mal & le danger devenant plus preſſans de moment à autre, & le malade étant déjà fort aſſoupi avec le commencement d'un vomiſſement urineux, on lui donna d'abord deux cuillerées d'une liqueur préparée, avec un ſcrupule de poudre de cantharides, & cinq onces d'eſprit de vin mis en digeſtion au bain-marie pendant vingt-quatre heures. Cette premiere doſe ne produiſit aucun effet; & on déſeſpéroit abſolument du malade, lorſqu'une ſeconde un peu augmentée, opéra, deux heures après, un écoulement prodigieux d'urine, qui ſauva promptement, & comme par miracle, le malade.

Il ne rendit ni calcul, ni gravier, ni glaires considérables, & n'eut jamais aucun sentiment de douleur. Je présumai dans ce temps, & je le présume encore de même, qu'il y avoit, selon toute apparence, quelque atonie ou relâchement général dans les vaisseaux secrétoires des reins, qui s'opposoient au passage, à la filtration de cette humeur excrémentielle, & que les cantharides ranimerent le mouvement, l'oscillation & la chaleur dans ces canaux. Mais les causes internes des maladies sont si souvent enveloppées, & la véritable maniere d'agir des remedes qui les détruisent, si peu connue, qu'on ne peut présenter que comme des conjectures fort incertaines, les idées qu'on se forme sur la réalité de l'un & de l'autre, & qu'il faut uniquement s'en tenir à l'expérience, qui prouve si évidemment le danger & les fâcheux accidens de l'usage intérieur des cantharides.

Les vésicatoires, ou les mouches cantharides de ce topique, doivent être né-

ceſſairement chargées de molécules âcres, volatiles & pénétrantes; leur nature eſt évidemment démontrée par l'irration, l'inflammation, le déchirement des vaiſſeaux lymphatiques, par les veſſies qu'elles élevent ſur la peau, l'augmentation de la force & de la vivacité du pouls, & celle de la chaleur du corps; car leur application, dans tous les cas où le pouls eſt foible, languiſſant, ranime bientôt après les pulſations artérielles, & porte ſouvent une chaleur plus marquée, une irritation plus forte & douloureuſe dans les voies urinaires & dans la veſſie : mais, indépendamment de tous ces effets qui ſe préſentent à nos ſens de la part des véſicatoires, & de la révulſion & dérivation de l'humeur lymphatique dans les vaiſſeaux expoſés à leur premiere action, l'expérience nous apprend qu'ils produiſent encore des changemens favorables dans les maladies aigues, & ſur-tout dans les fievres malignes, dans les menaces de délire, d'aſſou-

d'assoupissement, & dans tous les engorgemens du cerveau, dépendans d'une cause interne, qu'ils détournent heureusement la matiere morbifique des vaisseaux supérieurs, qu'ils l'alterent & la décomposent d'une maniere entiérement inconnue; elle nous apprend encore qu'ils excitent en même temps dans le systême nerveux des irritations, des ébranlemens & des secousses qui changent peut-être les vibrations des nerfs, & leur en communiquent de nouvelles, qui rétablissent l'ordre de la circulation par une vertu plus obscure encore pour nous; car l'eau bouillante, les charbons ardens, déterminent sur la peau qui en est frappée, une douleur vive, des vessies, l'inflammation, sans produire pourtant ces changemens favorables sur le mouvement des nerfs, & sur la nature de nos fluides; mais il suffit d'être assuré, par l'observation & l'expérience, de l'effet & du succès des vésicatoires, pour les employer dans les maladies qui réclament ce secours.

On n'en faiſoit uſage, dans le dernier ſiecle, qu'à la fin des maladies entiérement déſeſpérées, dans les aſſoupiſſemens léthargiques: préſentement il n'eſt preſque point de maladie aiguë & chronique, ſur-tout dans les Hôpitaux d'armée; point de douleur paſſagere au côté, de ſimple catharre ou douleur rhumatiſante, en quelque partie que ce ſoit, où on ne place d'emblée les véſicatoires. Le mérite de ce remede, & la mode qui lui a donné un nouveau prix, l'ont élevé à un point qu'on ne connoît plus de meſure & de ménagement pour ſon application: ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'en inculpant le retardement & la lenteur de l'ancienne Médecine, ſur-tout dans les fievres malignes, la nouvelle ne ſe hâte pas davantage, & attend ſouvent que la violence des accidens, la force, pour ainſi dire, à employer ce ſecours dans le commencement des fievres malignes, où il eſt toujours auſſi néceſſaire que favorable.

Je ſuivois moi-même cette méthode ſans aucune défiance pour la célérité que pouvoit exiger l'application des véſicatoires dans les premiers jours de la fievre maligne, lorſque l'obſervation ſuivante me fit voir ſenſiblement mon erreur.

La Sœur Anne, Supérieure de la Maiſon de la Charité de Montpellier, âgée de cinquante-trois ans, fort replete, & d'un tempérament pituiteux, fut attaquée le onzieme Mars de l'année 1729, à dix heures du matin, d'un accident apoplectique, ou qui en avoit du moins toutes les apparences; car la malade étoit ſans connoiſſance, ſans mouvement, avec une hémiplégie du côté gauche. Je fus appellé ſur le champ; & après avoir employé les vomitifs & autres remedes qu'on a coutume de mettre en uſage dans cette occaſion, ils parurent réuſſir, au point que le lendemain, à ſix heures du ſoir, tous les accidens étoient entiérement diſſipés, la malade jouiſſoit de toute la liberté de ſa

tête & de la parole, la reſpiration étoit aiſée, le pouls bon; elle ne reſſentoit qu'un léger engourdiſſement dans le côté paralyſé, qui ne lui ôtoit ni le ſentiment ni le mouvement de ces parties.

Je me félicitois déjà d'avoir ſurmonté ſi promptement une maladie auſſi grave, & je ne me défiois en aucune maniere du retour des mêmes accidens dont elle fut ſurpriſe le 13 à ſept heures du ſoir, & pour leſquels j'employai les mêmes remedes qui avoient été ſuivis d'un effet ſi marqué; mais je lui fis appliquer en même temps les véſicatoires, dans la ſeule vue de diviſer ſon ſang & la lymphe, dégager les vaiſſeaux du cerveau, & prévenir les mêmes accidens: l'effet des véſicatoires fut très-conſidérable, & tout diſparut, comme auparavant, avec les apparences de la même tranquillité, ce qui me fit juger la maladie entiérement décidée; mais le 15 au ſoir, l'aſſoupiſſement, l'embarras de la tête & la paralyſie, ſe déclarerent encore,

quoique dans un degré bien différent: comme la langue commençoit à noircir, & que l'effet des véſicatoires étoit fort ralenti, avec le pouls un peu déprimé, je les fis renouveller avec beaucoup de ſuccès; depuis ce moment les redoublemens ſe montrerent ſenſiblement en tierce, & toujours avec plus ou moins d'embarras dans la tête & dans les parties paralyſées, mais ils furent bientôt emportés avec le fond de la fievre maligne, par la continuation des purgatifs aſſociés au quinquina, & par l'uſage de ce fébrifuge employé tout ſeul dans l'intervalle des purgatifs.

Je n'avois point reconnu la fievre maligne dans ces premiers accidens apoplectiques, & je penſois qu'il étoit queſtion d'une attaque d'apoplexie; mais depuis ce temps j'en ai obſervé bien d'autres qui préludoient de même, & je n'y ai point été pour l'ordinaire trompé. Je n'avois pas non plus ſenti l'importance & l'efficacité des véſicatoires dans le commencement

des ſievres malignes ; mais depuis cette obſervation, je les ai toujours mis en uſage le ſecond ou le troiſieme jour, ſans attendre la plus légere menace du côté du cerveau, ou de l'ébranlement du ſyſtême nerveux. Le moindre retardement eſt d'une plus grande conſéquence qu'on ne ſauroit croire ; car cette reſſource, ſi déciſive dans le temps favorable, devient ſouvent infructueuſe & inutile, lorſque le déſordre eſt général, & que le mal s'eſt totalement emparé des viſceres eſſentiels à la vie.

Je ſais bien que quelques Médecins, recommandables par leurs lumieres & leur prudence, craignent & balancent à employer les véſicatoires, dans des tempéramens délicats qui ont la fibre ſenſible, & dans les cas où l'abondance de la bile, la chaleur & l'altération du ſang préſentent des doutes & des incertitudes ſur leur application ; mais leurs craintes, quoique démenties par l'expérience, fuſſent-elles bien aſſurées, ne doivent jamais arrêter

ou ſuſpendre l'uſage des véſicatoires, par la ſeule raiſon évidente qu'il vaut encore mieux que le malade ſupporte les légeres irritations des véſicatoires, ou les impreſſions qu'ils peuvent porter dans les voies urinaires & la veſſie, auxquelles on remédie très-aiſément, que de mettre ſa vie en danger.

L'expérience journaliere ne prouve-t-elle pas les bons effets des véſicatoires dans la petite vérole, les fievres éréſipélateuſes, où le ſang eſt toujours enflammé, & ſon mouvement trop rapide. Pourquoi donc différer leur application dans le commencement des fievres malignes, de quelque eſpece qu'elles ſoient, & de quelque tempérament que puiſſe être le malade? Ce remede a d'ailleurs cet avantage ſur tous les autres, qu'on peut l'employer en tout temps ſans rien craindre, tandis que l'effet des autres évacuations eſt fort incertain dans les maladies violentes, & qu'il eſt dangereux d'y revenir, comme on ne

l'éprouve que trop ſouvent dans la ſaignée; ainſi je puis dire hardiment, qu'après les vomitifs, les véſicatoires ont guéri un plus grand nombre de perſonnes attaquées de fievres putrides, malignes, pourprées & épidémiques, que toutes les méthodes curatives qu'on a pu employer juſqu'ici.

Obſervations ſur l'uſage du Quinquina dans les Fievres malignes.

On ne connoîtra jamais que bien imparfaitement la maniere d'agir des médicamens, même les plus ſimples; le tiſſu, la cohéſion, la gravité, la figure des molécules intégrantes qui les compoſent & les uniſſent, & plus encore la mobilité des parties élémentaires, & la nature de celles qui prédominent dans le mixte, échapperont toujours à toutes les recherches humaines. Nous ne pouvons que conjecturer leur action par les effets qu'ils produiſent dans notre corps; & ces effets ſont ſi compliqués, que

que nos conjectures sont presque toujours en défaut, & souvent très-hasardées, sur ce qui nous paroît le plus sensible & le plus manifeste : la seule expérience & la continuation des mêmes succès, peuvent uniquement décider nos incertitudes, & nous rapprocher du point de la vérité que nous cherchons dans l'action des médicamens que nous devons employer pour combattre le fond des maladies auxquelles nous sommes si fréquemment exposés.

On est encore partagé sur la véritable maniere d'agir du quinquina, écorce si essentielle & si nécessaire à l'humanité. Les uns déduisent son action d'un principe acide uni à des parties aromatiques : les autres attribuent sa vertu à des molécules absorbantes, combinées avec un principe astringent & stiptique.

Les différentes préparations tentées sur cette écorce, annoncent sensiblement des parties terreuses, résineuses, gommeuses. Ces deux dernieres parties sont entiérement

unies enſemble, ainſi que dans la plupart des ſubſtances végétales. Pour ſéparer ces parties, on emploie, d'une part, l'eſprit-de-vin; & de l'autre, l'eau. Ce premier menſtrue diſſout la partie réſineuſe, & le ſecond l'extractive ou la gommeuſe; mais il faut d'abord employer l'eſprit-de-vin, & enſuite l'eau, ſans quoi on ne parviendroit pas à obtenir ces principes : car ſi on employoit d'abord l'eau, la partie réſineuſe ſeroit emportée par la partie gommeuſe, qui a la propriété de diſſoudre les parties réſineuſes; c'eſt ce qui eſt commun à tous les extraits des végétaux. Mais pour pouvoir diſſoudre complétement les réſines gommeuſes, il faut employer à la fois le menſtrue aqueux & le ſpiritueux. Ces expériences ſont connues de tout le monde; mais on ne ſavoit point que l'eſprit-de-vin entraîne avec la partie réſineuſe, une portion de la partie gommeuſe.

C'eſt dans la partie gommeuſe du quinquina que réſide ſon amertume, quoique

cela paroiſſe opposé aux connoiſſances que nous avons à cet égard, qui nous montrent que les parties résineuſes, ainſi que les parties huileuſes, ſont le principe du goût & de l'odorat; tandis que les parties gommeuſes ſont inſipides au goût, & qu'elles n'affectent pas abſolument l'odorat.

L'extrait de quinquina obtenu par de fortes ébullitions, eſt beaucoup plus chargé de parties extractives, que celui qui n'a été fait qu'à la faveur de l'infuſion. Cette obſervation eſt d'autant plus de conſéquence, qu'on fait prendre indiſtinctement aux malades des infuſions & des décoctions de cette précieuſe écorce.

On convient généralement de ſon efficacité dans les fievres intermittentes de toute eſpece, dans les rémittentes ſoporeuſes, cardialgiques, dans toutes les maladies périodiques, dans la menace de gangrene, & la gangrene actuelle, quoique ſon ſuccès ſoit moins ſenſible & moins aſſuré dans l'eſpece de gangrene ſeche

ſcorbutique, que dans celle qui eſt accompagnée des accès de fievre ou des redoublemens; enfin, dans les derniers temps des fievres malignes de longue durée. Mais depuis l'époque de celle qui régna à Montpellier en 1728, où je reconnus, d'une maniere ſi manifeſte, le puiſſant effet du quinquina, pour ſuſpendre la violence & arrêter la rapidité de cette fievre, & pendant laquelle j'obſervai en même temps, que dans la convaleſcence très-longue & très-difficile de tous les malades qui avoient échappé au premier danger, tous ceux pour qui j'employai le quinquina, avec les purgatifs ordinaires, avoient été plus promptement & plus radicalement guéris (car il y en eut un grand nombre qui éprouva de fâcheuſes révolutions, avant de parvenir au parfait rétabliſſement). Je n'ai ceſſé, depuis ce temps, d'en faire uſage dans toutes les potions purgatives, & j'ai conſtamment obſervé qu'il réſiſtoit non-ſeulement à la pourriture, diminuoit

& affoibliſſoit les redoublemens aſſez fréquens dans cette maladie, mais donnoit encore une nouvelle activité aux purgatifs, & rendoit l'évacuation plus déciſive & plus favorable.

On peut dire, avec le fondement le plus ſenſible, que l'action du quinquina imite celle de la nature, dans les efforts qu'elle fait pour combattre & détruire nos maladies, & que ſes effets ſont parfaitement analogues à ſon travail : en ſuivant de bien près les phénomenes que cette écorce, ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction, opere dans notre corps, on s'apperçoit ſenſiblement qu'elle fait contracter plus puiſſamment nos vaiſſeaux, accélere le mouvement du ſang, augmente la chaleur dans toutes les parties, change la matiere morbifique, & l'évacue ordinairement par les urines, quelquefois par les ſelles; c'eſt ainſi que la nature prépare & annonce, par une agitation plus violente dans nos humeurs, & par un mouvement

redoublé dans nos vaiſſeaux, ces criſes ſalutaires, cette heureuſe coction du levain étranger, qu'elle entraîne pendant le cours des fievres malignes, quelquefois par les urines, mais plus ſouvent par le canal inteſtinal, qui eſt ſa route de prédilection, lorſqu'elle eſt pleinement victorieuſe, & qu'elle ſe délivre totalement, ou en grande partie, de ce qui l'accabloit.

Obſervations ſur les Alexipharmaques, les Cordiaux & les Antitodes, ſi fort recommandés dans les Fievres malignes.

Le préjugé en faveur des alexipharmaques & des cordiaux, dans le traitement de la fievre maligne, comme dans celui de la petite vérole, eſt depuis ſi long-temps accrédité & ſi généralement adopté de tout le monde, qu'on s'efforceroit inutilement de vouloir l'affoiblir ou le détruire. Le public eſt toujours intimément perſuadé de l'exiſtence & de la réalité d'un venin particulier dans la fievre maligne, qui

porte d'abord la corruption dans nos humeurs, s'y développe de plus en plus, & qu'on ne doit eſpérer de pouvoir vaincre que par l'uſage de ces remedes, comme les ſeuls capables d'arrêter le progrès de la malignité, & de la chaſſer au dehors.

Sur ce faux principe & cette prévention obſtinée, il voudroit qu'on abandonnât tous les autres ſecours, & réclame ſans ceſſe dans la fievre maligne, les cordiaux & les alexipharmaques les plus vantés, tels que la thériaque, le mythridate, la confection d'alkermes, la poudre de vipere, les différentes eſpeces de bézoards, & toutes les préparations qui tendent à purifier la maſſe du ſang, & y détruire le venin intérieur qu'on y ſuppoſe : il ne borne pas même ſa confiance à l'uſage interne de ces prétendus ſpécifiques ; & dans le deſſein d'attirer au dehors une bonne partie des humeurs corrompues, il a recours à l'application extérieure de divers animaux en vie, ſur différentes parties, pour attirer,

dit-on, au dehors les parties malignes qui auroient pu échapper à l'action des cordiaux.

Il est bien certain, par l'expérience journaliere, que l'usage des cordiaux est souvent nécessaire, & même indispensable dans certains temps de la fievre maligne, comme dans ceux des foiblesses, des cardialgies, d'un froid considérable à l'entrée des redoublemens, d'un abattement extraordinaire des forces, ou d'un épaississement plus marqué dans nos humeurs; tout autre remede que les cordiaux feroit même déplacé dans ces fâcheuses circonstances, parce qu'il s'agit essentiellement de soutenir dans ces momens, le principe de vie qui paroît s'éteindre, de relever le pouls, & ranimer la circulation tardive, & de plus en plus embarrassée dans tous les vaisseaux, avant d'attaquer & combattre le véritable principe de la maladie : mais quoique les alexipharmaques & les cordiaux doivent être employés dans le cas des accidens ci-

ci-dessus exposés, il ne s'ensuit pas qu'ils aient la vertu de changer & pousser au dehors le prétendu venin de la fievre maligne, & mériter par-là une préférence décidée.

L'action des cordiaux est momentanée, & ne s'étend pas à la destruction du venin particulier qu'on veut supposer dans cette fievre. En communiquant des parties volatiles & spiritueuses à notre sang, ils excitent le mouvement intestin de nos humeurs, & les oscillations de tout le systême vasculaire : c'est uniquement par cet effet qu'ils conviennent, & sont même indispensables, dans les défaillances, les foiblesses, comme aussi dans le déclin de la fievre maligne, où la nature épuisée par les évacuations & la continuation de la maladie, exige essentiellement le secours des analeptiques & des fortifians.

Il arrive encore quelquefois que les cordiaux employés dans le déclin de la fievre maligne pour soutenir les forces, s'accor-

dant avec les efforts de la nature, & prenant la place des ſudorifiques, terminent heureuſement la fievre par les ſueurs; mais cette criſe favorable eſt plus ordinaire dans les fievres continues, putrides, & les épidémiques malignes : les ſueurs même ſont conſtamment d'un ſiniſtre préſage dans le commencement ou l'augment de la fievre maligne proprement dite; & c'eſt preſque toujours par la voie du canal inteſtinal ou des urines, ou des dépôts particuliers dans les corps glanduleux, & dans quelque partie externe, que la nature ſe délivre du levain étranger. On verra cependant par les deux obſervations ſuivantes, qu'elle ſe ménage des iſſues vraiment critiques, non-ſeulement par les ſecrétoires de la peau, mais encore par les vaiſſeaux pulmonaires & tracheaux.

Premiere Observation.

Un Magiſtrat, auſſi recommandable par ſes lumieres que par ſon intégrité, âgé de

cinquante-deux ans, d'un tempérament bilieux, travaillant beaucoup dans le cabinet, après avoir essuyé pendant quelque temps un violent chagrin, fut attaqué vers la fin du mois de Septembre, d'une fievre maligne très-grave, dans les premiers momens de son invasion.

Comme je lui étois fort attaché, & qu'il m'avoit confié la plus grande partie de ses peines, je lui avois conseillé, quelques jours auparavant, sur ce qu'il m'avoit dit d'une douleur gravative qu'il sentoit dans la région lombaire, d'un dégoût absolu pour toutes les substances animales, d'une pesanteur considérable dans l'estomac, & d'une insomnie presque continuelle, de faire quelques remedes; je lui avois même proposé de prendre un léger vomitif, & de se mettre à l'usage des eaux de Vals; mais il étoit trop occupé de son chagrin, & prévoyoit si peu le danger dont il étoit menacé, qu'il résista à mes sollicitations, malgré toute la confiance qu'il avoit en

moi; & à celles de ſon épouſe, malgré toute ſa tendreſſe pour elle.

Le 21 Septembre il éprouva, le matin, une peſanteur plus marquée dans l'eſtomac, & comme une eſpece de colique qui lui donna quelques nauſées, & lui fit rendre quelques glaires : il demanda du thé, qui renouvella quelques ſoulévemens de l'eſtomac, mais inutiles; il voulut ſe lever, mais il ne put jamais ſe ſoutenir, & ſentit dans ce moment un abattement extraordinaire de forces. On m'envoya chercher: je lui trouvai d'abord le viſage changé, le pouls un peu tendu, mais très-petit; ſon regard étoit fixe, ne ſe plaignant que d'une langueur extrême, dont il n'avoit reconnu ni les approches ni le ſaiſiſſement.

Je voulus lui faire prendre ſur le champ l'émétique en lavage, qui ne le fatigueroit pas beaucoup, & débarraſſeroit ſon eſtomac : il n'y eut pas moyen de le vaincre; je me contentai de lui faire prendre quelques verres d'eau tiede, & un lavement

purgatif, qui procura une évacuation aſſez conſidérable des matieres deſſéchées, noires & fort fétides. Un autre lavement donné à quelque diſtance, eut le même ſuccès; il repoſa même environ deux heures, mais ſon ſommeil fut agité, & coupé, de temps à autre, par des intervalles de délire. Lorſque je le viſitai l'après midi, le pouls étoit à peu près le même, mais les idées diſparates ſe ſuccédoient plus rapidement, & avec plus de vivacité.

Les antécédens de la maladie, avec les accidens qui ſe déclaroient ſi bruſquement, ne me laiſſerent aucun doute ſur le véritable caractere de cette fievre, & je fis appeller, pour les huit heures du ſoir, les deux plus éclairés Praticiens de la Ville, qui reconnurent le fond redoutable de la maladie, & ſe déterminerent à l'émétique pour le lendemain matin. Comme je ne voyois aucune apparence de redoublement, j'avois inſiſté ſur la néceſſité de le lui donner tout de ſuite, comme je l'avois pro-

posé le matin; mais leur avis prévalut, & devoit prévaloir à tous égards, par la supériorité de leurs lumieres & de leur expérience.

L'émétique produisit une grande évacuation par le haut, & le malade parut soulagé pour quelques heures; mais la nuit fut très-fâcheuse, quoiqu'il ne parût aucun changement dans le pouls; le délire redoubloit de moment à autre, sans être pourtant continu.

On regarda le lendemain comme une journée d'observation, & on se contenta de deux lavemens purgatifs, qui produisirent quelqu'effet. Il fut purgé le quatrieme jour en deux apozemes; le purgatif eut un succès assez marqué du côté de l'évacuation, mais le malade n'en fut pas mieux: on le renouvella le sixieme jour; & il parut, l'après-midi, que la tête étoit plus dégagée, & le délire fort diminué; ce qui fit concevoir les plus grandes espérances sur son état, & suspendre en même temps,

pendant deux jours, toutes les évacuations, ſe contentant de quelques lavemens qui entraînoient toujours quelques matieres.

Le neuvieme jour de la maladie, la dépreſſion & la petiteſſe du pouls nous déterminerent à la prompte application des véſicatoires aux deux jambes, qui produiſirent quelque effet ſur la fin de la journée; le pouls ſe releva un peu, & on jugea à propos de renvoyer au lendemain le purgatif qu'on devoit lui preſcrire relativement à ſon état.

L'action des véſicatoires ſur le ſyſtême vaſculaire, n'avoit pas été de durée, & le pouls avoit baiſſé le lendemain matin, comme avant leur application. Je propoſai encore l'émétique noyé dans deux apozemes qu'on vouloit lui donner; mais ces Meſſieurs m'oppoſerent la petiteſſe & la langueur du pouls, qui étoient préciſément pour moi une indication preſſante pour le lui faire prendre encore, & renouveller en même temps les véſicatoires. Le purgatif

pareil à ceux que le malade avoit déjà pris avec assez de succès, n'opéra que foiblement; & le délire, qui se soutenoit par intervalles, parut tourner, vers le soir, du côté de l'assoupissement.

Il fut encore plus marqué pendant la nuit, & continuoit encore le lendemain matin. On ordonna de nouveaux vésicatoires, mais qui ne changerent pas l'état du malade : la respiration devint de plus en plus embarrassée le soir, & le pouls plus foible encore qu'il n'avoit été, avec les extrêmités froides, & un grand changement dans le visage. On le crut perdu sans ressource, & si près de sa fin, qu'on ne présumoit pas qu'il passât la nuit : on se contenta de lui ordonner vingt-cinq gouttes de lilium de paracelse, qu'il devoit prendre de deux en deux heures, dans une cuillerée de potion cordiale.

La premiere prise fut donnée à huit heures du soir, en notre présence, & on recommanda expressément d'ajouter toujours

les vingt-cinq gouttes du lilium qui étoit dans une petite bouteille ſéparée.

La Garde ne manqua pas d'exécuter ce qu'on lui avoit preſcrit, abandonnant enſuite, avec les autres domeſtiques qui étoient dans la chambre, le malade, comme un homme qui alloit périr d'un moment à l'autre.

Vers le minuit & demi, & environ trois heures après avoir pris ce dernier cordial, le moribond s'écrie à haute voix, qu'on me donne du bouillon & du linge. Tous furent ſaiſis d'épouvante, & ſon Valet de chambre fut le ſeul qui courut à lui; il le trouva trempé dans une ſueur qui avoit percé les draps & les matelas: on lui donna ſur-le-champ un bouillon; on m'envoya chercher en toute diligence, & dans cet intervalle, on le changea de linge & de lit. Je le trouvai dans un état fort tranquille, le viſage étoit un peu allumé, les yeux vifs, le pouls bon, ſans être trop élevé, la tête totalement dégagée, la cha-

leur du corps étoit, à la vérité, un peu forte, mais ſans aucune altération, & ſa langue, qui avoit été noirâtre & fort ſeche pendant le cours de la maladie, l'étoit beaucoup moins.

Je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe, ſur un événement auſſi rapide & une criſe auſſi victorieuſe, que je ne comprenois pas même à quoi pouvoir l'attribuer. J'envoyai prier les deux Médecins de ſe rendre ſans retardement auprès du malade, qui furent dans le même étonnement que moi, en le voyant dans une ſituation auſſi favorable, & ſi oppoſée à celle où il étoit lorſque nous l'avions quitté à huit heures.

On ne put apprendre des gens de la chambre, aucune circonſtance ou le plus léger éclairciſſement ſur ce qui avoit précédé ou accompagné un changement ſi prompt & ſi ineſpéré, lorſque je m'apperçus par haſard que la petite bouteille du lilium, qu'on avoit miſe dans un gobelet pour la retenir, étoit réduite à moins de la

moitié. La Garde ſoutint opiniâtrement qu'elle n'avoit donné tout au plus que ſoixante ou ſoixante-dix gouttes, la liqueur s'étant un peu échappée dans le temps qu'elle vouloit la verſer avec la préciſion qui lui avoit été recommandée, tandis que les autres domeſtiques aſſurerent que la cuiller étoit extrêmement pleine.

Nous jugeâmes, avec fondement, que la doſe extraordinaire de ce puiſſant cordial avoit ranimé ſubitement les forces preſque éteintes, fait triompher la nature des obſtacles à la circulation, & que c'étoit à cette fortunée mépriſe que le malade devoit uniquement ſon ſalut.

Seconde Observation.

Un jeune homme du Nivernois, âgé d'environ quatorze ans, d'un tempérament aſſez délicat, Penſionnaire chez M. l'Abbé Liébault, logé au fauxbourg St. Nicolas, & chargé de l'éducation d'une nombreuſe jeuneſſe, fut attaqué, vers la fin du mois

de Juillet, d'une fievre continue très-vive, avec un mal de tête insupportable. On me prévint, à ma premiere visite, que cet enfant s'étoit fort échauffé en folâtrant & courant avec ses camarades; on m'ajouta même qu'on le croyoit frappé d'un coup de soleil.

Comme la fievre étoit vive, accompagnée d'une grande chaleur, je le fis saigner au bras, & ordonnai une tisane rafraîchissante, recommandant de ne lui donner qu'un bouillon très-léger pendant toute la nuit, & de lui mettre ses pieds dans l'eau.

La saignée, la boisson & le pédiluve ne diminuerent en aucune maniere l'effervescence du sang & la douleur de tête. J'étois tout déterminé à la saignée du pied, que je changeai en celle du bras, par la tension que je remarquai dans le bas-ventre, & par des douleurs qu'il y sentoit de temps à autre.

Après une boisson abondante, & plusieurs lavemens qui le détendirent un peu,

je lui donnai, le cinquieme jour, un émétique en lavage qui produisit beaucoup d'effet, sans que cette évacuation eût dégagé la tête, ou affoibli le délire ou l'assoupissement qu'il éprouvoit dans différens temps de la journée & de la nuit. Il fut purgé plusieurs fois, & toujours en deux doses, avec beaucoup de succès, prenant tous les soirs un julep rafraîchissant, sans appercevoir aucun changement bien sensible dans la violence de la maladie, & dans les accidens qui la suivoient.

L'état d'une fievre aussi obstinée, & sa résistance à tous les remedes que j'avois pu mettre en usage, & qui avoient bien réussi, me donnoient d'autant plus d'inquiétude sur son événement, que je ne prévoyois pas dans ce moment aucune issue favorable pour sa terminaison, & que j'avois déjà épuisé les ressources qui m'avoient paru les plus convenables, sans aucune apparence de succès. Je m'étois attaché d'une maniere singuliere au jeune orphelin, indépendam-

ment de mon devoir, par la nature de ſa maladie, ſon caractere de douceur qui lui faiſoit prendre tous les remedes & les différentes boiſſons, même dans ſon délire, en lui diſant que je les avois ordonnés, & qu'il me demandoit conſtamment à toutes mes viſites, ſi je n'eſpérois pas de le guérir. Je lui prodiguai auſſi toutes mes attentions, & je ne manquai jamais à le viſiter trois fois par jour; à midi, dans la plus forte chaleur de l'été, quoiqu'à une diſtance aſſez conſidérable de la ville.

La nuit du 18 au 19 de ſa maladie, avoit été plus agitée que toutes les précédentes, & ſon délire plus continu & plus violent : lors de ma viſite du matin, ſon viſage étoit fort animé, les yeux plus vifs qu'à l'ordinaire, mais un peu larmoyans; le pouls plus fort, rebondiſſant, & vraiment capital, avec une chaleur plus conſidérable dans tout le corps. Je vis ſenſiblement tout l'appareil d'une criſe prochaine & favorable; je préſumai même qu'elle

tourneroit du côté d'une hémorragie par le nez, ou par quelque abcès qui se feroit jour par cette voie ou par celle des oreilles; car la fievre ayant constamment porté à la tête, & les embarras de ce viscere s'étant toujours soutenus pendant son cours, avec des redoublemens, sans pourtant des frissons marqués ou irréguliers, je craignois qu'il n'y eût quelque épanchement : je me contentai, dans ce moment, d'ordonner une ample boisson, & presque point de bouillon.

A l'heure de midi, le malade étoit dans la même situation; mais je trouvai les choses bien changées à huit heures du soir; il avoit rendu sept à huit gouttes de sang par le nez. Vers les deux heures de l'après-midi, le pouls n'étoit pas, à beaucoup près, aussi bon, le visage commençoit à être décoloré & un peu bouffi, l'assoupissement avoit succédé au délire, & la respiration étoit un peu gênée. Je voulois lui faire appliquer les vésicatoires, malgré la soif ardente dont

il ſe plaignoit de temps en temps ; mais je ſuſpendis tout juſqu'au lendemain matin, toujours dans l'eſpérance de voir paroître quelque évacuation.

Je fus occupé toute la nuit du terrible état de cet enfant, & je devançai ma viſite du matin, de plus de deux heures. Il étoit ſur la fin de ſon redoublement, ſon pouls plus petit & plus foible, la poitrine plus embarraſſée, & la tête également priſe : je le jugeai perdu ſans reſſource, & n'ayant tout au plus qu'une journée à vivre. Accablé de ces triſtes réflexions, j'examinois attentivement ſon pouls, & la nouvelle gêne de ſa poitrine, où je crus reconnoître une eſpece de ſifflement ſemblable à celui d'un bruit & d'un amas de matiere dans la poitrine, qui s'oppoſoit à l'expanſion des véſicules du poumon, & au paſſage de l'air par les conduits tracheaux. Cet examen, que je continuai près d'un quart d'heure avec la plus grande attention, me détermina d'abord à lui donner un grain & demi de

de kermès minéral dans une cuillerée de bouillon, comme le ſeul remede qu'il fût poſſible de tenter pour ſon ſalut : mais la petiteſſe du pouls m'arrêta ; & je ſubſtituai au kermès, deux cuillerées de ſuc de bourrache, où je fis diſſoudre un gros de confection d'hyacinthe.

Deux heures, ou environ, après ce remede, l'enfant eut une toux violente, & un ſentiment de ſuffocation très-preſſant, qui lui firent rendre deux ou trois crachats fort épais & globuleux, & quelques momens après, pluſieurs autres du même caractere, que je ne pus parfaitement reconnoître à ma ſeconde viſite du matin, quoique je l'eus devancée, ayant été mêlés & confondus dans les linges : mais ayant craché pluſieurs fois en ma préſence, je vis ſenſiblement qu'ils étoient d'un jaune très-foncé, avec quelques ſtries ou liquamens blanchâtres.

La poitrine avoit gagné, par cette expectoration, une liberté ſurprenante : la

respiration étoit légérement embarrassée, la tête beaucoup plus libre, & le pouls meilleur à tous égards. En suspendant toute espece de remede, je fis seulement ajouter un peu de bourrache à sa tisane ordinaire, où on mettroit, de temps en temps, un peu de sirop de guimauve, pour adoucir la petite toux qu'il avoit, & faciliter la sortie des crachats.

L'expectoration se soutint plus ou moins abondamment pendant deux jours; mais elle fut totalement supprimée le grand matin du troisieme, & le bas-ventre se tendit. Je fus d'abord alarmé de ces deux nouveaux accidens; mais je pensai qu'il y avoit quelques matieres du premier fond de la maladie, qui bouillonnoient dans les entrailles, & occasionnoient cette tension. On lui donna un lavement qui lui fit rendre des matieres safranées & blanchâtres, qu'on eut l'imprudence de verser avant que je les eusse examinées : mais le ventre étant toujours météorisé, un second lavement pro-

cura une pareille évacuation, qui me présenta des matieres de la même nature que celles des crachats, avec cette ſeule différence, que la couleur étoit beaucoup plus ſafranée, & les ſtries blanchâtres en plus grande abondance.

Lorſque le bas-ventre fut un peu dégagé, l'expectoration recommença comme auparavant. Tous les accidens étoient diminués; mais la fievre, quoique moins forte, & les redoublemens plus légers & moins longs, ſe ſoutenoient toujours. Les crachats furent encore ſupprimés au troiſieme jour, & la tenſion du bas-ventre reparut comme ci-devant. Je n'employai que les lavemens, qui eurent le même ſuccès, en procurant une évacuation des mêmes matieres ci-deſſus obſervées; ce qui me fit juger que la nature accablée dans ſon travail de la dépuration, n'ayant pu ſe délivrer par une ſeule voie, avoit diviſé ſes forces & partagé ſes efforts dans deux différens départemens, à la poitrine & au bas-ventre,

pour emporter, d'une maniere plus douce & moins fatigante, par cette alternative excrétion, le levain de la fievre maligne dont elle étoit ſurchargée depuis trente-ſept jours.

Les minoratifs placés de temps à autres, & les bouillons déterſifs & balſamiques, avec un régime convenable, conduiſirent enfin ce jeune malade à une convaleſcence qui fut très-longue & fort difficile.

Ces obſervations ſur les différentes criſes qui ſe manifeſtent dans le traitement des fievres putrides, malignes proprement dites, ou malignes épidémiques, & preſque de toutes les maladies, démontrent d'une maniere évidente, la variété infinie des reſſources de la nature, la diſpoſition admirable des moyens qu'elle ſe ménage & emploie pour les appliquer avec avantage, & les ſuccès qu'on doit en eſpérer, lorſqu'elle eſt ſecourue dans les momens favorables; ſouvent même ſans notre ſecours & dans le plus fort du bouleverſement gé-

néral de nos organes, & des funeſtes préſages que nous croyons voir de ſon entiere défaite, elle paroît tout-à-coup victorieuſe avec les dépouilles de ſon ennemi, & ramene dans ſon triomphe le gage aſſuré du calme & du rétabliſſement de nos fonctions.

FIN.

